

# PENSER MANGER

Alimentation et représentations sociales.

Saadi Lahlou

Préface par Serge Moscovici

Version de travail de :

LAHLOU, S. *Penser manger. Alimentation et représentations sociales*. Paris : P.U.F., 1998. 239p. ISBN-13: 978-2130491361.

Attention, les numéros de page ne correspondent pas.

# 1. Mondes subjectifs, connivence, et représentations

Où se dévoile au lecteur une conspiration mondiale dont il est le complice inconscient.

Où l'on aborde la question des représentations sociales, qui sera l'objet central de ce livre, par l'intermédiaire de la représentation du manger.

## 1.1 Une connivence mystérieuse

- Combien ?

- Quatre ! répondis-je, levant la main droite, l'auriculaire plié.

Elle nous fit signe de la suivre. Nous la suivîmes, jusqu'à une vaste salle éclairée aux chandelles, au premier étage.

Elle nous y laissa seuls.

Nous entrions dans cet établissement pour la première fois. La salle était vaste. Autour de nous, plusieurs tables, couvertes de linge et d'ustensiles étincelants. A peine étions nous assis à une table près de la fenêtre qu'une soubrette en tablier noir apporta quatre grands portefeuilles de cuir, aussi identiques que se peut faire. Chacun contenait six feuilles de parchemin plastifié, presque entièrement recouvertes de ce que l'on appelle des écritures. Une ligne m'en revient :

« Banana-split »

La suite, chacun la devine : nous nous servîmes des menus pour commander un excellent dîner.

Cette séquence, qui paraît banale, nécessite pourtant une coopération complexe des acteurs, et une connaissance préalable de leurs rôles respectifs. Elle n'est possible que grâce à un savoir partagé, le *sens commun*, qui se trouve ici à la fois dans l'esprit des acteurs, et matérialisé dans des supports de communication (langage, menu...). Ces connaissances et ces objets ont ici permis de coordonner l'action des convives, de la serveuse, des cuisiniers, qui ont co-construit en contexte une séquence complexe de comportements, et ont ainsi réalisé une occurrence

particulière de ce que l'on appelle « un dîner ». Cette séquence nous semble triviale, mais surprendrait certainement un ethnographe extra-terrestre qui serait étranger à notre *sens commun*, qui ne connaîtrait pas comme nous, comme vous, hypocrite lecteur, la pièce d'avance.

La vie quotidienne est une suite d'actes qui ne peuvent se produire que par connivence. C'est manifeste dans les cas où seul un consensus entre acteurs permet de produire la situation (par exemple : une manifestation syndicale, un jeu d'enfants, une pièce de théâtre). Mais c'est également vrai d'actes quotidiens comme *manger*. Pour prendre part à la vie sociale, il faut partager le sens commun.

C'est de ce sens commun que traite ce livre : comment il fait sens, comment nous le partageons. Nous allons examiner ici des choses qui vont de soi, que nous acceptons d'habitude comme des évidences, qui sont tellement banales que nous ne nous posons pas de questions... et pourtant.

Que le restaurateur soit ouvert quand je sors pour dîner, qu'il serve des plats à mon goût, que le menu soit écrit dans un langage que je comprends, seraient des coïncidences très improbables s'il s'agissait de coïncidences. Ce ne sont pas des coïncidences. Et pourtant, le restaurateur et moi, nous ne nous sommes pas concertés au préalable. Il sait, sans me connaître, à peu près vers quelle heure je pars dans la ville en quête de pitance. Je sais, en poussant la porte de son établissement, que j'y trouverai ce que je cherche. Nous partageons, avant même de nous rencontrer, la connaissance implicite des conventions qui vont régir, dans ses grandes lignes, notre relation, et définir nos rôles, moi en tant que client, lui en tant que restaurateur. Et ça marche.

A moins d'admettre, derrière le fonctionnement banal et quotidien de la société, une mystérieuse téléologie à l'oeuvre, quelque main invisible, il faut penser que cette coordination s'explique par une certaine intériorisation des règles par les individus, par une connaissance partagée de ce qui est possible et de ce qu'il faut faire.

Mais cela pose de redoutables questions « techniques » : Comment se produit l'intériorisation des règles ? Comment se fait-il que ces règles soient adaptées ? Comment les acteurs se coordonnent-ils entre eux et avec les choses pour agir dans un contexte particulier ? Quelles sont, au niveau individuel, les formes prises par cette application du "mode d'emploi du monde" que les individus auraient dans la

tête ? Ce sont ces questions, abordées au travers des processus d'alimentation dans la société française contemporaine, qui nous intéressent.

## 1.2 Manger : un fait social total

Tout comme un dîner entre amis au restaurant mobilise une organisation humaine complexe, y adjoindre, à Paris, un banana-split implique d'une part la coordination de nombreuses opérations situées un peu partout (quelqu'un, aux Antilles ou en Afrique, cueille la banane ; en Normandie, une vache produit du lait pour la crème ; à Taiwan une ouvrière assemble les circuits intégrés qui régulent le compresseur du tunnel de congélation qui permet de fabriquer la glace). Les actions de millions de personnes, sur une période qui remonte à des siècles, ont contribué à l'existence, ici et maintenant, d'une rencontre entre mon désir d'un dessert et un objet qui le satisfait. Comment tout cela se coordonne-t-il, de telle façon que, localement, chacun puisse apporter sa pierre particulière à un même édifice ?

D'autre part cela présuppose que je puisse avoir envie d'un dessert aussi singulier - tout comme il est singulier d'aller s'installer dans un lieu public pour procéder collectivement à la satisfaction d'un besoin physiologique (manger).

Prenons un autre exemple, séminal dans notre discipline. En 1941, les autorités aux Etats-Unis, entrés en guerre, veulent rationaliser la production alimentaire. Il faut assurer à la population un bon équilibre nutritionnel, tout en utilisant au mieux les ressources disponibles (par exemple les abats, boudés par les ménagères) : cela exige de changer les habitudes alimentaires des Américains. Le National Research Council, à travers un Comité sur les Habitudes Alimentaires dont le secrétariat exécutif est confié à Margaret Mead, charge plusieurs experts, dont le psychosociologue Kurt Lewin, d'étudier la question, avec l'espoir de trouver un moyen de faire changer d'attitude les consommateurs.

Les travaux qui en résultèrent sont désormais classiques (en particulier : Lewin, 1943). Dans une série d'expériences, une diététicienne essayait de convaincre des groupes de ménagères de cuisiner des abats. Pour résumer, bien que toutes aient eu la même information, seules les ménagères qui avaient pris *en groupe* la décision de préparer les abats en avaient effectivement cuisiné chez elles ultérieurement.

Le lien entre comportements et représentations ne saurait être expliqué seulement par une théorie de l'information : ce n'est pas parce que les gens *savent* qu'ils *font* nécessairement. Ces phénomènes ne peuvent être compris que resitués dans le contexte de l'interaction sociale, de la façon dont se positionnent les sujets dans l'espace social, de leur culture préalable, et du processus par lequel la représentation a été co-construite collectivement. Pour prendre un exemple connu, le statut gastronomique des grenouilles et des escargots en France s'ancre dans *bien plus que* la simple connaissance qu'ils sont comestibles : de nombreux anglosaxons partagent cette connaissance, mais l'idée de manger ces animaux leur répugne quand même.

Après les travaux de Lewin, l'ensemble des ménagères américaines ne se sont pas durablement mises à cuisiner des abats, dont l'image n'est guère meilleure cinquante ans plus tard : il ne suffit pas, comme en physique, de démontrer quelque chose quelque part dans l'espace social pour que le fait acquière une validité universelle, et une culture ne se change pas par décret, ni par démonstration. Dans les sociétés humaines, les relations interpersonnelles et les institutions sont plus importantes que la « vérité » (si une telle chose peut exister dans le domaine social !), et souvent même, plus que les faits.

Retenons en tous cas que pour prévoir, voire modifier, les comportements sociaux d'ensemble, ces expériences ont montré que nous devons connaître les représentations des individus telles qu'elles existent dans une population donnée, et leur fonctionnement, leur lien avec l'action. Avant que je puisse manger mon banana-split à Paris, il a bien fallu que l'idée d'un tel mélange soit devenu suffisamment acceptable pour que les restaurants en prévoient la demande dans leur fonctionnement quotidien. C'est la mauvaise prise en compte de tels facteurs qui explique souvent l'échec des campagnes de réforme nutritionnelles, à commencer par celle de la New England Kitchen dans les années 1890 (Fischler, 1989), mais aussi de nombreuses recommandations nutritionnelles plus récentes.

Pourtant, combien ces représentations restent mal connues ! C'est que le problème est complexe. D'abord, toutes les pensées, toutes les actions sont situées dans un espace et un temps sociaux. Il faut prendre en compte, dans l'instant, énormément de facteurs, cela complique la tâche. Ensuite, le lien entre représentation et action, comme le montrerons, change suivant le contexte. Enfin, il manque toujours au chercheur quelque chose de l'histoire : il arrive sur le théâtre

d'observation comme quelqu'un qui rentre dans un cinéma après le début de la séance et prend le film en cours.

En un sens, toute action individuelle, à partir du moment où on la considère dans son contexte social, pose de tels problèmes ; et on a l'habitude, depuis Mauss, de parler alors d'un "fait social total."

Tout le monde mange. L'alimentation, fait social total, est aussi comme d'autres universels culturels, un fait *biosocial* total. C'est d'ailleurs pourquoi l'étude de l'alimentation est devenue multidisciplinaire et en appelle à la biologie, la psychologie, l'anthropologie, en plus de la neurophysiologie (Giachetti, 1992).

::

Pendant les millénaires où les périodes d'abondance étaient l'exception, manger a du être le principal souci de nos ancêtres, et sans doute souvent au point, comme le décrit Maslow (1968, p. 202) qu'ils ne pouvaient pas penser à grand-chose d'autre ("*ventre affamé n'a pas d'oreilles*"). Pour un être affamé, le monde extérieur est d'abord une source potentielle de nourriture ; on conçoit donc que toutes ses facultés physiques et mentales se tournent vers l'optimisation de la recherche alimentaire.

Du coup, pour nous comme pour les autres animaux, dans une perspective darwinienne, une fonction essentielle de l'apprentissage, sur le plan biologique, est de permettre une recherche alimentaire plus efficace. C'est particulièrement vrai pour les omnivores (Rozin, 1976, 1988, Fischler, 1990 pp. 62-65), qui ont à choisir et à se procurer leurs multiples ressources alimentaires, dont certaines ne se laissent pas attraper facilement. Pavlov montre la nécessité pour les vertébrés supérieurs de disposer de capacités mentales complexes pour s'alimenter : la complexité de l'acte alimentaire impose l'existence de connexions mentales variables, "de la capacité de décomposer le monde environnant en parties constituantes" (Pavlov, 1909), et donc de représentations complexes permettant d'utiliser efficacement notre savoir sur le monde. Pour manger à notre faim, il nous faut penser. Pour manger sans nous empoisonner, il nous faut faire des choix complexes, et donc avoir une pensée complexe. L'omnivore doit être intelligent, ou mourir (Fischler, 1990). Certes, notre qualité d'omnivore n'est pas l'origine exclusive de notre intelligence, mais remarquons que, par nécessité, tout ce qui touche au "manger" sera chez l'omnivore un terrain fertile à la constitution de représentations du monde et d'accumulation de savoir. Ce n'est donc pas par hasard que le domaine alimentaire est celui où nous

faisons preuve des meilleures capacités d'apprentissage, et des plus durables : *une seule* mauvaise expérience digestive peut créer un conditionnement aversif capable de durer des décennies (Garcia, Ervin & Koelling, 1966 ; Garb & Stunkard 1974, cités par Fischler 1985). Et c'est sans doute pour exploiter cette capacité d'apprentissage particulièrement développée dans le domaine alimentaire que les expériences sur le conditionnement positif et l'apprentissage chez l'animal utilisent pour la plupart un système de récompense alimentaire, à commencer par les travaux fondateurs de Pavlov et Skinner, et, d'une manière générale, par les dresseurs professionnels. Plus encore, la récompense alimentaire a été utilisée pour stimuler la *créativité* dans l'apprentissage (Chimpanzés et fruits : Köhler, 1917, Dauphins et poissons : Bateson, 1979, 1984 pp. 129-131). La privation de desserts ou la récompense par des sucreries, saveurs pour lesquelles il existe un goût inné (Desor, Maller & Turner, 1973 ; Beauchamp & Maller, 1977 ; Green, Desor & Maller, 1975, cités par Fischler, 1985 ; Chiva 1979, Chiva 1985) est une incitation encore utilisée de nos jours dans l'éducation des enfants. La récompense alimentaire est l'archétype du conditionnement positif<sup>1</sup>. La prégnance de l'alimentation dans nos mécanismes psychologiques peut donc s'expliquer d'abord de façon biologique.

Mais elle est aussi un support crucial dans le développement psychologique individuel, comme l'a bien montré Freud avec la notion de stade oral. L'ontogenèse développe la fonction perceptive autour d'un premier noyau d'oralité, seule fonction *orientée* dès la naissance, et constitue un noyau structurant du moi dans son rapport avec le monde. Freud (1925b) a ainsi pu parler de la perception comme d'une action perçue en termes oraux. Spitz, à partir d'observations et de divers arguments neurophysiologiques, a émis l'hypothèse que :

(...) toute perception débute dans cette cavité (orale), pont primitif entre la perception interne et la perception externe (p 47) (...) les sensations des trois organes perceptifs secondaires présents à la naissance (main, labyrinthe, peau) sont subordonnées au système perceptif de la cavité orale (...) les sensations médiatisées par eux se joignent et se mêlent de façon à être "saisies" par le nouveau-né comme une expérience situationnelle unifiée avec caractère d'absorption, d'incorporation (Spitz, 1965, 1968 p. 55).

---

<sup>1</sup> Le développement de préférences positives pour un aliment particulier est beaucoup plus difficile à mettre en évidence que l'acquisition d'aversion (Rozin, 1988, 1990a). Rozin et Pelchat (1988) émettent l'hypothèse intéressante que, chez les omnivores, chez qui l'acquisition d'aversion et de dégoût est positivement sélective, il existerait également une résistance à la création d'attachements forts à une nourriture particulière, ce qui se justifie bien sur le plan écologique.

Cette présence quotidienne, permanente, de l'acte alimentaire, sa capacité à s'associer aux expériences de la vie de relation, en font un support privilégié des relations sociales, et de l'acte culturel (Fischler, 1990, p. 20).

Chez les Primates, c'est d'abord dans les moeurs alimentaires que l'on a pu constater l'émergence d'un savoir culturel transmis, notamment avec le lavage à l'eau de mer des patates douces par un groupe de Macaques (Itani, 1957 ; Kawai, 1965 ; Pallaud, 1982, cités par Fischler 1985), et de différences culturelles, avec les choix d'aliments habituels différents d'un groupe à l'autre d'Orangs-outans vivant pourtant dans le même biotope.

Chez *Homo sapiens*, la prise alimentaire est le marqueur systématique des rites de la vie sociale : presque tous les événements donnant lieu à une célébration sont l'occasion d'un partage d'aliments ou de boissons. Partout, s'alimenter ensemble est signe de réjouissance, de *partage*, et scelle l'appartenance à la communauté. Il n'y a pas de fête sans absorption de nourriture ou de boissons : mariages, réunions familiales, réceptions, mais aussi "pots", déjeuners d'affaires, "voeux", inaugurations, et d'une manière générale la plupart des échanges sociaux un peu formels<sup>2</sup>.

La littérature ethnographique regorge d'exemples de ce type. A tel point que, même dans nos sociétés, certains aliments sont devenus métonymes des moments sociaux dont leur consommation est prétexte et support, comme le "café", le "thé", le "cocktail", "l'apéritif". Dans le même ordre d'idées, certains "aliments" ont été développés uniquement pour un usage social ou symbolique, comme l'hostie de l'Eucharistie ou le sachet de dragées des baptêmes. On pourrait classer dans cette catégorie les confiseries qui accueillent le client sur la table de nuit des grands hôtels ou dans les avions, celles qui accompagnent l'addition de certains restaurants ; de même qu'il existe dans de nombreux domiciles paysans une bouteille réservée à l'accueil des visiteurs par un verre symbolique de convivialité.

Les connotations de l'alimentation dépassent largement le seul cadre de l'identité de groupe. Selon Levi-Strauss (1968) , la cuisine serait un langage où la société "traduit inconsciemment sa structure". Les facteurs de "dégout", notamment, que

---

<sup>2</sup> Nous ne nous intéressons ici qu'aux rituels dans lequel l'aliment est consommé. Il y aurait beaucoup à dire sur les rites où l'aliment intervient à titre symbolique sans être ingéré, mais cela nous entraînerait trop loin (voir par exemple [Sinon et al., 1948] et [Zeeg & Puss, 1931], cités par Percec [1991], sur les utilisations symboliques et comportementales des légumes dans le spectacle lyrique européen).

l'on a vu dans un contexte biologique (cf. supra p. 7) peuvent également refléter des particularités culturelles qui déterminent ce qui est "polluant" ou pas, sur des bases morales (Douglas, 1967 ; Rozin, Haidt et McCauley, 1993).

Enfin, l'alimentation tient une place centrale dans les langues modernes naturelles : dans le lexique comme dans les connotations et les métaphores. Par exemple, dans un Dictionnaire Analogique du Français (Hachette - Tchou, 1971), la colonne correspondant à l'article *manger* est l'une des plus longues, avec celles de *aimer*, ou *mourir* ; elle est trois fois plus longue que celle de "science" par exemple.

La métaphore alimentaire est fréquente dans toutes les langues, et dans tous les domaines. Le français parle ainsi de : : *manger son pain blanc, dévorer un livre, gober une histoire, boire du petit lait, à croquer, mi figue mi raisin* et mille autres expressions. Les adjectifs se rapportant au goût ont un usage bien plus large : *amer, mielleux, piquant, savoureux...* Pour la seule langue française, un ouvrage entier a pu être consacré aux expressions du langage courant tirées de l'acte alimentaire. Le langage argotique, notamment dans le registre érotique, recèle une quantité étonnante d'expressions alimentaires. De nombreuses expressions culinaires servent à décrire la *consommation* de l'acte sexuel et ses préliminaires (Fischler, 1994a). Cela n'est pas spécifique au français : on trouvera d'innombrables exemples dans chaque langue. En chinois, par exemple :

(...) le mot "manger", verbe omniprésent, fut employé dans tout contexte, "à toutes les sauces"... par exemple, manger un procès (chi guansi) signifie "être emprisonné", manger une gifle (chi erguang) : "recevoir une gifle", ne pas parvenir à manger (chi bu kai) : "ne pas pouvoir gagner la faveur de quelqu'un" ; "manger précipitamment" (chi jin) : "être serré de près" ; manger jusqu'à la moelle (chi tou) : "saisir à fond quelque chose" ; manger le vinaigre (chi cu) : "être jaloux" ; manger dedans et se glisser dehors (chi li pawai) : "être ingrat envers son bienfaiteur" ; etc. (Yu Shuo, 1993).

Apprentissage, alimentation, sociabilité sont liés de façon étroite depuis longtemps, et constituent une sorte de noyau dur des cultures humaines, et probablement des cultures des animaux sociaux en général. Nous devons donc nous attendre, en étudiant les représentations de l'alimentation, à tomber non seulement sur un fait social total (Clodian, 1960, Calvo, 1992), mais encore sur des mécanismes psychologiques : : très profonds, qui structurent la vie de relation des êtres humains et leur culture (Fischler, 1990, pp. 68-69).

Alors, cet universel culturel, comment se présente-t-il dans la culture ? Quelle forme a-t-il dans l'esprit des Français ? C'est l'anatomie et la physiologie de cette représentation sociale que nous nous proposons de faire ici.

### **1.3 De la représentation à la représentation sociale**

Le psychosociologue qui veut étudier le réel tel qu'il est, et expliquer les comportements, doit, paradoxalement, faire abstraction de la « réalité objective » et se placer d'emblée dans le monde subjectif, vécu et agi par les individus. Vus de là, les phénomènes n'ont pas seulement des dimensions matérielles ou « cognitivement correctes » ; les émotions, les sensations, les intentions sont également pertinentes.

La perception construit activement l'objet, elle produit (ou reconnaît) une forme dans le tissu des perceptions. Que l'on pense par exemple à des évaluations comme : « c'est un grand vin ». Que cet énoncé puisse être émis par un individu tient à la fois d'un processus et d'une structure. Processus, car la représentation est d'abord une opération à trois partenaires (sujet, objet, contexte) dans laquelle, *in fine*, un sujet aura identifié un objet dans le contexte ; structure, car elle produit un objet, qu'on appelle également représentation. Dans notre jargon, nous appelons *représentation* ce processus/structure. *Représentation, interprétation, construction, perception, action* : autant de termes que notre langue utilise pour désigner à la fois un processus et son résultat ; et ce n'est pas par hasard, car ils sont indissociables.

La littérature sur les représentations sociales est riche ; assise sur les travaux fondateurs de Moscovici (1961) elle a permis d'avancer sur cette question très complexe des comportements sociaux. Denise Jodelet présente une revue critique de plusieurs centaines de publications sur ce thème dans chaque édition de son ouvrage de référence sur les représentations (Jodelet, 1997). Cependant, la question n'est pas close, loin s'en faut, et la richesse exceptionnelle du matériau empirique utilisé ici a permis de progresser sur certains aspects théoriques, notamment la relation aux comportements. Notre étude sera donc un va et vient entre un objet particulier, l'alimentation, et les concepts qui nous servent à le décrire, en tâchant de suivre la problématique propre aux représentations sociales.

Le sujet pensant vit le monde à travers ses propres perceptions et actions ; et les objets du monde vécu sont tous des objets perçus, ou imaginés, et agis. En cela, ce sont des constructions, ou présentations, individuelles. Mais chaque sujet n'est pas pour autant isolé dans un monde indépendant. Il existe une intersubjectivité, un espace commun de représentation possible. Cela n'est pas un postulat, mais un fait d'expérience (n'est-ce pas, hypocrite lecteur ?). Dans une population donnée, les différents individus partagent, plus ou moins, les mêmes objets subjectifs. C'est d'ailleurs ce qui leur permet de communiquer et d'agir en commun. Les sujets, par expérience, présument ce partage, et considèrent leurs présentations comme des "re-présentations", versions locales d'un objet socialement partagé. Qu'il y ait effectivement "derrière" ces représentations de "vrais" objets indépendants des sujets, nul ne le saura jamais, et d'ailleurs c'est de peu d'importance ; ce qui importe en fait, c'est que les observateurs partagent les représentations, que celles-ci renvoient ou non à quelque chose de concret. La représentation sociale est à ces présentations individuelles ce que la forme est à la substance, ce que l'espèce est à l'individu. Nous y reviendrons au chapitre 3.

Cet ensemble de *représentations*, muni de règles de lecture et d'usage, forme une sorte de théorie du monde, plus ou moins consistante sur le plan logico-scientifique, mais qui paraît cohérente (au sens où toutes ses parties sont reliées) à ses utilisateurs. Dans ce « manuel de l'utilisateur », les définitions des objets du sens commun, ceux que tout le groupe utilise, sont fournies par ce que la psychologie sociale appelle, depuis Moscovici (1961) des représentations sociales, c'est-à-dire des représentations que le sujet sait partager avec d'autres. Autrement dit, cette encyclopédie constitue une collection de définitions du Monde et de ses parties, de catalogue des formes possibles, qui permet au sujet de ::::s'orienter et d'agir dans son environnement. Par exemple, de savoir ce qui est mangeable, et comment s'approvisionner, ou encore de reconnaître « un client », « un menu », « une serveuse », et comment agir avec.

Concrètement ? Voici : chaque représentation particulière, *substantielle*, est reconstruite localement en contexte, mais elle ne l'est pas pour autant sur une *tabula rasa*, elle se coule dans une forme culturelle préétablie. Certes, *ce dîner-là* fut est un événement unique, mais il fut en même temps une occurrence particulière d'un type déjà connu, d'une *forme*, forme qui a servi de modèle de référence aux acteurs, et qui est elle-même constituée à partir d'autres formes, etc. Et chaque soir, dans ce restaurant, comme dans mille autres, d'autres convives joueront une pièce analogue - et le savent à l'avance même si *aucun* des détails ne leur est à l'avance

connu exactement. Il semble que les sujets disposent pour jouer la pièce de scénarios schématiques relativement standardisés dans une population donnée, ou *scripts* (Shank & Abelson, 1977), et peuvent si besoin est s'y référer (Bower, Black & Turner, 1979)].

#### **1.4 De la représentation sociale aux comportements**

Grâce aux représentations, les acteurs peuvent prévoir, choisir, se coordonner. La représentation permet le *plan*. A l'aide de cet instrument à manipuler les possibles, il devient envisageable de produire des coïncidences aussi improbables que celles de notre dîner. La représentation du banana-split m'a servi de référence pour faire mon choix entre différentes variétés de desserts ; elle a également servi de référence au restaurateur pour le préparer de façon conforme à ce qu'il doit être, et donc à mon attente. Notre connivence s'est appuyée sur une structure de médiation. Nous avons pu nous mettre d'accord sur ce que je voulais, et cela en l'absence de l'existence matérielle de l'objet. Nous nous sommes donc appuyés sur la représentation de quelque chose qui n'existait pas, pour construire ce quelque chose : paradoxe étonnant, mais quotidien.

L'individu se sert des représentations comme d'un *mode d'emploi du monde*, et agit en les appliquant localement. Le chapitre 4 examinera ce que les Français veulent dire par BIEN manger, comment ils mobilisent sous forme prescriptive leur représentation du manger (chapitre 2). Nous pourrons comparer cette représentation et ces prescriptions aux comportements réels, dont le chapitre 7 fournit une recension.

Ceci éclairera le passage de la représentation à l'action, ainsi que celui de l'action à la représentation, présentés dans les chapitres 5 et 6, et discutés dans les dernières sections du chapitre 7.

Comme on le verra, si les représentations servent à manipuler des possibles, à faire des expériences de pensée, elles servent aussi à *communiquer* des savoirs et des savoir-faire utiles. Ainsi, elles permettent de propager et de présélectionner les comportements les plus adaptés, non seulement au niveau individuel mais aussi au niveau social. Au lieu que chacun essaye de son côté, par tâtonnement et par erreur, des comportements pour sélectionner le meilleur, il va puiser dans une connaissance validée collectivement, sous la forme de représentations sociales, pour savoir ce qu'il faut faire, pour soi-même et par rapport aux autres.

Ensuite, ces représentations sont matérialisées dans des objets, dans les mémoires des individus, mais aussi en des lieux de référence, comme les recettes, qui se trouvent dans les livres de cuisine, les fiches techniques des fabricants de crèmes glacées, ou les restaurants. Outre le fait que ces lieux de représentation sont autant de gisements que le chercheur peut utiliser pour décrire et analyser les représentations sociales (cf. infra chapitre 2), ces représentations institutionnalisées ou matérialisées facilitent la coordination des acteurs. Le caractère social des outils de pensée n'est pas seulement le résultat de la vie en société, il est la condition nécessaire de l'existence de la société. Les représentations permettent également une évolution plus rapide, plus économique à l'échelle de la société que les tâtonnements et erreurs individuels.

En ce sens, la représentation sociale semble être une solution à la question longtemps débattue en théorie des jeux et en économie sous le nom de « common knowledge », facteur de coordination permettant à plusieurs acteurs d'obtenir des solutions gagnant-gagnant là où le manque de coopération serait préjudiciable à tous. En effet, la représentation sociale a cela de plus qu'une représentation partagée que les différents utilisateurs de cette représentation supposent qu'elle est effectivement partagée. Et cela, de manière évidente, sans spéculations (est-ce que je sais que tu sais aussi etc.) : le sens commun est une « évidence » implicite.

Mais cela n'exclut pas que les acteurs cherchent à modifier ces représentations leur profit. Dans les jeux où il y a plusieurs solutions possibles, le choix d'une solution n'est pas indifférent aux joueurs : certaines solutions seront plus favorables à certains. Il y a donc une lutte d'influence pour le choix des règles. L'important, c'est que ces luttes d'influences se passent à un autre niveau que le jeu lui-même. D'un côté, on cherche à changer les règles, et de l'autre, à un moment donné, on joue avec les règles existantes.

Moscovici (1961) a bien montré comment les groupes essayent de faire passer les définitions qui sont dans leur intérêt, en particulier par la propagande. Entendons-nous : lorsque nous parlons de règles du jeu, il ne s'agit pas seulement de règles d'interdiction ou d'obligation, mais aussi de définitions, de normes. Comme les règles ne s'appliquent qu'à des catégories d'objets ou de situations données, il est aussi efficace, pour se soustraire aux prescriptions de la règle (ou, à l'inverse, pour y contraindre), de changer le domaine d'application de celle-ci que de changer la nature des règles qu'elle prescrit dans son domaine d'application. Comme le montrent les combats de groupes d'influence autour de la normalisation

des produits alimentaires (ou autres), les définitions réglementaires ont autant d'importance que les règles déontiques, car elles précisent sur quels objets agissent les règles déontiques. Les discussions sur la qualité (qu'est-ce qu'un *grand vin* ?) ou le droit de la nationalité (qu'est-ce qu'un *Français* ?) illustrent ce même problème : la définition des limites d'une catégorie n'est jamais anodine.

C'est pourquoi les représentations sont un enjeu économique, et nourrissent une histoire non plus simplement guidée par la survie d'un groupe, mais par les luttes pour le pouvoir à l'intérieur d'une population donnée. Prenons un exemple qui illustrera notre propos.

Dans le contexte de pléthore alimentaire des pays riches, on aurait pu penser que l'aliment allait devenir un simple objet fonctionnel, déchargé de toute connotation affective et émotionnelle. Or, ce n'est pas du tout ce qu'on a pu observer (cf. infra chapitres 2, 4, et 7) chez les mangeurs.

Et encore moins chez les offreurs ! La "part de voix" de l'industrie alimentaire dans les médias dépasse celle de toute autre industrie. Les seuls investissements publicitaires du secteur alimentation et boissons en France représentent plus de 10 milliards de francs par an. Et il y a d'autres sources d'influence. D'innombrables ouvrages paraissent sur le sujet, et les régimes font chaque année la une des magazines féminins - dont près d'un cinquième du contenu est consacré à l'alimentation (Lavergne, 1988).

Pourquoi ? Comme nous le démontrerons (cf. infra chapitre 2), c'est vraisemblablement notre situation de pléthore alimentaire qui a tourné l'attention des producteurs vers les représentations de l'alimentation. La pléthore, levant les anciennes contraintes économiques de la disette où "on mangeait ce qu'on pouvait", met le consommateur devant une large palette de comportements possibles : le rayon alimentation d'un *petit* supermarché comporte *plusieurs milliers* de produits alimentaires différents, et il existe actuellement sur le marché français plus de 100 000 références commerciales de produits alimentaires.

Ce serait alors les représentations que le consommateur a de l'alimentation et des produits qui vont déterminer son choix. Ce choix n'est évidemment pas indifférent aux offreurs. C'est donc beaucoup sur la connaissance des représentations de l'alimentation que se fondent actuellement les stratégies d'innovation et de commercialisation des firmes agro-alimentaires

Mais les représentations sont moins faciles à manier que les caractéristiques tangibles que les techniciens et les économistes ont l'habitude de manipuler, car elles ne sont pas des objets isolés et indépendants. Elles sont attachées à toute une culture, à des connotations, à des enjeux culturels, sociaux, économiques, lesquels sont en quelque sorte des passagers clandestins pour l'homme de marketing. Elles risquent de provoquer des effets incontrôlés, et cela d'autant plus que les connotations sont en dehors du champ habituel de ses connaissances. De plus, si le "claim" (argument de vente) est puissant, c'est précisément parce qu'il a des résonances à plusieurs niveaux : le fil fait partie d'une tapisserie, et l'on ne sait pas, avant d'y regarder de près, sur quoi on tire exactement.

Par exemple, l'homme de marketing qui a misé sur le "claim santé" risque de se retrouver comme l'apprenti sorcier jouant avec des forces qui le dépassent : il doit gérer des réactions imprévues dans le milieu médical, chez les Pouvoirs Publics, dans les médias, mais aussi chez le consommateur. Il découvre que ce qu'il pensait être une terre de conquêtes est un terrain déjà occupé par des acteurs d'une autre espèce, qui se battent pour des enjeux différents, et défendent farouchement leurs positions. Il découvre également que sur ce terrain symbolique qui est loin d'être vierge, les représentations qu'il veut *utiliser* ont leur structure et leur fonctionnement propre.

En particulier, elles renvoient à de multiples aspects psychologiques et sociaux. Du coup, la psychologie sociale devient, au même titre que la chimie, la biophysique, le génie des procédés ou la logistique, une source de spécifications concrètes pour les acteurs économiques : elle peut notamment - et ce sera l'aspect pratique des comparaisons entre les chapitres 2, 4, et 7, dont les chapitres 5 et 6 clarifient la méthodologie - développer des méthodes pour mesurer et situer l'impact des représentations sur le comportement. Bien entendu, elle a, entre temps, perdu son innocence, si elle en avait jamais eu une : la psychologie sociale se retrouve partie prenante des enjeux qu'elle cherche à clarifier, et nous aurons à estimer à quel degré.

La prise en compte de ces éléments, et notamment du caractère d'enjeu de la représentation sociale pour ses différents ayant-droits, tout au long de ces chapitres, nous fait tendre vers une théorie écologique de l'évolution des représentations sociales, miroir abstrait du fait social total, dont nous proposerons l'esquisse au chapitre 8.

## 1.5 Retour sur un concept aux dimensions multiples

Revenons sur la notion de représentation sociale, telle qu'elle a pu être discutée dans la littérature. Il ressort de notre présentation qu'elle sert à beaucoup de choses, et que, comme nous l'avions suggéré en faisant référence à Mauss, on va la retrouver comme un facteur d'explication possible dès qu'on cherche à analyser le lien entre la pensée et l'action.

Il est vrai qu'il est difficile de la définir : tous les travaux s'accordent sur l'impossibilité de donner une définition unique d'un concept aussi général. Cependant chacun est bien obligé de proposer la sienne. Les résultats, compromis entre le souci de rester cohérent avec les travaux fondateurs (qui proposent d'ailleurs eux-mêmes des définitions différentes), et celui de s'adapter au matériau particulier de chacun, ne contribuent pas toujours à éclaircir le débat. Cette situation laisse souvent perplexe l'étudiant et le spécialiste d'autres disciplines, qui attribuent cette inconstance à un manque de rigueur des psychosociologues - ce qui peut être vrai par ailleurs mais n'est pas, en l'occurrence, l'explication déterminante. Toujours est-il que cette indétermination a suscité des critiques de la part notamment de l'école anglo-saxonne, et des polémiques (Potter & Litton, 1985 ; Jahoda, 1988 ; Moscovici, 1988b).

Or, cette situation est inévitable et découle de la nature de la représentation sociale : *parce que* le concept est riche de facettes, il ne saurait être réduit à une définition univoque en l'absence d'une mise en contexte opératoire. Il n'est pas inutile de s'appesantir sur cette assertion, car son examen nous permettra d'éclaircir la nature fondamentalement pragmatique de la représentation sociale. Pour illustrer notre propos, prenons une métaphore, celle des pommes de Cézanne, puisque, comme l'écrivait Poirier (1981, p. 279) "le savant ne ressemble pas à un photographe, mais à un peintre dont le tableau fait face à son modèle. "

Il existe (peut-être) autant de définitions de la représentation sociale par Moscovici lui-même, fondateur de la notion, qu'il existe de toiles de Cézanne représentant des pommes. Ces dernières sont chaque fois différentes, chaque fois elles figurent les pommes dans un contexte et un éclairage particulier, mais toujours, elles expriment "LA pomme". D'autres peintres, y compris des disciples de Cézanne, reconnaissables à l'air de famille de leurs pommes, ont peint des pommes, chaque fois différentes : en sont-elles moins des images de pommes ? Voilà qui dépend du talent des peintres. Quoi qu'il en soit, on ne peut, d'un unique

point de vue, décrire exhaustivement un objet qui a plusieurs aspects. Et, de fait, nombreuses ont été les définitions proposées (Jodelet, 1984, 1989 ; Doise, 1985 ; Abric, 1994b ; etc.).

Et finalement, il n'est pas étonnant que les définitions de la représentation sociale changent suivant les auteurs et les contextes. En effet, ces définitions sont *elles-mêmes* des représentations du concept, et elles doivent être formulées, pour fonctionner, de façon à s'insérer dans le schéma du discours qui utilise ce concept. Une main humaine sera figurée, sur un tableau, différemment selon son usage : elle prend une forme différente selon l'objet qu'elle saisit. Et pourtant, qui pourrait prétendre que « main » n'est pas un concept pertinent ? C'est précisément parce que sa forme est modifiable, qu'elle est articulée, que la main est un outil polyvalent et efficace. De même, les représentations sociales, parce qu'elles servent à manipuler - collectivement - le réel, s'adaptent à sa forme locale, et à l'usage que les hommes en font. Elles sont par essence à la fois objet et outil, contenu et processus : objet utilisable, pâte polymorphe avec laquelle, au sens propre du terme, nous construisons le monde, et la psychosociologie, comme nous l'avons vu, est partie prenante à la constitution des représentations du monde qu'elle analyse.

Il semble en tous cas acquis que la représentation, dans l'acception la plus courante, est "une forme de savoir pratique reliant un sujet à un objet" (Jodelet, 1989). Comme la représentation a pour fonction d'être opératoire, elle a tendance à se présenter sous forme de programmes pragmatiques. Elle est également simplificatrice et organise donc le réel sous des formes simples. C'est sans doute pour cela qu'elle se présente en général sous la forme d'un "noyau central" (Abric 1984, 1993, 1994 a et b; Flament 1993), qui constitue le cœur de la représentation, et de noyaux périphériques qui sont mobilisés selon les besoins du contexte.

Dans notre perspective, la représentation sociale est l'extension naturelle de l'arc réflexe. Pour l'être vivant, un seul problème, un seul objectif : survivre le mieux possible. Pour cela, il faut en permanence, face à un environnement perçu à travers le filtre des sens, savoir quoi faire. Chez les êtres simples (unicellulaires, invertébrés...) le mode d'emploi du monde est principalement inné, et consiste en un ensemble de réflexes qui enchaînent directement l'action sur la perception. A la limite, chaque objet est subjectivement perçu comme une injonction à réagir : c'est l'arc réflexe. C'est la sédimentation génétique d'un processus d'apprentissage par essai et erreur qui produit le patrimoine de réflexes, patrimoine qui constitue le manuel de l'utilisateur des êtres vivants simples.

Chez les êtres plus complexes, chacun peut, à l'aide de sa mémoire, annoter son mode d'emploi en fonction de son expérience propre, ajouter des règles nouvelles. Chez l'homme, la sophistication du manuel a gagné un nouveau degré. Non seulement chacun peut annoter, mais le manuel se recopie de génération en génération, par l'enseignement ; il est codé par un langage qui permet cette transmission. On l'appelle « la culture » ; et les chapitres du manuel qui concernent un même « objet » sont appelées représentations sociales de cet objet.

Ce manuel, on l'a compris, a pour but d'agir de façon pertinente dans un contexte donné. Il permet donc le diagnostic (qu'est-ce que c'est ?), et la prescription (que faire ?). Il permet aussi, et c'est une particularité intéressante, de raisonner, c'est à dire de simuler des séquences possibles de reconnaissance et d'actions, en enchaînant des actions successives sur les résultats prévisibles des actions précédentes.

Nous allons voir, sur le cas qui nous occupe, manger, comment est construit ce manuel, et comment il réussit à remplir ses objectifs tout en gardant une structure très économique. Nous progresserons, en passant, sur la théorie des représentations sociales.

## 2. Ce que manger veut dire

Où l'on interroge le Grand Robert par la méthode de l'association libre.

Où l'on dégage, à partir du corpus obtenu, les noyaux de base de la représentation du *manger* : **DESIR, PRISE, NOURRITURES, REPAS, REMPLIR, VIVRE.**

Où l'on interroge 2000 Français adultes par la même méthode et où l'on obtient, à peu de chose près et exprimés avec moins de finesse, les mêmes noyaux de représentation.

L'Homme s'est construit, en société, un environnement où il ne perçoit que ce qui est pertinent pour lui, un *Umwelt* (Von Uexküll, 1965). Chacun a son monde propre, construit par son histoire ; mais nos divers mondes individuels sont finalement assez semblables, et nous pouvons convenir, un peu approximativement, que nous partageons le même Monde. Par ce pacte, nous fondons une réalité commune, dont les représentations individuelles sont alors considérées comme des points de vue.

Qui a pris la décision de ce pacte, et quand ? Un peu tout le monde, il y a longtemps. Vous n'y étiez pas ? Certes, mais c'est comme ça. Ce partage permet à la société d'avoir un cadre de cohérence : la représentation guide l'action, la représentation partagée coordonne l'action collective. Les représentations sociales servent de mode d'emploi collectif du Monde.

On pourrait alors penser qu'en changeant le mode d'emploi du monde on peut changer le monde lui-même. Ainsi Borges, dans une de ses Fictions ("Tlön, Uqbar, Orbis Tertius", 1941), se plaît à imaginer qu'une société secrète, dans un travail qui s'étend sur des siècles, construit une encyclopédie décrivant un monde fictif : « Tlön » ; et qu'elle introduit subrepticement, progressivement, celle-ci dans les encyclopédies de notre monde réel ; si bien qu'à la fin notre monde devient Tlön.

Cette fiction repose sur l'observation que notre société se construit, en certains lieux, des modèles d'elle-même, où elle formalise sa vision du monde. Ces lieux sont notamment, dans notre civilisation de l'écrit, les encyclopédies et les dictionnaires ; ces modèles constituent, par rapport aux représentations sociales que

chacun de nous partage, la somme et la référence. Ces modèles fournissent des références mobilisables par les individus, qui leur permettent de communiquer en s'accordant sur des référents communs, un peu comme la loi et la jurisprudence guident le règlement des litiges dans les affaires humaines. Plus on cherche à cerner la réalité de près, plus le recours aux références, qui fixent publiquement le résultat d'expériences locales, devient indispensable. En effet, nous l'avons dit, le réel ne se constitue que par l'accord des observateurs.

L'encyclopédie, et sa version tournée vers la langue, le dictionnaire, représentent des concentrés de culture, comme un code génétique de la civilisation à partir duquel une poignée d'individus, selon Borgès, pourrait reconstruire l'ensemble du monde réel. Les encyclopédies et les dictionnaires contiennent de la représentation publique au sens de Sperber (1986, 1989), et, publique, elle est notamment accessible au chercheur.

Il y a là un gisement de connaissance sociale qui commence seulement à s'ouvrir à l'investigation psychosociale grâce aux méthodes modernes d'analyse<sup>3</sup>. Gageons que bientôt, on pourra traiter d'un coup l'ensemble d'une encyclopédie et dégager ainsi les structures de l'*Umwelt* d'une culture donnée.

Plus modestement, dans le cadre de cette étude, nous allons considérer les dictionnaires comme une des sources où s'exprime la connaissance sociale. Nous nous limiterons à l'un des plus importants de la langue française, le Grand Robert, que nous étudierons dans sa version électronique. Nous allons le considérer comme un *porte-parole* de notre culture, et l'interroger par la méthode des associations libres. Pour cela, nous allons adapter cette méthode à la façon spécifique qu'a le dictionnaire d'exprimer ses associations ; mais le principe, qui est de mettre à jour des réseaux d'associations entre termes afin de comprendre la structure sémantique de la mémoire de la source, reste dans l'esprit de la méthode qu'avaient inaugurée Freud (1923, p. 187 ; 1925a, p. 87), et Jung : (1928, 1987 pp. 143-180).

---

<sup>3</sup> D'une manière générale, toutes les représentations publiques, parce qu'elles sont observables, permettent de comprendre le fonctionnement des systèmes dont les humains font partie, sans avoir à aller regarder dans leur tête. Pour reprendre l'expression de Hutchins (1994), « On peut étudier à souhait les propriétés cognitives d'un tel système [c'est-à-dire rendre compte des propriétés comportementales du système à l'aide de ses représentations internes] sans dire un mot des processus qui opèrent à l'intérieur des acteurs individuels ». L'idée sous-jacente est de saisir les représentations quand, au cours de leur processus de propagation d'un humain à un autre (Lahlou, 1996d), elles émergent à la surface sous forme d'artefacts.

Nous traiterons le corpus obtenu par une méthode d'analyse statistique des données textuelles, qui permet de repérer les noyaux conceptuels qui apparaissent dans les textes. Nous espérons en dégager comment la société se représente le domaine qui nous occupe ici : l'alimentation.

## 2.1 La recherche des représentations dans les dictionnaires

Le Robert Électronique fournit pour chaque entrée lexicographique plusieurs types d'énoncés. D'abord, une définition de chacun des sens du terme. Ensuite, une liste des synonymes, analogues, homonymes, dérivés, ensemble que nous appellerons celui des mots associés.

Par exemple, la définition d'«ingurgiter», qui est un des associés de «manger», donne «apprendre» comme associé. On tire cette association directement de l'article «ingurgiter» du dictionnaire.

**INGURGITER** v. tr. (Sujet nom de personne).

1. Rare. [a] Introduire dans la gorge, faire avaler (qqch.) à (qqn). > Enfourner, entonner. Ingurgiter qqch. à qqn. La potion qu'on lui a ingurgitée. S'ingurgiter qqch., l'absorber. «En s'ingurgitant un sévère apéritif» (Huysmans, À Rebours).

[b] Ingurgiter ses leçons à un élève. - S'ingurgiter un énorme traité.

2. (1840). Avaler avidement et en quantité (qqch. : aliment, boisson). > 1. Boire, déglutir, engouffrer. Faire ingurgiter qqch. à qqn.

3. (1856). Absorber massivement un savoir sans pouvoir assimiler.> Apprendre.

Pour le terme "manger", nous disposons en procédant ainsi d'une première liste d'une centaine d'associés ; chacun d'eux va nous fournir, à son tour, une liste d'associés, que nous allons recueillir. Nous nous arrêterons aux mots de ces deux premières listes (588 au total). Sinon, on risque fort de se retrouver avec l'ensemble des 100 000 entrées du dictionnaire, la langue étant un ensemble connexe.

Ensuite, nous inclurons les *définitions* de chacun de ces associés dans le corpus, qui, après ces opérations, consiste donc en un texte de 588 définitions mises bout à bout. En éliminant des mots rares, inusités, ou trop techniques (« architriclin », « goulafre », « mâchure »...), nous n'en avons en fait conservé que 544, soit un texte d'environ 1 million de caractères, c'est à dire deux fois et demie le livre que vous tenez entre les mains. Le dictionnaire, ainsi interrogé par association libre, est extrêmement productif, nettement plus qu'un être humain : c'est qu'il sédimente le savoir d'une multitude.

En résumé, le corpus obtenu par cette méthode est constitué d'énoncés associés dans la langue au terme qui nous intéresse. Il se présente sous la forme d'un texte de 500 pages, celui que nous aurions obtenu si nous avions découpé dans un dictionnaire à peu près toutes les définitions ayant quelque chose à voir avec « manger » et que nous les avons collées bout à bout. Ce corpus doit contenir une bonne partie du savoir à propos de *manger* contenu dans la langue française.

De ce tissu de discours à propos de *manger*, nous allons tâcher d'extraire les éléments constitutifs. Pour ce faire, nous allons utiliser un logiciel d'analyse statistique de données textuelles, « Alceste » (Reinert 1983, 1987, 1993), qui fournit des classes d'énoncés assimilables aux « noyaux » de la représentation (Lahlou 1996a), c'est-à-dire à ses éléments de base constitutifs, ceux qui vont nous servir à la : : décrire. Ce logiciel est très sophistiqué sur le plan algorithmique, décrivons le manière métaphorique.

Supposons qu'un ethnographe martien étudiant la Terre veuille savoir de quoi est faite « une maison ». Il fait prélever par ses étudiants un échantillon de maisons qui sont ensuite découpées en petits morceaux dont chacun est muni d'une étiquette indiquant sa provenance. Il fait ensuite des tas avec les morceaux, en essayant de faire des tas les plus homogènes possible (morceaux de même couleur, texture...). On obtiendra ainsi des tas de bois, de pierre, de brique, de verre, etc, et on aura récupéré les composants élémentaires de l'objet « maison ». On nommera alors chaque tas en s'inspirant de la « matière » qui y domine (ex : tas n°7 = « béton »).

Si on reclasse ensuite les morceaux par provenance, on pourra dire que telle série de maisons (par exemple les HLM de banlieue) sont faites principalement de béton et de plâtre, tandis que les maisons romaines sont faites de marbre, de briques, et de bois.

C'est ainsi qu'Alceste procède sur les textes : il les découpe en bouts de phrase qu'il classe ensuite, tout l'art consistant à bien découper les morceaux et à faire des tas bien homogènes. L'utilité d'Alceste est donc de permettre de repérer les éléments de base du discours, la matière dont il est fait, sans *a priori*, ce qui permet, en principe, de bien repérer ce qu'il est pertinent de mesurer pour bien décrire. De fait nous verrons que cette analyse sans *a priori* livre, sur ce corpus, des éléments de base à la fois inattendus et de bon sens, c'est-à-dire le genre « d'évidence ex post » qui ravit le statisticien.

## 2.2 Le « paradigme de base » du manger

Les mots du corpus sont assemblés en plus de 3730 paragraphes, que nous avons redécoupés en une dizaine de milliers d'énoncés d'environ 2-3 lignes, ou « unités de contexte », comme les appelle Max Reinert. L'analyse répartit ces énoncés en six classes, dont quatre sont très stables.

Nous les décrivons en fournissant, pour chacune, les traits typiques, c'est-à-dire les mots qui apparaissent le plus fréquemment dans les énoncés de la classe, par rapport à leur fréquence dans le texte. Nous proposerons une interprétation de ces classes, suivant une méthode abductive qui recherche le "plus petit commun paradigme" sémantique sous-jacent aux traits typiques [Lahlou, 1996c]. Cette interprétation, comme les noms de classe, résulte de *notre* interprétation des traits typiques : le logiciel se contente de caractériser les mots typiques, il n'interprète pas.

### ***DESIR***

Voici les traits typiques<sup>4</sup> caractérisant cette première classe :

*désir, faim, appétit, soif, satisfaire, envie, convoiter, assouvir, rassasier, avidité, apaiser, dévorer, avide, affamé, cupide, content, besoin, mourir, ardent, curiosité, exciter, yeux, passion, regard, tendance, attrait, glouton, éprouver, amour, sexuel, instinct, honneur, avoir, brûler, FIG., dévorer, être, avaler, inclination, CONTR(aire), crever, apéritif, goulu, creuser, proie, colère, extrême, rechercher, aspirer, abstinence, friand, sensation, presser, sentiment, vouloir, argent, physique, joie, vive, ivre, METAPHORE, force, plaisir...*

Il s'agit à l'évidence de mots caractérisant, d'abord, la *faim*, puis le *désir* en général. La faim est présente avec une connotation d'avidité caractéristique du désir intense ; cette violence n'est pas un artefact. Le désir, quant à lui, est plus général dans son contenu, et représente une sorte de généralisation abstraite de la faim. Le caractère intense et primitif apparaît nettement avec des traits comme *avidité*,

---

<sup>4</sup> Les traits, pour cette classe et toutes celles qui seront présentées dans ce livre, sont présentés par ordre de typicité décroissante, calculé sur la base du  $\chi^2$  d'appartenance à la classe. On présente ici les traits sous forme de mots, mais en toute rigueur ce sont les lemmes (racines) qui ont été classés. Les mots en majuscules renvoient à du métalangage encyclopédique. Pour les détails: Lahlou (1995d).

*dévor*. On notera la présence de synonymes ou analogues du désir (essentiellement alimentaire, mais également sexuel, ou sans connotation fonctionnelle particulière) et de la violence (*dévor*, *ardent*, *extrême*, *crever*, *force*, *avide*, *mourir*...).

On remarquera aussi une connotation émotionnelle liée à la satisfaction (*satisfaire*, *assouvir*, *content*, *sensation*, *joie*, *ivresse*, *plaisir*...). Il n'est pas surprenant de trouver le *plaisir*, qui joue un rôle important dans la constitution des préférences alimentaires (Giachetti, 1992). Notons que le sens physique par lequel se découvre le désir est essentiellement la *vue* : c'est une perception de l'objet à distance, tandis que la satisfaction implique déjà une prise de l'objet. Ceci est cohérent avec ce que l'on sait de l'espèce humaine, chez laquelle la vue est le sens dominant de la conscience, et vraisemblablement le sens historiquement le plus important dans l'évolution de l'espèce.

Bref, la première classe correspond à un noyau de désir intense, de pulsion peu différenciée, que nous appellerons DESIR.

### ***PRENDRE***

Les traits caractéristiques de cette classe sont essentiellement des verbes :

*toucher, attraper, prendre, main, nez, attaquer, embrasser, baiser, joue, mordre, ventre, gonfler, quelqu'un, saisir, parole, battre, lèvres, ouverture, doigt, bras, pied, serrer, fondre (sur), entrer, avec, ouvrir, se, prise, tirer, claquer, coup, aspirer, tomber, lui, langue, visage, jeter, partie, tenir, passer, laisser, dent, mouvement, bouche, voir, devant, ferme, arme, porte, contre, gueule...*

Ce fait est d'autant plus remarquable que la procédure de classification utilisée est "aveugle" aux catégories syntaxiques.

Cette classe d'appropriation est chargée de connotations violentes, agonistiques, et agressives. On y retrouve le second terme de l'ambivalence repérée par Fischler (1990, p. 134), "manger c'est à la fois aimer et tuer". Nous l'appellerons PRENDRE, quoique *prendre* ne soit pas le mot le plus typique de la classe, même si son rang reste très élevé, et s'il reste de loin le trait le plus fréquent de la classe : *toucher* et *attraper* le devançant, et sont plus typiques du style bestial qui sous-tend l'ensemble de cette classe. La présence de *main, nez, joue, lèvres, bras, langue,*

*bouche, dent, gueule, mouvement, devant, contre* doit être interprétée dans le même sens d'un pragmatisme accentué.

On a donc affaire à une classe actionnelle à connotation agonistique (*attaquer, embrasser, mordre, saisir, battre, serrer, fondre (sur), tirer, coup, arme ...*), et l'interprétation est presque superflue au regard de cet ensemble, tant la langue exprime de plein droit l'objet sous-jacent que nous cherchons à décrire par ces analyses.

De plus, comme on le voit, le lien avec *manger* n'est pas apparent. On a ici, comme d'ailleurs pour les autres classes, un noyau de base autonome, et non pas une simple connotation du *manger*. Cela conforte le modèle théorique que nous présenterons plus loin, qui considère que la représentation est une combinaison d'unités autonomes qui prennent sens dans leur articulation.

### **NOURRITURES**

Les traits typiques de cette classe sont des substances alimentaires, ou des catégories de telles substances :

*viande, pain, aliment, fruit, pâtes, légume, animal, cuire, tranche, bouilli, plante, couper, salade, lait, dent, morceau, coût, conserve, rat, digeste, porc, manger, poisson, sec, fromage, gras, végétal, soupe, boeuf, nourriture, sucre, comestible, suc, beurre, tartine, liquide, herbe, boîte, saucisson, nourrir, bouche, maigre, épaisse, boire, gibier, fourré, ruminer, TECHN., oiseau, frais, grain, grillé, chair, vert, chien, petit, boule, préparer, cuisson, feuille, gâteau, croûte, potage, avaler, croquer, fine, boisson, chaud, séché, substance, froid, garni, oeuf, produit...*

On peut appeler cette classe NOURRITURES. *Viande* (103 occurrences dans la classe) est le trait le plus typique avec un  $\chi^2$  deux fois plus élevé que son successeur immédiat, *pain*, même si les traits *aliment* (125 occurrences), *manger* (122 occurrences), et *pain* (102 occurrences) sont quantitativement aussi importants.

Cela appelle deux remarques. D'abord, le terme "viandes" avait, historiquement, le sens général de "nourriture", venant du terme latin *vivenda*. De nombreuses études anthropologiques ont montré la valorisation de la viande comme aliment par excellence, les autres substances n'ayant parfois que le statut d'accompagnement, au point qu'il existe dans certaines cultures une « faim de viande » spécifique. Ensuite,

il est intéressant de rapprocher cette domination quantitative du terme de la connotation fortement agressive de la classe PRENDRE. On comprend mieux celle-là si la nourriture est quelque chose qui se chasse, s'attrape et se tue. Le statut d'omnivore comporte d'abord, culturellement, celui de carnivore, et le carnivore tend à s'approvisionner par la violence.

Or, malgré son statut prestigieux dans la plupart des cultures, en particulier sous forme de gibier, la viande reste en général beaucoup moins consommée en volume que le féculent de base de la cuisine locale (pain, patate, riz, mil, igname, etc.). Ce sont ces substances qui sont en réalité le prototype de la nourriture. Dans certaines régions d'Asie, *riz* et *nourriture* sont désignés par le même mot. A titre indicatif, la consommation par tête de viande de boucherie en France était de 22 kg par an en 1985, contre 46 kg de pain (INSEE), et le prix de vente de la viande, qui reflète sa valeur dans notre société, reste considérablement plus élevé que celui du pain.

Ainsi, le dictionnaire semble ici nous fournir un indicateur concernant la *saillance* des traits des représentations plutôt que des comportements. Ces résultats ne concordent pas avec une version extrême de notre théorie, qui prétendrait que les représentations en langue décrivent le monde exactement dans tous ses aspects.

On voit poindre une caractéristique intéressante des représentations : elles tendraient à surestimer certains traits saillants : l'importance subjective de certains objets est hors de proportion avec leur quantité objective. Autrement dit, le langage fournit une représentation des objets du monde déformée par rapport à des mesures quantitatives. Ainsi la viande, qui joue un grand rôle culturel, et qui est chère, voit sa place plus importante dans une représentation culturelle ou économique que dans une représentation quantitative où les féculents, par leur tonnage, occuperont la première place<sup>5</sup>.

On notera enfin le mélange des aliments avec les traits désignant le système culinaire. Contrairement à ce que Levi-Strauss suggère, il semble que la cuisine ne forme pas un système suffisamment puissant pour que, à l'échelle de la langue ordinaire, son paradigme se dégage de manière autonome des produits comestibles sur lesquels elle exerce sa loi. La cuisine n'apparaît - ici - que comme une partie du système de modification des produits de base.

---

<sup>5</sup> Le langage finit par refléter ces hiérarchies symboliques. Ainsi, en France, depuis l'Ancien Régime, on "gagnait son pain" ; mais est apparue récemment dans la langue la notion de "gagner son bifteck" (Kaplan, communication orale, 1994).

## **REPAS**

Les traits typiques de cette classe sont surtout des substantifs. *Repas* et *table* dominant largement l'ensemble :

*repas, table, restaurant, plat, dîner, cuisine, déjeuner, inviter, servir, buffet, vaisselle, servir, cantine, festin, couvert, fête, café, menu, noce, nappe, hostie, gastronomie, soir, heure, assiette, communier, collectif, manger, ensemble, thé, convive, souper, tasse, gala, réception, jour, entrée, dessert, office, serviette, cher, spécial, payer, préparer, léger, carte, pièce, on, frugal, général, nuit, mettre, boisson, région, cours, verre, METONYMIE, hôte, milieu, grand, après, chez, récipient...*

Le repas apparaît caractérisé par des marqueurs temporels (*dîner, déjeuner, soir, heure, jour, nuit, milieu, après,...*), par son contenu social (*invités, collectif, convive, hôte, chez*), et par sa technique : arts de la table (*plat, buffet, vaisselle, couvert, nappe, assiette, tasse, serviette, pièce, verre*), mets, lieu. La classe a des connotations collectives (*ensemble, collectif*), qui apparaissent notamment par de nombreux noms d'occasions rituelles (*fête, café, noce, communion, réception, mariage...*). On voit ici apparaître la fonction sociale de la prise alimentaire, cruciale dans notre société comme dans bien d'autres, bien décrite par exemple par Gomez (1985) et dont nous aurons l'occasion de reparler.

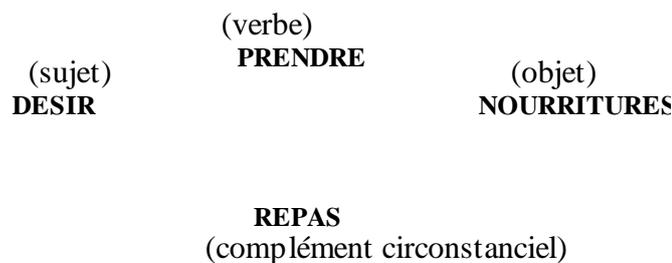
Le repas est souvent décrit, voire typé, par l'un de ses composants : *café, thé, buffet, ...* Ce caractère métonymique apparaît d'ailleurs en clair avec la présence du méta-trait METONYMIE qui marque ces emplois dans le dictionnaire. D'une manière plus générale, on notera la présence de traits polysémiques comme *plat, cuisine, souper, communion*. La polysémie de ces traits provient souvent de la consécration par l'usage d'une métonymie construite dans le contexte du noyau sémantique de cette classe (le repas). Par exemple, c'est dans le cadre du repas que l'assiette (*plat*) peut en venir à désigner son contenu alimentaire. On ne sera donc pas surpris de constater que les divers sens de ces mots polysémiques appartiennent bien chacun de plein droit au paradigme sémantique du repas. Cela nous montre encore à quel point la langue est la projection discursive d'un corpus cohérent : l'univers représentationnel du sujet, qui se construit dans les pratiques.

## 2.3 Conclusion partielle

Ces quatre classes livrent ce qu'Abrić (1993) et Flament (1993) appellent le *noyau central* de la représentation, que nous préférons appeler le "paradigme de base"<sup>6</sup>. Les éléments sémantiques qui le composent sont remarquablement stables sur le plan statistique. On les retrouve, pratiquement inchangés, en analysant seulement le corpus constitué par les analogues de premier niveau (Lahlou, 1995b). C'est le premier paradigme de base de la représentation, celui qui se trouve le plus étroitement lié à *manger*.

Ce paradigme de base a une structure proche du modèle linguistique sujet/verbe/objet/complément (cf. Figure 1).

Figure 1 : Le paradigme de base du manger



La représentation du manger s'organise donc d'abord autour de quatre éléments : le *désir* (faim, appétit, envie...), la *prise* (prendre, attaquer, attraper...), la *substance nutritive* (aliment, pain, viande...), et le contexte *social et instrumental* (repas, convives, ustensiles).

Ce sont les éléments de base de la combinatoire du *manger*. Retenons pour le moment que :

- le sujet n'apparaît que comme volonté, pulsion, désir : l'acteur n'est qu'implicite (ce qui est compréhensible puisqu'il s'agit de définitions de dictionnaire) ;

---

<sup>6</sup> Nous préférons réserver le terme de « noyau » aux agrégats stables qui apparaissent dans l'analyse sous forme de classes, et celui de paradigme de base à l'articulation de ces noyaux. En effet, chaque « élément » du « noyau central » risque fort d'être lui-même un noyau central à son tour.

- la classe la plus importante est celle de l'action de prendre, avec une nette connotation agressive ;

- les nourritures forment une classe d'ensemble, sans logique culinaire apparente ;

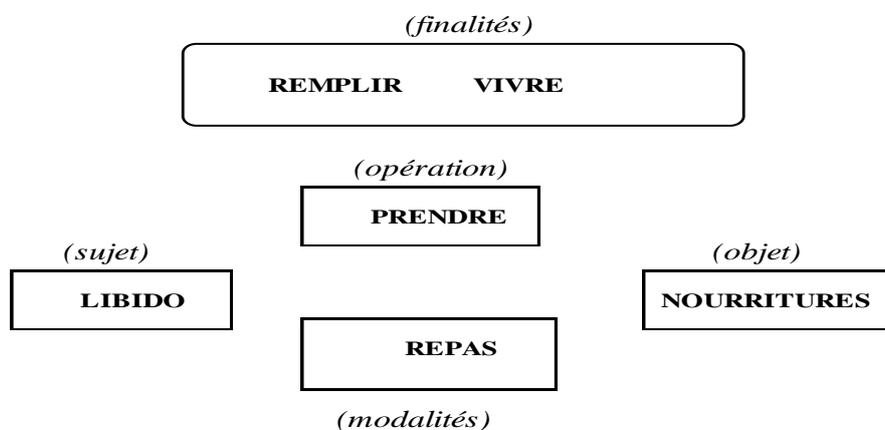
- les compléments circonstanciels sont centrés sur la fonction sociale, et plus exactement commensale, du repas.

Le résultat le plus intéressant et novateur sur le plan technique est d'avoir obtenu, malgré une méthode de récolte d'énoncés qui ne présumait d'aucun résultat, un ensemble de classes organisées selon une syntaxe lisible et cohérente. L'analyse nous livre en effet, "brut de décoffrage", que *manger*, c'est l'articulation entre les noyaux DESIR/ PRENDRE/ NOURRITURES/ REPAS dans un cadre pragmatique reliant sujet (ou, plus exactement, pulsion), objet, opération, et modalités. Nous obtenons un schéma "agent-action-patient" qui serait

une représentation implicite, présente dans la mémoire sémantique de tout locuteur, de la causalité humaine - c'est-à-dire de la causalité dans laquelle c'est un être humain qui joue le rôle de cause (Le Ny, 1989, cité par Cordier, 1991).

Nous nous servons d'un modèle plus général, qui combine un sujet, une opération, un objet, des modalités de l'opération et des finalités (cf. Figure 2). Les quatre premières classes suffisent à remplir toutes ces cases, sauf celle des finalités, sans laquelle le but de l'action fait défaut. Ce manque est comblé par les deux classes suivantes, REMPLIR et VIVRE.

Figure 2 : Le Paradigme De Base du *manger* d'après le Grand Robert : les classes replacées dans un cadre conceptuel



Cette modélisation peut paraître triviale, même si elle n'apparaît nulle part explicitement dans les définitions du dictionnaire - peut-être justement parce qu'elle est trop triviale. Tout l'intérêt réside dans le fait que cette articulation entre éléments n'est pas une interprétation, ni une définition, mais le *résultat empirique* d'une méthode aveugle et sourde au sens, qui est rigoureuse et reproductible. Ici, comme dans d'autres recherches analogues, la méthode nous livre les grandes dimensions du sens sous forme d'un paradigme de base qui articule des noyaux de base.

On remarquera ici que l'analyse sur le dictionnaire, parce qu'elle *explicite* tout, même les évidences, nous livre sous forme de classe l'opérateur pragmatique PRENDRE. Or, on peut s'attendre à ce qu'un tel opérateur, de par son évidence même, soit implicite dans l'expression des sujets humains. C'est d'ailleurs effectivement ce qui se passe, comme on le verra plus loin en analysant le discours des sujets naïfs (cf. infra 3.3). Ce cas est général, à tel point que le psychosociologue doit aider le sujet à expliciter les opérateurs de ce type pour savoir lesquels sont mobilisés dans ses associations verbales (Guimelli et Rouquette, 1992). L'opérateur que nous avons ici (PRENDRE) est fréquent en raison de son utilité pragmatique ; dans leur modèle, Guimelli et Rouquette (1992) le décrivent comme un "opérateur" du schème "praxie". Shank (1980) le décrit comme un élément de base (« intake ») des « scripts ». Nous avons donc ici plus qu'une description des représentations : une modélisation explicite du savoir.

## **2.4 Les finalités du “manger”**

Avec les deux dernières classes, nous abordons les aspects périphériques de la représentation. L'interprétation est beaucoup plus délicate, car ces parties n'appartiennent pas au paradigme de base. Elles sont en effet d'abord moins stables statistiquement (des variantes jouant sur les paramètres techniques de l'analyse en modifient le découpage), ce qui impose de rester très prudent, d'autant que les sorties informatiques sous forme de texte sont un matériau très projectif. Ensuite, ces classes contiennent un mélange de paradigmes locaux, qui ne sont liés entre eux que par le lien commun qu'ils ont au paradigme de base. Techniquement, il est donc moins licite de les expliciter, puisqu'il ne s'agit pas d'associations directes. Cela ne remet pas en cause le lien que ces notions ont avec le paradigme de base ; simplement il faut rester mesuré et ne pas considérer ces classes comme des noyaux durs, mais comme ce qu'elles sont : un agrégat de connotations fortement liées au paradigme de base.

### **VIVRE (problématique existentielle)**

On notera d'abord le caractère général, et souvent abstrait des traits typiques de la classe :

*connaître, sentir, emploi, vie, éducation, idée, esprit, apprendre, moral, social, savoir, société, dieu, ouvrage, valeur, sentiment, sens, habitude, intérêt, nature, instinct, homme, qualité, travail, verbe, humain, recevoir, chose, monde, mot, absolu, langage, formule, abstrait, savoir, pouvoir*

mais également leur connotation positive

*(bon, aimer, agréable, apprécier, jouir, beau, charmant, exquis, adorer, bonheur, plaisant, bien, plaisir, avantage, mieux...)*

Deux domaines, la connaissance et l'éthique, apparaissent assez clairement. La connaissance apparaît essentiellement avec la connotation d'apprentissage : *éducation, apprendre, assimiler, adopter, recevoir, enfant, étude, maître, exercer...* Les aspects éthiques sont centrés sur la vie en société : *moral, social, société, dieu, travail, nous, pays...* On notera la présence de la *femme*, de l'*enfant* et de l'*homme*, qui apparaissent dans des contextes généraux d'éducation, d'espèce, et non pas avec la connotation sociale qui, elle, est plus caractéristique de la classe REPAS.

Le lien organisateur est celui de la vie des êtres humains : *vivre, être, je, vie, femme, société, nature, instinct, homme, fille, humain, recevoir, enfant, monde, existence...* Il s'agit d'être-au-monde, et l'on conçoit qu'il s'agit d'une problématique existentielle à la fois vaste, complexe, et difficile à résumer. Elle est notamment liée à l'aspect socialisant de l'alimentation dans sa fonction de partage régulateur (Fischler, 1990, p. 372). Qu'il suffise de retenir que ce noyau périphérique met le paradigme de base en rapport avec une problématique existentielle plus vaste, qui nous rappelle "qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger" : manger est une pratique qui doit être re-située dans le cadre plus large de la vie de relation. C'est bien, comme nous l'avions annoncé, un fait social total.

On a donc récupéré ici des extensions du paradigme de base à la *vie de relation* en général. Le paradigme d'incorporation sert de substrat cognitif à une grande quantité d'actes de la vie quotidienne, parmi lesquels les plus importants sont l'apprentissage, le jugement, et la régulation des relations en groupe. Comment cette récupération opère-t-elle ?

Comme on vient de le montrer, on peut distinguer deux actualisations actives dans la construction de cette classe. La première est celle du principe d'incorporation (l'objet consommé s'intègre à l'être : cf. infra chapitre 6). Le champ d'application le plus saillant de ce paradigme est l'assimilation de la connaissance. La seconde actualisation lie, voire assimile, le bon à l'utile. Elle est fortement chargée d'affects hédoniques, actifs dans les mécanismes d'apprentissage, et son champ d'application se trouve dans le mécanisme de jugement et de choix. Notons que Chiva (1979, 1985, 1987) avait déjà émis l'hypothèse que le jugement moral pourrait prendre son origine dans le jugement gustatif.

La vie de relation étant par construction un tout complexe et interactif, il est extrêmement difficile de démêler dans le corpus discursif, comme dans le corpus praxéo-discursif qui le sous-tend, ses différentes articulations (connaissance, jugement, décision). C'est précisément la façon de les assembler qui constitue un ensemble de règles de vie, et c'est bien cet ensemble complexe qui sous-tend la construction de cette classe liant la connaissance et l'éthique. La généralité de la problématique existentielle qui la sous-tend laisse attendre qu'on la retrouvera sous une forme ou une autre dans la plupart des analyses de représentations de sujets vitaux à travers des corpus issus de dictionnaire<sup>7</sup>.

### **REEMPLIR**

Cette classe es également périphérique ; voici ses traits typiques :

*remplir, épuise, encombrer, ronger, saturer, consumer, détruire, approvisionner, sujet, absorber, emplir, imbiber, vider, feu, plein, farcir, bourrer, chose, complet, abreuver, fatiguer, fortifier, imprégner, dévorer, consommer, placer, garnir, occuper, eau, entier, gonfler, rendre, fonction, brûler, jusque, gorge (...), trop (...), dissiper, complet, dépenser, entamer, quantité, se, CONTR(AIRE), dévorer, munir, dépense, perdre,(...) ravitailler, charge, bouffer, anal...*

---

<sup>7</sup> Ou dans l'analyse approfondie de représentations par la méthode d'associations libres. Par exemple, dans l'étude de Flament sur l'argent, on trouve de telles catégories existentielles (Flament, 1992, p. 204-205).

Elle tourne autour de la notion de réplétion et de dépense. La présence de traits opposés, d'ailleurs marquée par le méta-trait CONTR(aire) est caractéristique d'une problématique de recherche d'un équilibre entre des extrêmes ; par ailleurs cette classe présente des adhérences avec la notion de décision, et avec celle de prise.

La réplétion est un point critique dans l'acte alimentaire, et ce d'abord parce qu'elle apporte la satisfaction, avec des connotations positives qui ont été bien développées par les psychanalystes (Anzieu, 1974). Ensuite, parce qu'elle a des fonctions physiologiques, décrites par les nutritionnistes et les neurophysiologistes. On ne s'étonnera donc pas de retrouver ce noyau de sens dans l'analyse du Robert.

Ce point critique est aussi un point de rebroussement : la classe, avec ses deux aspects de réplétion et de dépense, pose une problématique de gestion des flux, qui oppose la réplétion (*remplir, approvisionner, emplir, imbiber, plein, fortifier, imprégner...*), et son inverse, dépense, « consommation », selon le néologisme de Bataille (1933), et destruction. Tout se joue autour du point d'équilibre, signalé par une saturation et un sentiment de plénitude. Nous interprétons cette classe comme une généralisation de la sensation de réplétion alimentaire, qui signale sur le plan comportemental le début d'un arrêt, puis d'une inversion du processus d'incorporation.

On comprend alors que ce noyau puisse engendrer des problématiques morales, dans la mesure où il débouche sur la construction de règles du type "pas trop". Il fixe une limite, un équilibre, dont le dépassement peut être destructeur de l'enveloppe de l'être, par *défaut*, ou par *excès*. Il est même probable que l'on trouve ici le germe de la notion morale d'*excès* :

(...) le "corps" même de la notion d'excès se nourrit en priorité des images liées aux consommations alimentaires pour être parlante, persuasive : de façon implicite tout excès a à voir avec le plaisir du manger et du boire, dont la placide obscénité enfantine menace l'exercice vigile de la conscience (Nahoum-Grappe, 1991).

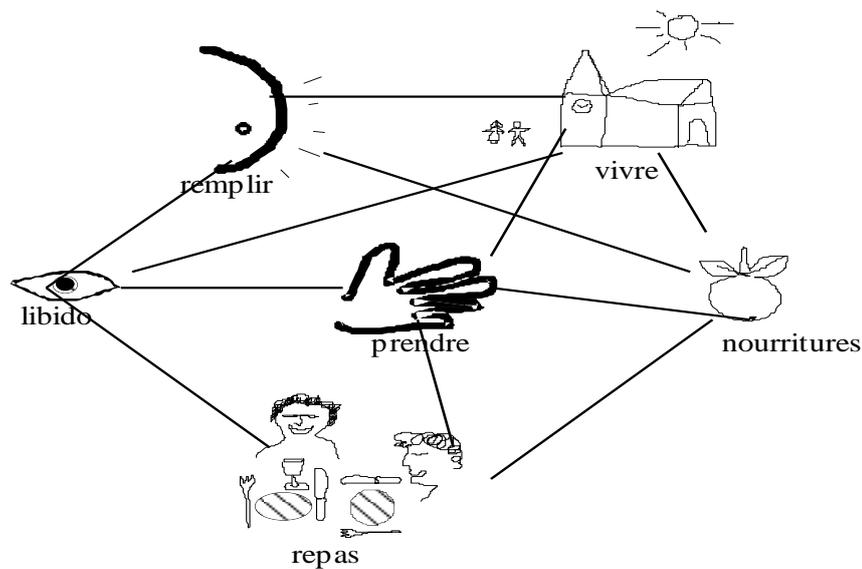
On retrouve ici un archétype ancien, celui de la mesure, du juste milieu, mais aussi la problématique que Freud avait associée au stade anal.

Pour conclure cette étude des connotations de *manger* dans le dictionnaire, on peut remarquer que l'analyse complète livre bien un schéma pragmatique (cf. supra Figure 2) où toutes les cases sont remplies : nous venons d'en expliciter les

finalités. Nous voyons qu'on peut en distinguer une immédiate (REEMPLIR) et une plus générale (VIVRE).

Ces classes correspondent à des cognèmes, c'est à dire à des noyaux de sens, souvent plus proches de sensations que de mots. Pour rappeler cet aspect profondément sensoriel, dont les mots ne donnent qu'un reflet appauvri, nous pouvons figurer que, subjectivement, l'articulation entre ces éléments du point de vue du sujet ressemble à quelque chose comme (Figure 3) :

Figure 3 : **Manger** d'après le Grand Robert : les éléments en vue subjective



En résumé :

1) cette première application de notre méthode à un corpus d'associations libres montre que la méthode, et les techniques afférentes, sont adaptées à l'analyse des représentations sociales. En effet, nous avons pu faire émerger, par analogie et contraste, les éléments de base constituant la notion d'alimentation dans la culture française. Ceux-ci sont clairs, et leur articulation fait sens.

2) La richesse du sens fourni est assez surprenante : nous voyons que la représentation du manger est profondément enracinée dans la culture, et renvoie à des objets (les aliments) mais aussi à des émotions, des valeurs, et des rituels (comme le repas). La représentation sociale présente à la fois une face culturelle et une face individuelle, en ce qu'elle renvoie à des actions et des pulsions. Par-dessus tout, on entrevoit comment elle peut être interprétée comme un programme pragmatique, articulant l'action au désir en désignant les objets et les séquences comportementales qui servent à sa satisfaction.

Il reste à voir si ces noyaux de base tirés du dictionnaire sont bien ceux de la représentation que partagent les Français.

## 2.5 Les représentations chez les consommateurs

Nous allons donc maintenant étudier des associations d'idées individuelles. Après la consultation d'une unique source experte et structurée, le Grand Robert, nous abordons l'étude des représentations sociales du *manger* à travers une multitude de sources "naïves", par enquête auprès d'un échantillon représentatif de la population adulte de France métropolitaine. A chacun des indigènes enquêtés, nous demandons une liste d'associations du mot *manger*. Nous avons procédé en utilisant l'enquête semestrielle du Crédoc sur les Aspirations et conditions de vie des Français<sup>8</sup>, posant la question : *Si je vous dis "manger", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?* Les enquêteurs avaient pour instruction de noter scrupuleusement les réponses, qui ont ensuite été saisies sur fichier informatique par des opératrices spécialisées.

Les réponses obtenues sont succinctes, et constituées de quelques mots tout au plus, en général sans structure grammaticale : « *faim, restaurant, nourriture* » ; « *fourchette, casserole* » ; « *crabe, homard, poisson* » ; « *j'ai faim* » ; « *satisfaction, équilibre, nécessité* » ; « *pour se nourrir, pour vivre, c'est indispensable* » ; « *réunion de famille* » ; etc.

En mettant bout à bout les énoncés individuels, nous obtenons un corpus d'associations de *manger*. Nous allons analyser ce corpus en utilisant la même méthode que celle employée pour le dictionnaire.

Cependant, bien qu'elle repose toujours sur le principe d'association libre, rappelons que la méthode de recueil est différente de celle que nous avons utilisée pour "faire parler" le Grand Robert. Nous avons affaire à des individus vivants, dans des situations d'interlocution interpersonnelles. La nature du matériel que nous allons récupérer est influencée par ces conditions. En toute rigueur, nous n'avons pas ici des représentations, mais des énoncés, produits par des sujets, à propos de quelque chose. La représentation devra être reconstruite à partir de ces énoncés, en

---

<sup>8</sup> Cette enquête est réalisée chaque année depuis 1978, au printemps et à l'automne, auprès d'un échantillon (chaque fois différent) de 2000 personnes, représentatif de la population française métropolitaine adulte (méthode des quotas). Les enquêtes sont réalisées en face-à-face au domicile des enquêtés par des enquêteurs professionnels, et le questionnaire, assez varié dans son contenu, porte sur divers aspects des modes de vie. La vague que nous avons utilisée ici est celle du printemps 1991.

cherchant les noyaux communs qui émergent du discours de la population interrogée. Or, divers effets perturbent l'émergence des noyaux sémantiques que nous recherchons, notamment ceux attribuables à la structure de la langue, et ceux attribuables à la méthode de recueil. Cela renvoie aux limites de la technique ici utilisée, combinant association libre et analyse lexicale. Ces questions techniques ayant été extensivement discutées ailleurs (Beaudouin et al. 1993 ; Lahlou, 1995b), nous ne les évoquons que pour mémoire.

Que ressort-il des associations libres de nos 2000 sujets ? Comparé au corpus du dictionnaire, le contenu des réponses semble pauvre. C'est que, comme le remarque Moscovici, le dictionnaire contient une superposition de représentations, de différents genres et de différentes époques, alors que l'indigène, lui, ne produit avec notre protocole qu'une sorte de coupe locale à un moment donné.

Les mots les plus fréquents sont : *manger, je, pas, bon, c'est, faim, repas, ne, pour, bien, on, se, viande, et, vivre, plaisir, faire, légume, il, falloir, pain...* On retrouve le verbe *manger* en première position. Cette tautologie ne doit pas nous surprendre. D'abord, elle est un peu artificielle en ce sens que, comme c'est courant dans ce type de questionnement, les sujets utilisent l'écholalie<sup>9</sup> comme un embrayeur de réponses : *Manger ? Ben, c'est...*

On retrouve également les notions de *repas*, de sujet (*je suis*), de substances comestibles (*viande, légume, pain...*), de désir (*appétit*), qui nous rappellent la représentation issue du dictionnaire.

Les segments répétés, c'est-à-dire les suites de mots apparaissant fréquemment dans les réponses, nous livrent, d'une part un commencement de règles déontiques : *il faut manger...* (53 occurrences), qui se complètent par *léger, équilibré*, mais aussi par la fréquence du « stéréotype Harpagon » (*Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger*) qui apparaît une vingtaine de fois.

Les autres séquences les plus fréquentes sont : *j'ai faim* (37) et *j'aime bien* (dont 24 *aime bien manger*). La relative fréquence du *j'ai faim*, à rapprocher des 171

---

<sup>9</sup> Nous empruntons ce terme au vocabulaire psychiatrique (où il désigne la répétition automatique, involontaire, de chutes de phrases du locuteur, que l'on observe dans certaines aphasies ou dans des états confusionnels) dans un sens édulcoré qui n'a évidemment rien de pathologique. Cet effet, déjà signalé Beaudouin et Lahlou (1993), s'explique par le "centrage" du processus associatif sur le terme stimulus ; la source y revient mécaniquement lors de l'actualisation des représentations. Pour neutraliser l'effet d'écholalie, la forme *manger* a été mise en variable illustrative dans l'analyse.

occurrences de *faim* dans le corpus, est à mentionner en passant comme indice d'efficacité de la méthode d'association libre. Il semble que ce soit bien des sensations qui ont parfois été évoquées chez ces sujets, malgré l'aridité du protocole. Modérons cependant notre enthousiasme en remarquant que les corrélats perceptifs de la faim tels qu'on les connaît en physiologie alimentaire : salivation, tension gastrique, nervosité, faiblesse, etc. (pour une liste plus complète : Blundell, 1979) n'apparaissent pratiquement pas. Cela peut s'expliquer par le fait qu'on repère surtout de *l'appétit* et non de la *faim*, nos indigènes bien nourris éprouvant en général rarement cette dernière sensation.

Nous sommes donc en terrain connu, et il semble à première vue que les évocations des sujets parlent bien de la même chose que le dictionnaire. Cependant, nous obtenons ici, par construction, une vision plus subjective de la représentation, en comparaison avec la vision encyclopédique. Examinons, à travers la classification, les noyaux de base fournis par cette population et leur différence avec le corpus tiré du Grand Robert.

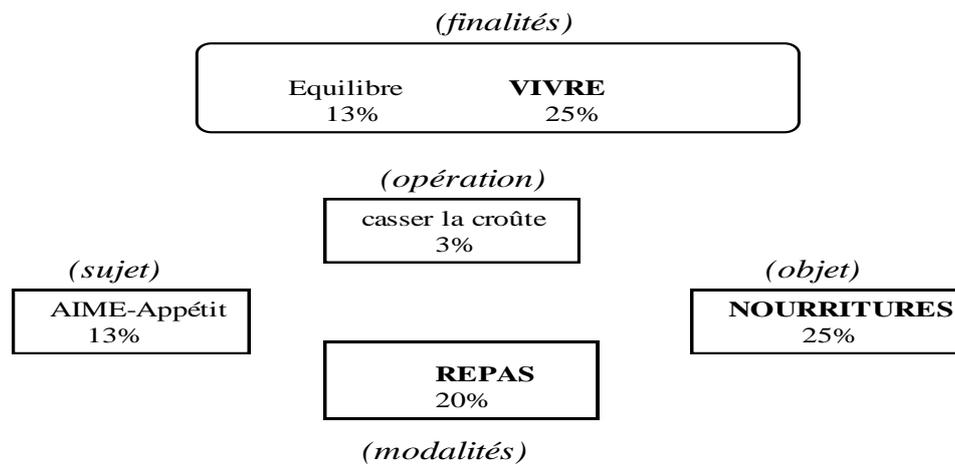
## 2.6 Le "manger" des indigènes

L'analyse fournit également six classes. On retrouve clairement la NOURRITURES, la classe REPAS, et, avec une certaine distorsion, la classe DESIR, qui prend ici des connotations hédoniques (AIME-Appétit). Le noyau actionnel, PRENDRE est devenu implicite ; il en reste à peine un résidu un peu artéfactuel, "CASSER LA CROÛTE". La classe VIVRE a absorbé d'autres connotations et diffère un peu de celle du dictionnaire.

D'une manière générale, les noyaux de sens restent clairement identifiables, mais sont plus pauvrement illustrés. Par exemple, les mots typiques de la classe NOURRITURES sont : *viande ; légume ; fruit ; pain ; fromage ; frites ; salade ; pâtes ; steak ; lait ; pomme ; soupe ; laitage*. Ceux de la classe REPAS : *repas, bon, restaurant, table, cuisine, famille, bouffe, gastronomique, midi, préparé, moment, goût, convivialité, détente, fête, ami, réuni, plat, mettre, français, déjeuner...* Il faut incriminer la brièveté extrême des énoncés et la qualité médiocre du corpus sur le plan linguistique.

Si l'on cherche à replacer les classes dans notre cadre d'analyse, on obtient le schéma suivant (Figure 4) :

Figure 4 : "Manger" indigène : les classes replacées dans un cadre conceptuel



Si l'on compare ce résultat au schéma obtenu sur le dictionnaire en examinant la taille des classes, on constate l'accent mis ici sur les finalités immédiates et sur les modalités. :REPAS représente 20% des énoncés, contre 13% dans le Robert ; NOURRITURES 25% contre 24%; dans une moindre mesure EQUILIBRE 13% contre 7%, pendant que l'aspect subjectif, AIME-Appétit représente 13% contre 8%. Ce déplacement se fait au détriment de l'opérateur, la prise, qui représente 3% contre 15% et des finalités lointaines : : VIVRE : 25%, contre 33%.

L'analyse de ce corpus nous livre donc une vision somme toute assez similaire à celle du dictionnaire, bien qu'appauvrie. Ce qu'on sait des biais d'énonciation des représentations dans les réponses ouvertes (Beaudouin et al., 1993) explique les distorsions observées entre les deux corpus.

Commentons cependant en détail la disparition presque complète, dans l'expression, du noyau actionnel "PRENDRE" ; d'abord sans doute parce qu'il est tellement évident qu'il en devient implicite dans les réponses. En effet, le répondant et l'enquêteur partagent un minimum de connaissance du monde, indispensable à la communication. C'est pourquoi on ne trouve pas d'explicitation physiologique de l'acte de manger, par exemple. Cette absence est prévue par la théorie. Festinger (1950, 1971), parlant des communications, postule que la "pression à communiquer" un élément sera d'autant moins forte que les protagonistes pensent qu'ils sont déjà d'accord sur ce point, et qu'il est peu pertinent. Ce point de vue est également en accord avec les maximes de la conversation de Grice (1975).

*Prendre* est donc un opérateur naturellement implicite dans l'expression des représentations de notre corpus. En ce qui concerne la verbalisation de tels

opérateurs, Guimelli et Rouquette ((1992) remarquent que, s'il est probable que les schèmes opératoires déterminent bien la production discursive du sujet, dans la pratique "ils restent latents au niveau du comportement verbal et leur rôle est masqué par le fait même que leur fonctionnement est interne au sujet". Sans doute parce que c'est dans les interactions réelles que l'opérateur praxique va apparaître, sous la forme d'une action ; ils resteraient donc "pré-discursifs".

On peut rappeler aussi que ce noyau est porteur d'une forte connotation agressive (cf. supra section 2.2), qui n'est peut-être pas étrangère à son refoulement dans l'implicite.

De cette analyse, on peut d'abord retenir que, par l'interrogation de deux sources très différentes, on retrouve, aux artefacts de méthode près, la même structure de la représentation du *manger*, fait à porter au crédit de la théorie des représentations sociales. Elle prévoit en effet d'abord, qu'un tel objet existe, et ensuite, que s'il existe, il doit se retrouver dans les sources institutionnelles comme chez les sujets humains. On peut aussi noter en passant que l'interrogation d'une source institutionnelle peut s'avérer non seulement moins coûteuse, mais aussi plus fine dans les résultats qu'elle fournit, ce qui confirme nos prévisions (cf. supra section 1.4) et ouvre des perspectives intéressantes à la recherche empirique.

## **2.7 La genèse de la représentation du manger**

Les analyses qui viennent d'être présentées nous restituent une structure de *manger* conforme au sens commun. Que le sens commun y trouve son compte est satisfaisant. Mais il y a plus.

En effet, l'anatomie de la représentation sociale que nous dévoile l'analyse livre, d'une certaine manière, son ontogenèse. Sur le squelette, aisément identifiable, constitué de la *prise alimentaire* par le sujet qui a faim (et nous découvrons combien cette expression scientifique véhicule un sens primitif bien rendu par l'étymologie du terme anglais *intake*), nous voyons se développer la chair sociale et culturelle.

Pour comprendre cette ontogenèse, remontons d'abord à son noyau initial, à sa forme la plus primitive dans la genèse culturelle, comme le recommandait Durkheim (1912, 1991 p. 43). Dans notre cas, le point de départ est somatique.

C'est sur l'acte nutritif primitif que se crée le noyau psychologique, puis la représentation sociale. Dans cette méthode de recherche des origines, les recommandations de Spitz rejoignent celles de Durkheim :

le passage du somatique au psychologique est continu et (...) par conséquent les prototypes des noyaux du moi psychiques doivent être cherchés dans les fonctions physiologiques et le comportement somatique (Spitz, 1965, 1968, p. 78-79).

A l'origine (remarquons qu'on appelle "nourrisson" le nouveau-né) la fonction alimentaire est centrale, et donc structurante. C'est pourquoi "le groupe de comportements centré autour de la prise de nourriture" forme "un noyau du moi" (Spitz 1965, 1968, p. 90). L'incorporation orale est une des premières expériences concrètes d'enchaînement de perceptions qui relie les actions et les sensations de l'individu sur le monde, de ce que nous appellerons plus loin "l'articulation" des représentations. Cet aspect a notamment été développé par la psychanalyse. Ainsi, c'est bien cette séquence de la prise physiologique (faim / prise de / nourriture / réplétion), enrichie de son contexte social et intentionnel, qui est transcrite de manière caricaturale dans les noyaux de base de la représentation sociale du manger. Le sens commun repose d'abord sur une vérité physiologique.

Ce retour aux sources de la représentation permet d'en mieux comprendre certains aspects inattendus qui sont apparus dans l'analyse.

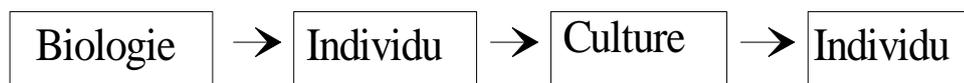
Ainsi la violence que nous trouvons exprimée dans les traits de la classe de verbes d'action ("PRENDRE"), et qui peut paraître surprenante, ne ferait qu'exprimer la non spécificité de la pulsion archaïque originelle de ce que Spitz appelle « l'action dirigée » (Spitz, 1953a, cité par Spitz, 1968, pp. 79-80). C'est cette pulsion d'action du sujet sur le monde dont nous voyons les premières apparitions dans l'incorporation alimentaire. La "prise" traduit l'action dirigée du sujet sur l'objet, le mouvement par lequel il l'incorpore dans sa sphère personnelle : son corps d'abord, puis ses extensions plus larges (image, possessions...) : la prise est affirmation du moi par rapport au monde extérieur, et nous retrouvons la trace de cette agressivité, celle du nourrisson ou celle du chasseur primitif, conservée par la culture, dans notre corpus. De même que l'examen en coupe d'une perle révèle, conservé en son centre, le corps étranger autour duquel l'huître a sécrété ses couches successives de nacre (Betbèze et al. 1987b), de même la culture s'approprie certains fondements biologiques et construit ses propres structures sur ce substrat. C'est ce que Moscovici appelle l'hypothèse ontologique :

il y a un point singulier où la société se substitue à la nature, où l'évolution sociale prend le pas sur l'évolution bionaturelle. A cet endroit, les deux chaînes de réalité se séparent tout en se continuant (Moscovici, 1974, p. 290).

En se développant sur son noyau biologique, la représentation culturelle a conservé certaines particularités qui ne peuvent s'expliquer que par cette genèse. De même, chercherait-on vainement, dans le corps humain, la fonction *actuelle* de l'appendice, qui est un résidu historique. Freud avait comparé la structure des représentations individuelles, construites au cours d'une vie, à celle de ces vieilles villes, qui, comme Rome, présentent des couches successives de construction. La représentation sociale, qui se construit progressivement au cours des générations, va souvent présenter ce même mélange de styles et cette bizarrerie architecturale que l'on trouve dans les cathédrales qui se sont construites sur les vestiges successifs d'édifices précédents. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point (cf. infra p. 109).

On retrouve ainsi dans le noyau oral primitif les éléments constitutifs, *archétypaux* pourrait-on dire, de la représentation du manger. C'est une preuve concrète de l'idée de Rozin qu'"un certain nombre des caractéristiques biologiques de l'omnivore humain, dans leur expression individuelle, sont transférées dans la culture" (Rozin, 1982, p. 227). Dans ce processus (cf. infra Figure 5), "l'information provenant des caractéristiques biologiques s'exprime dans les individus, s'institutionnalise dans la culture et se transmet aux individus à chaque génération (Rozin, 1982)."

*Figure 5 : Schéma simplifié de l'historique du flux d'information transmis par la culture (d'après Rozin, 1982)*



Il est tentant d'expliquer l'universalité des archétypes de représentations, tels que les décrit Jung, (1933, 1964) par le fait qu'ils seraient issus d'une genèse analogue (évolution convergente). Dans cette perspective, c'est la structure même de l'appareil physiologique humain et de ses conditions sociales d'utilisation qui, créant des expériences de vie analogues pour tous les individus, modèlerait de manière identique les esprits humains, par une sorte de déterminisme biologique et social. Nous verrons plus loin (cf. infra chap. 8.2 ) que ce mécanisme d'évolution

convergente n'est pas le seul à expliquer la similitude des représentations sur une population.

Ce que nous livre l'analyse lexicale du sens commun dans la population est donc d'abord un squelette correspondant, intact, à un paradigme extrêmement primitif, celui de l'incorporation orale (et d'abord : la tétée) : un « fossile cognitif », en quelque sorte. Il est étonnant de voir combien crûment ce paradigme est conservé sous-jacent dans le corpus en apparence très policé du dictionnaire.

Ce squelette est recouvert d'une chair constituée de rapports entre les termes. D'une manière générale, plus on étend le champ d'association, plus le paradigme initial se transforme en un paradigme général d'appréhension du monde dans lequel on reconnaît l'intention, l'action, l'objet, l'instrument, le contexte social et les enjeux éthiques.

Notons que ces faits ont des applications pratiques. Ces connexions naturelles vont être utilisées par les fabricants et les publicitaires, pour enrichir l'objet de subjectivité, lui ajouter de la valeur. Par exemple, l'eau minérale va être vendue comme source d'équilibre, le légume biologique comme moyen de revenir à une vie plus naturelle, le vin comme un facteur d'amitié... Dans ses campagnes de communication, l'industriel va faire jouer une articulation particulière pour transférer vers son propre produit le désir des éléments connectés. Aux connotations « en dur » que sont dans l'imaginaire collectif les articulations qui constituent la représentation sociale, le fabricant va tenter de surimposer les siennes en exposant ses « cibles » à maintes reprises à l'instanciation conjointe de son produit avec des éléments de la représentation sociale. La forme la plus courante de ce conditionnement secondaire est ce qu'on appelle ordinairement « la publicité ».

Les représentations sociales sont ainsi devenues une matière première pour l'industrie. Pourquoi ? En France comme dans la plupart des pays développés, la population, en faible croissance, est constituée de gens dont la consommation en calories est déjà au maximum, alors que leur nombre n'augmente pas. Du point de vue des offreurs - les fabricants de produits alimentaires - cela veut dire que les débouchés sont, en pratique, constants en volume. Aucune croissance extensive n'est possible, à moins de prendre des parts de marché aux concurrents : c'est un "jeu à somme fixe".

La combinaison de l'exigence de croissance des firmes, et de cette saturation du marché, conduit les offreurs à une stratégie de recherche de maximisation du rapport Valeur Ajoutée par calorie ("Max Va/cal") pour tenter de conserver une croissance en chiffre d'affaires à volume global constant imposé par le marché (Lahlou, 1995a). C'est-à-dire que les firmes cherchent à vendre "quelque chose" de fabricable en plus. Cette tendance est probablement le facteur explicatif majeur de l'évolution des produits alimentaires dans la décennie 1990.

La tendance s'est d'abord réalisée par l'intégration de service au produit (par la préparation, l'emballage, la logistique...). Or, il existe des limites au degré de préparation que l'on peut apporter à un aliment : au-delà du "prêt à cuire", voire du "prêt à manger", comment faire plus ? La recherche d'un meilleur rapport VA/Cal amène alors les fabricants à se tourner vers des caractéristiques *immatérielles* : image, label, etc., pour pouvoir incorporer encore de la VA dans le produit. C'est donc cette dimension particulière, immatérielle, de l'objet, que les fabricants vont développer pour augmenter la « quantité » de produit vendu. Cette augmentation de quantité ne se traduit pas par une addition de matière pondérale ; elle n'en a pas moins de la valeur marchande.

Du point de vue du fabricant, cela revient en fait à ajouter un segment de production immatérielle à la chaîne de fabrication. Le marketing et la communication ne sont plus des fonctions externes qui servent à vendre un produit déjà fabriqué ; elles fabriquent une valeur ajoutée à part entière qui fait partie intégrante du produit, et en constitue même parfois le cœur. L'exemple typique est celui des eaux minérales, dans lesquelles la part d'imaginaire que le consommateur boit avec l'eau est intégralement fabriquée par ces services d'ingénierie immatérielle que sont la logistique, le marketing et la communication. Les usines sont en fait des usines de fabrication de bouteilles, et l'activité innovatrice et commerciale des firmes passe à la production immatérielle, à travers la communication, la publicité, le mécénat, le sponsoring, des valeurs qu'elle vend dans ses bouteilles.

Ainsi, dans le cas de l'eau minérale, les signes immatériels composant les représentations sont bien des constituants du monde réel : ils ont une influence sur les comportements, ils ont une valeur marchande, ils font l'objet de processus de production concrets. Ce qui est vrai pour l'eau minérale l'est également, à un degré variable, pour toutes les nourritures vendues. Comme le remarque le célèbre chef de cuisine Alain Senderens (cité par Lamiraud, 1989) : "on mange autant de mythes que de calories."

Or, les connotations et les valeurs qui sont utilisées commencent à faire l'objet d'une concurrence. En effet, contrairement à ce que s'imaginent parfois publicitaires et hommes de marketing, ces tendances ne sont pas "inventées" par eux : ce sont des noyaux représentationnels puisés dans une culture, une tradition et un inconscient collectif qui ne sont pas inépuisables. Par ces mécanismes concurrentiels, la psychologie sociale se voit propulsée au coeur de l'ingénierie économique, en tant que spécialiste d'une des principales sources de valeur ajoutée.

### 3. La nature des représentations

Où l'on propose une reformulation de la théorie des représentations sociales qui va permettre leur étude avec des outils mathématiques.

Où l'on montre qu'une représentation, par construction, ne peut s'instancier qu'en étant parcourue de partie en partie, selon un processus d'enchaînement des différents éléments articulés. C'est cette *actualisation* qui explique les aspects du fonctionnement représentatif (catégorisation, raisonnement, action).

Où le lecteur qui ne s'intéresse qu'à *manger* est invité à passer directement au chapitre suivant (p. 74), car cette section est innovatrice, mais un peu technique.

Malgré des avancées considérables en matière méthodologique, la description des représentations sociales reste un art difficile et encore en émergence (Vergès, 1994).

Le physicien construit des représentations scientifiques d'objets matériels. L'homme de la rue construit des représentations naïves des « choses ». Déjà, ils éprouvent souvent des difficultés à distinguer leur propre théorie des observations. Mais le chercheur en sciences sociales, quant à lui, en arrive à les considérer avec envie, sa tâche étant singulièrement plus compliquée lorsqu'il cherche à construire des représentations de représentations. L'objet étudié est trop proche de l'outil. Il devient difficile de distinguer l'objet construit par le chercheur du phénomène étudié, et l'on doit être extrêmement vigilant sur la méthode et l'expression, sous peine de ne plus savoir "de quoi on parle", ou plus exactement "qui parle de quoi". Approcher des concepts constitués de mots avec un outil (la langue) constitué de mots fait qu'on distingue mal l'outil de mesure du phénomène observé. C'est un peu comme vouloir couper du beurre avec du beurre.

Il faut donc un formalisme qui explicite clairement « qui parle » quand nous décrivons une représentation. L'intuition qui guide ce formalisme est que le sujet construit son monde subjectif par assemblage de ses perceptions élémentaires, de son *alphabet* de description en quelque sorte. Nous souhaitons étudier les phénomènes à travers leurs descriptions par cet observateur qu'est le sujet. Nous

allons donc décrire les objets comme des combinaisons de signes élémentaires de cet alphabet, ou "syplexes".

Avec une telle approche, il n'y a plus un seul monde *en soi*, dont les sujets auraient des images ou des représentations ; il n'y a que des représentations, et il y a, a priori, autant de mondes que d'observateurs. C'est une "formalisation en relativité complète" (FRC). Il n'y a pas d'objet initial qui produise la représentation. Pour résumer, au moyen d'une formule un peu étrange qui s'éclaircira progressivement : "**la représentation, c'est ce qu'elle représente**" - ni plus, ni moins.

Cette position qui se met délibérément du point de vue du sujet évacue le problème ontologique, comme la philosophie kantienne avait pu le faire. Elle est, en apparence, contraire au sens commun puisque les individus, eux, sont persuadés qu'il existe bien *un* monde dont ils se font des représentations. Mais nous verrons que nous retombons finalement sur nos pieds, et que la « réalité » y trouve son compte. En effet, il n'y a pas de réalité *en soi*, il n'est d'autre réalité que la réalité expérimentale. Or, toute expérience est d'abord un système d'observation et d'interprétation. Pour les objets qui nous intéressent, ceux de la réalité sociale du quotidien, ces systèmes d'expérience sont des systèmes sociaux. Leur dispositif d'observation par le sujet naïf est son propre système socio-psycho-sensoriel, et son système d'interprétation est, précisément, la représentation. Nous allons donc tenter de décrire la réalité sociale avec les atomes dont elle est faite, et ce sont ceux de l'homme de la rue, pas ceux du physicien.

Notre approche peut sembler également une régression par rapport aux acquis de la linguistique. Mais c'est que notre objet est différent : nous n'étudions pas la langue, ni ne cherchons à construire un système métaphysique ; nous cherchons à comprendre comment fonctionnent les mondes *subjectifs* des individus, et comment ils font sens entre eux. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier en détail les rapports de notre approche avec le triangle sémiotique d'Ogden et Richards (1923) (*Res, Conceptus, Vox*, pour le décrire à la Rastier, 1990), le triangle psychosocial de Moscovici (1984) (*Ego, Alter, Objet*), la philosophie analytique (voir Lahlou, 1995b, pour une discussion complète). Nous essaierons simplement de montrer comment notre système de description, plus primitif et plus simple que les formalismes philosophiques ou linguistiques traditionnels, est, sinon juste, du moins suffisamment efficace pour rendre compte des phénomènes observés. Autrement dit, pour comprendre et expliquer le monde tel que le vivent les

humains, il n'est pas nécessaire de faire appel à autre chose que les représentations qu'ils en ont.

:Après tout, de même que Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, les humains utilisent depuis des siècles, tous les jours, la matière physique sans en avoir de théorie satisfaisante. Leur approche est simpliste, fonctionnelle, téléonomique, bref pas très "scientifiquement correcte". Ils utilisent les réfrigérateurs, les télévisions, et même les autres humains sans en avoir autre chose qu'une théorie naïve : leur représentation. Pourquoi leur en faire grief plutôt que de chercher à comprendre pourquoi cela marche ? En effet, il semble que le monde social quotidien fonctionne très bien avec pour seul manuel d'utilisation le sens commun : sans métaphysique, sans sciences exactes, voire même sans ontologie.

Nous proposerons dans la section suivante une définition minimale de la représentation sociale, qui vise à permettre l'analyse statistique de représentations particulières. En particulier, elle va permettre, en toute rigueur, de procéder à du *calcul* sur les représentations décrites en langue naturelle. Le formalisme a été développé ailleurs sur la base mathématisée de l'analyse combinatoire (Lahlou, 1990a), mais on l'épargnera ici au lecteur.

### 3.1 La Formalisation en Relativité Complète

Un phénomène *décrit* est toujours une représentation (description) de quelque chose (objet) par quelqu'un (sujet). Or cette triade est ontologiquement insécable. Les limites entre objet et observateur, entre objet et description, entre observateur et description, sont floues, car l'observation est un processus de construction interactive. Dans chaque paire, les deux concepts se recouvrent parce qu'ils sont définis l'un par l'autre<sup>10</sup> :

**Pour éliminer cette difficulté, nous restreindrons le champ d'analyse aux observables tels qu'ils sont décrits par un observateur.** On ne s'intéresse donc pas à une "réalité en soi", mais seulement à la vision subjective qu'ont les observateurs. D'abord, nous avons mis dans un même sac, "le cosmos", tous les objets *imaginables* (qui peuvent être décrits), sans distinction de nature, sans faire

---

<sup>10</sup> C'est vrai même pour les perceptions les plus élémentaires, dans lesquelles il est difficile de démêler ce qui est dû au phénomène et à la structure qui le capte (oeil, langue, oreille, peau...). Car le capteur ne peut, structurellement, que reconnaître certaines « formes » qu'il isole arbitrairement dans un contexte multidimensionnel et polymorphe, dont la « forme totale » nous restera à jamais inconnue. Cela a été bien montré par exemple pour la vue (Arnheim, 1969, 1976, p. 37).

de catégories préalables. Nous considérons que chaque objet n'est rien d'autre qu'une combinaison de "signes", qui sont les éléments atomiques utilisés par les observateurs dans leur description. Dans notre formalisme, ce cosmos est donc une sorte d'agrégation des mondes des possibles de tous les observateurs.

Un observateur qui décrit extrait du cosmos une projection particulière, constituée par la combinatoire des éléments - ou signes - qu'il utilise (c'est-à-dire, formellement, qu'il instancie en tant qu'observateur). *A priori*, dans ce formalisme tout est relatif à l'observateur. Nous suivons en cela une approche non objectiviste préconisée par le créateur de la notion de représentation sociale (Moscovici, 1982, 1986, p. 72 ; 1988a p. 230). Notre approche se situe donc dans la lignée d'une tradition philosophique idéaliste (plus exactement : immatérialiste), dont le plus

célèbre apôtre fut Berkeley, en qui Maisonneuve (1989) reconnaît d'ailleurs, avec sa formule *esse est percipere et percipi*<sup>11</sup>, "un lointain ancêtre de la psychologie sociale".

La question se pose de la façon dont cette agrégation anarchique de toutes ces perspectives individuelles peut avoir une cohérence globale. En effet, contrairement au monde des rêves, notre réalité possède des propriétés manifestes indépendantes de l'observateur. Si Thomas a mangé le dernier chocolat de la boîte, Albert ne trouvera plus rien quand il l'ouvrira. Certes. Or la force de notre formalisme est de permettre de rendre compte de ces propriétés (cf. infra p.57). Nous ne faisons pas d'idéalisme sauvage, nous tentons simplement de décrire le monde *du point de vue de l'observateur*.

Voici quelques définitions de base.

Les *signes* sont des parties élémentaires, ou éléments, d'un objet.

Un « *syplexe* » est une combinaison d'ensembles de signes (certains de ces ensembles pouvant être, éventuellement, ordonnés).

Tout *objet* est un assemblage (ou "syplexe") de signes.

Tout syplexe de signes est un *objet*.

Un *alphabet* d'un objet est un ensemble de signes en lequel se résout cet objet.

L'alphabet d'un objet est donc un ensemble. Avec un assemblage de ses éléments (signes) il est possible de reconstituer l'objet (c'est à dire le syplexe de signes qui le constitue).

---

<sup>11</sup> Seuls existent les êtres qui perçoivent et les idées perçues par eux (Bréhier, 1981, 1996 p. 306)

L'univers d'un objet est obtenu par la combinatoire complète des signes qui composent cet objet, c'est-à-dire la classe des syplexes qui peuvent être construits avec des signes qui constituent l'objet. C'est donc aussi la combinatoire de l'alphabet de cet objet.

Toute *relation* entre deux objets peut être formalisée comme un syplexe qui contient ces deux objets. Inversement, deux objets sont en relation s'il existe un syplexe qui les contient tous les deux.

Les relations étant des syplexes et les objets aussi, on voit qu'un univers est autant un arrangement d'objets qu'un arrangement de relations.

Pour décrire des comportements, des représentations, il faudra disposer d'un concept qui englobe, dans l'univers des possibles d'un observateur, la seule partie de ce qui est intéressant (faisable, plausible, observable, exprimable, réaliste, ce qu'on voudra, bref, une partie pertinente seulement de l'univers des possibles). **Cette partie est ce qu'on appellera un U-langage.**

Un *observateur* est un objet particulier, muni d'un U-langage.

Un observateur est donc un couple (objet, U-langage).

On dira qu'un objet X est *compatible* avec l'observateur (O, ULo) si l'alphabet de X est inclus dans l'alphabet de ULo.

Dans son U-langage, l'observateur définit son *monde*, qui est la classe des objets qu'il considère être "réels".

Le monde de l'observateur est inclus dans son U-langage. C'est un choix contingent, par l'observateur, à l'intérieur des possibles de l'univers.

Par exemple : la langue française écrite est un U-langage sur l'alphabet des signes typographiques. Elle est une restriction par rapport à l'univers de toutes les combinaisons possibles de cet alphabet. Dans cette langue, tout n'est pas forcément exprimable ; mais elle forme un système de description.

En somme, un objet ne peut ici qu'être décrit comme une combinaison de signes, par un observateur, et toute combinaison de signes est potentiellement un objet pour les observateurs qui peuvent percevoir ces signes.

Ce formalisme, rapidement brossé, a un objectif technique. Les objets qu'étudie le psychosociologue, bien plus que ceux des sciences de la nature, sont des objets en devenir. Comme la théorie des représentations s'intéresse aux objets en émergence, les parties virtuelles (pour un observateur donné) des objets doivent pouvoir être décrites au même titre que les parties attestées par le matériel expérimental. Il est donc indispensable de disposer d'un « espace des possibles » dans lequel vont évoluer ces objets. Cet espace est le U-langage.

Alors, de même qu'en mathématiques on a été amené à créer des entités qui n'étaient pas directement observables, c'est-à-dire calculables, afin de mieux modéliser les propriétés des observables (par exemple, les espaces vectoriels, les nombres complexes ou transcendants, les limites, les variables...), de même nous

allons disposer en psychologie d'un système de description permettant de faire intervenir des formes *possibles* des objets. Ce seront alors les mécanismes qui font que, parmi les formes possibles, certaines seulement sont observées, qui nous intéresseront. Autrement dit, qu'est-ce qui fait que certains syplexes se réalisent, et ceux-là précisément ? Le formalisme combinatoire permet de construire de nouvelles configurations à partir des éléments existants, et de comparer les configurations entre elles : il s'agit essentiellement d'un outil d'exploration. Il ne porte que sur ce qui est descriptible, comme tout formalisme.

Comme le remarque Reinert (communication personnelle), les signes utilisés ne sont pas les éléments constitutifs d'un monde absolu, immanent ; ce ne sont que les signes arbitraires d'une représentation. Il nous est ici indifférent de savoir comment, dans une hypothétique réalité physique, ces syplexes se concrétisent. Aujourd'hui, l'état de la science nous propose de les représenter comme arrangements de neurones, de molécules, et de champs, ou encore de tenseurs. Ce ne sont là que des *points de vue*, des traductions dans des U-langages scientifiques particuliers où les signes atomiques sont des particules, des quanta d'énergie ou des entités mathématiques. Comme nous nous intéressons à une vision psychosociale, nous travaillerons directement dans le système *subjectif* de signes des sujets humains naïfs : les sensations, les émotions, les gestes, la langue.

Dans notre formalisation, tous les objets (autrement dit : *tout* ce qui peut être décrit) sont des arrangements d'autres objets plus petits, qui sont en dernière analyse des arrangements des objets atomiques ou signes qui constituent le U-langage de l'observateur. En particulier,

*une représentation est un syplexe associant des objets de l'univers d'un observateur.*

Comme on le voit, que la représentation soit considérée comme objet ou relation est sans importance, et il n'existe pas de différence entre la représentation et "ce qu'elle représente". Il ne peut exister dans notre formalisme que des différences de description.

En définitive, notre formulation n'a rien d'original dans le principe, puisqu'elle revient à la définition unificatrice que donnait déjà Flament (1981) :

Peut-être les spécialistes seront-ils d'accord sur les notions *minimales* suivantes :

- une représentation est un ensemble de *cognèmes* [Codol, 1969], organisé par de multiples *relations*

- ces relations peuvent être orientées (implication, causalité, hiérarchie...) mais toutes peuvent se "dégrader" en une relation symétrique traduisant l'idée vague de "aller ensemble" [cf. Vacherot, 1978]

- cette relation, en général, n'est pas transitive : si A va avec B pour certaines raisons, et B avec C pour d'autres raisons, il se peut fort que A et C n'aient aucune raison d'aller ensemble.

Dit autrement, "une représentation sociale est un ensemble structuré d'éléments cognitifs" (Rouquette, 1994).

Notre formalisme est même particulièrement primitif ; il ne distingue que des cognèmes, qui sont reliés par des liaisons non spécifiées, de simples associations, parmi lesquelles on distingue seulement le fait qu'elles sont ou non ordonnées<sup>12</sup>. Ce qui est nouveau est d'avoir choisi un mode d'assemblage des cognèmes qui permette une manipulation mathématique et statistique, basé sur celui de l'analyse combinatoire<sup>13</sup>.

Pourquoi alors inventer des noms et des notions, dans ce domaine déjà tellement foisonnant ? D'abord, parce que jusqu'ici, on ne disposait pas vraiment de termes qui renvoient aux éléments d'expression de la représentation en général ; cela rendait difficile la description de la dialectique entre représentation individuelle (mentale) et représentation sociale.

Ensuite, pour pouvoir passer facilement de la théorie à ses applications mathématisées. L'analyse lexicale, telle que nous l'avons utilisée, devient dans ce cadre formel une procédure qui détermine, dans le U-langage de la langue naturelle écrite, les noyaux de base de la représentation sociale sous forme de classes de syplexes « analogues », c'est-à-dire, rigoureusement, qui ont des sous-syplexes communs deux à deux. Ces noyaux constituent alors des *paradigmes*, ou classes de syplexes pouvant être obtenus les uns à partir des autres par commutation d'un

---

<sup>12</sup> Comparée à celle des théories contemporaines la plus proche, celle des SCB (schèmes cognitifs de base, Rouquette, 1994), la nôtre s'en distingue par le fait que les "connecteurs" sont pour nous des cognèmes (signes) comme les autres, ils n'ont pas un statut à part dans le modèle.

<sup>13</sup> Quelles différences entre notre formalisme des représentations et les « modèles mentaux » de Johnson-Laird ? Par construction, il respecte les trois hypothèses principales du modèle de Johnson-Laird : "chaque entité est représentée par un élément correspondant dans un modèle mental ; les propriétés des entités sont représentées par les propriétés de leurs éléments ; les relations entre les entités sont représentées par les relations entre les éléments (Johnson-Laird, 1993)." Il s'en distingue néanmoins par le fait que dans notre formalisme les "entités" sont les "éléments", ce qui rend triviales les propriétés énoncées ci-dessus.

nombre réduit de signes. La FRC ouvre donc la voie à un *calcul* représentationnel (qui n'en est qu'à son début) : et c'est bien à un tel calcul que nous nous sommes livrés avec l'analyse des deux corpus de syplexes présentés plus haut, celui du Robert et celui des Français.

### 3.2 Traduction psychologique

L'idée de la nature combinatoire des représentations est classique. On la trouve déjà chez Charcot, dont le "schéma de la cloche" est célèbre. Sur ce schéma, qui représente en quelque sorte une image mentale de la cloche, des liaisons entre différents aspects de la cloche sont représentées (le son, l'image, le nom, etc.). Il ne s'agit là que d'une simplification pédagogique, fantaisiste sur le plan anatomique. Elle exprime néanmoins clairement la vision connexionniste qui prévaut encore maintenant dans nombre de modèles neuro-psychologiques : la « cloche » est le réseau, multimodal, de différentes expériences psychosensorielles que le sujet subsume par ce concept.

::: Les signes (cognèmes, éléments perçus) sont issus de l'expérience des sens. :

Comprendre un mot..., ce n'est pas avoir dans l'esprit l'image des objets réels que représente ce mot, ... mais bien sentir en soi un faible réveil des tendances de toute nature qu'éveillerait la perception des objets représentés par ce mot (Paulhan, cité par Benzécri, 1981, p. 44).

La représentation est multimodale, elle est construite par une expérience totale (polysensorielle, cognitive) du monde. Les éléments (son, image, nom etc.) sont des parties de la représentation globale, parties qui sont liées entre elles par l'expérience vécue de situations qui les associent. La FRC considère ces éléments comme des signes constitutifs de la représentation ; les percepts, ou les mots, ne sont pas "liés" à la représentation, ils n'en sont pas distants, ils n'en sont pas des reflets, ils en sont des parties de plein droit, comme l'anse fait partie de la cruche. La représentation, c'est ce qu'elle représente, et elle peut être appréhendée par une de ses parties. Les représentations sont donc des syplexes dont les signes sont issus des percepts élémentaires :

“C'est aux données sensibles que (la science) doit directement emprunter les éléments de ses définitions initiales (...) Il faut (...) qu'écartant les notions communes et les mots qui les expriment, elle revienne à la sensation, matière première et nécessaire de tous les concepts (Durkheim, 1895, 1992 p. 43).”

Les représentations, en même temps que le langage qui les exprime, sont apprises par l'expérience concrète du monde au cours de la vie de l'individu.

Chaque situation vécue *associe* des perceptions des objets du monde ; la mémoire de l'observateur conserve ces associations, sous la forme de ce que nous appellerons des *articulations*<sup>14</sup>. Se constitue ainsi un vaste réseau d'associations mentales qui relie entre eux les images sensorielles des objets, et le vécu des situations correspondantes (motivations, sensations, émotions, motricité...). *Par conséquent, lorsque nous étudierons l'enchaînement des idées (par exemple exprimé à travers nos corpus d'observables), nous retrouverons quelque chose de l'enchaînement du monde tel qu'il est vécu par le sujet.*<sup>15</sup>

C'est bien ce que nous a montré, au chapitre 2, l'analyse des définitions tirées du Grand Robert : de ces syplexes de mots qui décrivent des objets liés au manger, nous avons pu extraire les noyaux de base de l'enchaînement du monde tel qu'il est vécu par le sujet quand il s'agit de manger.

### **3.3 Représentation sociale et construction sociale : le problème des objets “matériels”**

Nous avons défini la représentation selon notre formalisme. Maintenant, qu'est-ce que la représentation *sociale* ?

Notre définition est la suivante : *une représentation sociale perceptible par un groupe d'observateurs est un objet (syplexe) partagé par ce groupe*. Elle appartient donc à l'intersection entre les représentations de chacun des membres de ce groupe.

:Ce modèle exige quelques précisions, dont nous développerons la portée plus loin. D'abord, le fait que le syplexe soit partagé n'est pas toujours suffisant. Le caractère « social » d'un objet nous semble en fait provenir de ce que l'objet est *implicitement partagé* par les membres du groupe, c'est-à-dire chacun pense que les autres le partagent également. Cette question de la « spécularité » a été discutée dans d'autres contextes (Sperber et Wilson, 1986 ; pour une recension critique : Dupuy, 1992). Il semble que, pour qu'un objet, et notamment une représentation, soit effectivement social, il faut bien que le groupe soit dans la situation où il sait ce

---

<sup>14</sup> Nous distinguons donc: les associations, qui sont des instanciations simultanées de signes dans le phénomène ; les articulations, qui sont des assemblages (supposés par notre modèle) durables chez l'observateur, et constitutifs (mémoire, ...) de celui-ci. Ex: je vois que "Albert est barbu" est une association ; je pense que "Albert est barbu" est l'instanciation (association) de ma représentation d'Albert (articulation provenant d'associations antérieures).

<sup>15</sup> Cf. Spinoza, Ethique, Livre 2, Scolies des Théorèmes 17 et 18.

qu'il partage, ou du moins croit qu'il partage quelque chose de proche de cet objet. Considérons pour le moment que la présence de certains cognèmes dans le syplexe, par exemple d'un « nom » qui désigne le syplexe, suffisent à attester cet aspect spéculaire du partage social.

Ensuite, la représentation sociale vue par un observateur particulier sera, en toute rigueur, un peu différente de la représentation sociale proprement dite, qui ne saurait rester qu'un modèle, dont les représentations mentales chez chacun des observateurs qui la partagent sont des occurrences particulières.<sup>16</sup> Car un observateur ne sait pas exactement jusqu'à quel point son objet est analogue à celui des autres.

En FRC, cela devient :

*définition* : une représentation  $X$  perceptible par l'observateur  $(O, ULo)$  est un syplexe de  $ULo$ , où  $ULo$  est le  $U$ -langage de  $O$ .

*définition* : une représentation sociale perceptible par l'ensemble d'observateurs  $(O_i, ULo_i)$  est un syplexe de l'intersection  $\cap_i (Uo_i)$  des  $U$ -langages  $Uo_i$  de ces observateurs.

Ce syplexe a des propriétés spécifiques qui signent son caractère social. Notamment, il « a un nom », c'est-à-dire qu'il contient un cognème lexical qui lui sert de représentant usuel dans la communication.

*terminologie* : si un syplexe a un nom, (“ $x$ ”), on dira, abusivement (réification), que ce syplexe est “la représentation de  $x$ ”.

Développons à présent ce modèle dans ses significations pour l'étude des objets du monde. Remarquons d'abord que les “objets matériels” (*cette* chaise, la tour Eiffel...) font partie de plein droit des représentations sociales telles que nous les définissons.

On pourra nous objecter que la catégorie des représentations ainsi définie est alors trop large, puisqu'elle contient tous les objets socialement partagés, y compris les objets matériels, et non pas seulement les objets purement “sociaux”. C'est un

---

<sup>16</sup> Wagner (1994c) a développé indépendamment une position analogue.

choix qui découle d'une approche formaliste : *si l'on veut travailler sur un champ de phénomènes homogènes au plan ontologique, il ne faut pas séparer les objets matériels des objets immatériels*, puisque l'on se place du point de vue des observateurs. De notre point de vue, les "groupes de lignes" de l'expérience d'Asch (1952), ou "les couleurs bleu-vert" de l'expérience de Moscovici, Lage et Naffrechoux (1969) sont des représentations sociales au même titre que "les brédins" de Jodelet (Jodelet, 1983), "les Noirs", "la Psychanalyse", "l'Europe", "la Tour Eiffel", "cette chaise", "une mole<sup>17</sup> de carbone".

En effet, nous n'avons de "la psychanalyse" ou d'"une mole de carbone" que des perceptions plus ou moins médiatisées par des théories et des conventions de représentation. On peut aller plus loin et considérer que situations, rôles, conduites - les objets pertinents de l'expérience subjective - sont exactement de même nature et justiciables de la même formalisation, en tant qu'arrangements possibles (autorisés, prescrits...) de perceptions et de codes symboliques. Nous appliquons ainsi radicalement la prescription de Durkheim : "la première règle et la plus fondamentale est de *considérer les faits sociaux comme des choses* (Durkheim, 1895, 1992 p. 15)." En un sens, nous ne faisons qu'appliquer la réciproque en *décrivant*, dans notre formalisme, les objets matériels de la même façon que les faits sociaux.

Ce qui fait qu'une représentation (en tant que syplexe) est sociale, *c'est plus que son partage, c'est le fait que ce partage soit implicitement admis par la population de ses utilisateurs*. Il faut donc qu'il soit conventionnellement admis que « il existe quelque chose » de commun à tous derrière cette représentation. En pratique, c'est, comme nous l'avons dit, l'attribution d'un nom à la représentation qui nous semble institutionnaliser cette spécularité. En ce sens, la représentation est bien une forme de « common knowledge ». Mais elle reste, comme l'objet matériel, une fiction théorique, dont le statut d'existence est dû à l'arbitraire de l'observateur. Expliquons pourquoi avec une métaphore.

Les espèces animales (par exemple : la Vache, genre *Bos*) sont des fictions théoriques du même ordre que les représentations sociales. Elles n'existent en tant qu'espèces que dans l'esprit du naturaliste, qui les nomme. Nul n'a jamais observé une *espèce* : seuls des individus (telle vache, dans tel pré) sont observables. De

---

<sup>17</sup> C'est-à-dire, par convention,  $6,02 \cdot 10^{23}$  atomes de carbone, équivalents à autant de grammes que le poids atomique de cet élément: 12.

même seules des représentations individuelles, ou locales, sont observables. Pourtant, chaque « vache » individuelle ne peut exister que parce que l'espèce existe, définie par la capacité qu'ont ses individus à se reproduire entre eux et d'assurer sa place dans l'écosystème : chaque individu est le produit de l'espèce, et l'espèce est le produit des individus. En somme, si du point de vue de l'observateur qui décrit, l'espèce est ce qu'il y a de commun entre les individus, elle est plus que cela pour un de ses représentants individuels, qui sait par exemple reconnaître ses congénères, et a, d'une certaine manière, conscience de faire partie d'une espèce.

Nous disions plus haut qu'aucune représentation individuelle n'est exactement la représentation sociale, ou du moins qu'il n'est pas possible de le savoir. De même, aucune vache ne contient à elle seule le patrimoine génétique total de l'espèce. Bref, nous voyons que la représentation sociale, comme l'espèce, est d'un type logique plus élevé que la représentation individuelle. C'est le modèle, le paradigme, la forme, d'une population de ces représentations individuelles.

Cette métaphore clarifie aussi notre assertion un peu obscure, *la représentation, c'est ce qu'elle représente*. Du point de vue de l'observateur O, sa représentation de la Tour Eiffel est *la* Tour Eiffel. Mais du point de vue du taxinomiste des représentations qu'est le psychologue social, *cette* représentation individuelle qu'a Albert de la Tour Eiffel (Albert, UL(Albert), Tour Eiffel) est un représentant individuel de l'espèce que constitue la représentation sociale de la Tour Eiffel. La Tour Eiffel « *en soi* » n'est rien d'autre que cette fiction théorique : « la représentation sociale de la Tour Eiffel », dont ne sont accessibles que des représentations locales (par exemple, celle de l'ingénieur, du touriste, du photographe...).

En somme, ce qui constitue un ensemble de représentations particulières en représentation sociale, c'est d'abord le fait que les individus reconnaissent l'existence de cette représentation sociale. Par un consensus, ils s'accordent à considérer que leur représentation individuelle est une instanciation particulière d'une espèce partagée, qui devient alors le référent. C'est en ce sens *intentionnel* que la représentation est représentation "de quelque chose", et c'est pourquoi, dans la pratique, cette reconnaissance se signe par l'attribution d'un nom unique au « quelque chose » en question, ce qui institue l'existence dans le Monde de la représentation sociale en tant que « référent ». Cela n'empêche pas la classe des représentations individuelles d'être (plus ou moins) hétérogène : l'espèce peut avoir plusieurs sous-espèces. Ces sous-populations de représentations peuvent coexister

pacifiquement, ou - et c'est là que la représentation devient un objet d'intérêt pour le psychosociologue - provoquer entre les observateurs des controverses qui amèneront des changements, et ce en principe jusqu'à ce que le référent soit stabilisé, réifié ou détruit. Ces considérations semblent nous mener bien loin de l'alimentation. Il n'en est rien : qu'est-ce qu'un bon repas ? Peut-on faire un bon repas sans dessert ? Qu'est-ce qu'un « bon fromage » ? Le fromage doit-il être forcément fait avec du lait ? Et le tofu (« fromage de soja ») ? Qu'est-ce qu'un « bon vin » ? Qui en décide ? Comment détermine-t-on la qualité de l'objet ? Peut-on servir des escargots à ses invités ? Toutes ces questions concrètes sont des questions de représentations sociales ; leurs réponses, variables dans le temps et l'espace sociaux, sont des interprétations, en contextes, de représentations sociales des objets en question. Et l'enjeu en est généralement l'action qui résulte de la structure de la représentation.

Le naturaliste Von Uexküll nous fournit de ce phénomène d'interprétation des phénomènes sensoriels en termes de représentation un exemple tiré de sa propre expérience :

J'avais emmené avec moi un jeune noir très intelligent d'Afrique centrale jusqu'à Dar-es-Salaam. La seule chose qui lui manquât était la connaissance des objets usuels des Européens. Comme je lui demandais de grimper le long d'une échelle, il me répondit : "comment faire, je ne vois que des bâtons et des trous ?". Dès qu'un autre noir fut monté devant lui à l'échelle, il lui fut possible d'en faire autant. A partir de ce moment, les "bâtons et les trous" avaient pris pour lui la connotation de grimper et furent définitivement perçus comme échelle. L'image perceptive des "bâtons et des trous" avait été complétée par l'image active de l'activité individuelle ; elle avait acquis une nouvelle signification, qui se manifestait comme une nouvelle caractéristique en tant que "connotation d'activité ». (Von Uexküll, 1965, p. 54).

On le voit, notre définition de la représentation, très simple, puisqu'il ne s'agit que d'un arrangement d'objets sans logique ni dynamique, revient à des évidences. Les objets perçus par les observateurs s'appellent des représentations. Si l'on distingue une classe d'observateurs appelée 'groupe', les objets peuvent être séparés en deux classes : ceux qui sont perçus par tous les membres du groupe, et reconnus comme tels, qui sont alors dits représentations sociales pour ce groupe, et les autres objets. Réciproquement, si l'on dispose d'une description exhaustive des représentations sociales de ce groupe, le groupe peut se définir comme la classe des observateurs qui partagent ces représentations.

Tout n'est pas pour autant permis. Il y a des règles qui font que, selon leurs propriétés observables, les objets vont se trouver rangés dans diverses catégories. Les "objets matériels" sont des syplexes qui ont des propriétés très contraignantes. Par exemple : un chocolat qui ne respecterait pas les lois de la gravitation ne fait

pas partie de notre univers, il n'est pas compatible, en tant que chocolat, avec notre construit collectif qui dit que les chocolats ont une masse. Cela ne veut pas dire qu'il disparaîtrait complètement de notre monde subjectif, mais qu'il disparaîtrait en tant que chocolat, pour être désigné, selon le cas, comme "un hologramme de chocolat", un "souvenir de chocolat", "une illusion de chocolat", etc., objets qui rendent compte du phénomène décrit sans transgresser les lois communes actuelles.

Pour accéder au statut de représentation sociale, les objets matériels, comme les objets non matériels, doivent être partagés, appartenir au U-langage d'un groupe. Ce statut n'est atteint que de manière exceptionnelle par certains objets matériels très connus (la Tour Eiffel, par exemple). Mon crayon jaune, connu de moi seul, n'a pas un tel statut. Par contre « le crayon » est un syplexe qui a un tel statut, même si cette représentation sociale présente peu d'intérêt psychosocial - sauf peut-être pour les fabricants de crayons.

L'évolution de la physique et de l'astronomie ces derniers siècles montre d'ailleurs que les "lois" qui régissent le statut de réalité matérielle sont évolutives. Certains objets qui sont maintenant considérés comme "réels" (les ondes électromagnétiques, l'antimatière, les trous noirs...) sont d'anciennes fictions qui ont été validées par la *communauté* scientifique, autorité qui, dans notre culture, a actuellement le pouvoir collectif de décision sur le statut de "réalité". D'autres objets (les anges, les démons, les cieux...) sont, à l'inverse, passés du stade de réalité à celui de légende (Eco, 1979, 1985, pp. 169-170), avec le déclin de leur autorité validante (l'Eglise...), rejoignant ainsi dans l'espace mythique les gnomes, les trolls, les humeurs, les éléments primordiaux, les héros antiques, l'éther des physiciens du XIXème et autres laissés pour compte, devenus *incompatibles* avec notre système du monde. Seuls quelques groupes d'irréductibles minoritaires s'attachent, par leur consensus local, à faire survivre ces entités dans le cadre restreint de leur communauté particulière<sup>18</sup>. C'est notre manière sociale de découper le phénomène global du monde perçu en objets distincts qui donne à ces objets leur identité, et ce découpage varie avec les temps et les observateurs, créant ou dissolvant les objets par une réaffectation de leurs signes distinctifs en d'autres

---

<sup>18</sup> Les minoritaires qui s'obstinent à appliquer des règles d'interprétation du monde qui ne coïncident pas avec le consensus collectif sont inadaptés s'ils sont seuls, et subversifs s'ils communiquent, c'est pourquoi les sociétés les conservent à l'écart de la vie sociale dans des institutions spéciales.

entités collectivement admises. Le réel est une construction sociale (Zafiropulo, 1967<sup>19</sup>, Berger et Luckmann, 1992).

Sherif (1936) avait saisi que pour la réalité sociale, socialement construite, la représentation est non seulement nécessaire, mais fondatrice. En ce sens, un objet social, constitué par le consensus des observateurs, *est*, au sens plein du terme, sa représentation sociale.

Voici l'hypothèse fondamentale : la plupart des objets sociaux, et c'est ce qui les distingue des objets physiques, sont ambigus. On n'a pas de critères clairs et nets pour les juger. Ainsi nous n'avons pas de critères pour évaluer la vérité ou l'erreur en matière d'opinions politiques ou religieuses, de valeurs et de normes culturelles, et de symboles en général. Lorsqu'ils se trouvent devant de tels objets, les individus sont incertains et ne savent quel jugement précis ils doivent porter. Et pourtant il leur en faut un. Afin de réduire cette incertitude, ils s'appuient les uns sur le jugement des autres et forment une norme commune qui décide, de manière arbitraire, ce qui est vrai ou faux. Cette norme est censée représenter la réalité. Ensuite la norme établie en commun a force de loi pour chacun. Les individus s'y conforment et voient les choses, non plus par leurs propres yeux, mais par les yeux du groupe (Moscovici, 1984)<sup>20</sup>.

Peut être le réel est-il quelque chose de plus qu'un construit social, mais cette hypothèse réaliste n'est pas nécessaire à notre compréhension des phénomènes sociaux.<sup>21</sup>

---

<sup>19</sup> "La réalité est à chaque époque l'ensemble des concepts admis pour classer nos perception (...) autrement dit la réalité est une définition nécessaire mais impermanente (Zafiropulo, 1967, p. 5)."

<sup>20</sup> Certains objets sont très "relativistes": ils dépendent énormément de contexte d'observation, et sont donc très ambigus. C'est le cas de la plupart des objets sociaux et "immatériels" dont les contours sont flous. C'est pour cela qu'ils n'auront de stabilité que par confrontation d'un grand nombre d'observateurs (stabilité statistique normative). Nous retrouvons ici le principe d'indéterminabilité d'Heisenberg (1962, pp. 18-19), qui veut que les limites de connaissance de l'objet soient dues au fait qu'il existe une interaction (communication) avec lui lors du processus d'observation. Ainsi, les objets immatériels sont "relativistes" car ils sont essentiellement constitués de signes qui servent à la description (mots, émotions), tandis que les objets matériels sont aussi constitués d'autres signes que ceux que nous utilisons pour les décrire dans la langue ou les perceptions. Ce ne serait donc pas la nature matérielle ou immatérielle des objets qui les rendrait plus ou moins relativistes, mais le fait que leur nature est plus ou moins dépendante du système de description. Et, de fait, cette chaise semble être pour les psychologues un objet indépendant de leur (système d') observation ; tandis que pour des physiciens, la chaise sera décrite au niveau macroscopique avec des incertitudes de mesure, et au niveau microscopique comme un constat statistique.

<sup>21</sup> On pourra se demander pourquoi, puisque nous considérons que la représentation n'est pas re-présentation d'un référent réel, nous conservons le terme « représentation » ? D'abord, par tradition: c'est comme cela que cet objet scientifique s'appelle depuis Durkheim, et Moscovici ; et l'objet que nous décrivons, même s'il est décrit un peu différemment, reste le même dans l'esprit. Ensuite, comme on l'a dit, et c'est une raison bien meilleure, parce que, subjectivement, c'est comme ça que les sujets le conçoivent - réifié.

Nous voyons donc que la formalisation que nous proposons permet au moins de rendre compte des résultats solides des travaux antérieurs. Il convient maintenant de voir ce qu'elle peut apporter de plus.

### **3.4 Le fonctionnement des représentations : l'actualisation Si/alors**

Certaines modalités du fonctionnement des représentations s'expriment assez naturellement dans le formalisme combinatoire que nous avons proposé. Un mécanisme unique, *l'actualisation*, permet de rendre compte des phénomènes d'association dynamique que l'on observe dans les processus représentatifs. *Nous entendons par « actualisation » un processus, dans lequel l'instanciation (dans le champ d'observation) d'une partie entraîne mécaniquement une autre, comme un maillon d'une chaîne entraîne les suivants.* Il s'agit donc d'un processus d'émergence de la représentation, dans lequel ses différentes parties se succèdent sous la forme de phénomène dans le champ d'observation (par exemple, la conscience), la nature et l'ordre des parties provenant de l'arrangement sous-jacent de la représentation complète. La succession des phénomènes est simplement due à ce que, l'observateur ayant un champ d'instanciation limité, il ne peut pas instancier d'un seul coup l'ensemble des associations qui constituent la représentation, mais seulement un sous-syplexe fini de celle-ci, une partie.

L'actualisation traduit simplement l'existence d'une liaison constitutive (*articulation*) entre les différents éléments qui sont combinés solidairement dans une représentation ; et le fait que, par cette liaison, un élément d'une représentation va automatiquement entraîner l'instanciation, c'est-à-dire la venue à l'existence (dans la perception, la pensée, ou l'action...) d'un autre élément de cette représentation qui lui est articulé. La représentation contient donc potentiellement une séquence, et la notion d'actualisation exprime la présence d'une articulation sous-jacente, d'un processus d'instanciation, ainsi que l'existence d'un phénomène instancié. C'est par l'articulation que la structure se présente sous forme de processus.

Ce mécanisme d'actualisation permet également de modéliser le fonctionnement catégorisateur des représentations sociales, et d'une manière plus générale leurs fonctions pragmatiques. C'est sur ces dernières que nous allons insister ici.

### 3.5 : :Si/alors et action sur le monde

:Les représentations sont faites pour être opératoires. C'est le tissu même dont elles sont constituées qui le veut, puisque ce tissu est fait des objets du monde. Du point de vue du sujet, une représentation met donc en rapport des objets du monde. Les représentations fonctionnent comme des morceaux d'itinéraires, qui, convenablement aboutées (articulées), vont permettre au sujet de passer d'un état de choses à un autre.

Le vin contient de l'alcool. L'alcool rend gai quand on le boit. On boit le vin dans un verre. Pour être gai je vais verser dans un verre le contenu de cette de vin, et je vais le boire.

Pour faire agir des représentations dans le monde "réel", on actualise une représentation (un syplexe praxéo-discursif) dont certains termes représentent des commandes motrices<sup>22</sup>.

Pour se convaincre qu'il existe bien de tels syplexes, qui mêlent commandes motrices, objets conceptuels, et perceptions (qui permettent de les actualiser dans un contexte particulier avec des objets matériels accidentels), considérons par exemple les "enchaînements" que réalise, sur commande, un gymnaste. Si l'on a soi-même déjà fait de tels enchaînements, on comprend "physiquement" ce que veut dire l'actualisation pragmatique d'une représentation. L'enchaînement du gymnaste existe bien d'une manière globale. Mais, dans la pratique, l'enchaînement appris s'exécute comme une suite automatique de réflexes, même s'il doit prendre en compte l'utilisation d'objets situés sur le parcours (par exemple un cheval d'arçon).

De même, quand on entend une danse entraînante que l'on pratique, un peu d'introspection permet de sentir que la perception qu'on en a contient des résonances motrices. D'ailleurs, il y a des chances qu'on soit en train de battre la mesure avec le pied. La représentation est faite de tous les objets du monde propre de l'individu, aussi bien ses commandes motrices que ses abstractions et percepts on l'a bien vu dans le cas de *manger*. Suggérons quelques vérifications

---

<sup>22</sup> L'actualisation des représentations est l'essence même de l'efficacité, par exemple, de la méthode d'autosuggestion ("*influence de l'imagination sur l'être moral et physique de l'homme*" [Coué, 1925, p. 9]). Celle-ci repose sur la fabrication, par répétition orale, d'un syplexe qui représente l'état désiré, et sur le principe que "*Toute pensée occupant uniquement notre esprit devient vraie pour nous et à tendance à se transformer en acte* (Coué, 1925, p. 13)." En d'autres termes, la méthode Coué vise à créer un programme nouveau, sous forme de représentation verbale/mentale, en spéculant sur le fait que les programmes s'actualisent d'eux-mêmes.

expérimentales que chacun peut mettre en pratique : la simple idée de certaines choses suffit à faire rougir, ou encore la pensée d'un plat délicieux suffit à faire saliver celui qui se l'imagine.

Certes, il s'agit là de représentations individuelles, et non pas sociales, mais c'est bien par l'intermédiaire des représentations individuelles que les représentations collectives agissent, car c'est en fin de compte les individus qui instancient les articulations des règles sociales. Voilà donc comment les représentations sociales agissent sur le monde matériel. Il s'agit de processus parfaitement concrets, au sens où les représentations et le monde "matériel" sont faits du même tissu.

**Les représentations fonctionnent comme des objets *concrets*, au sens où la solidarité entre les parties est importante. Chaque partie entraîne dans le mouvement de l'actualisation celles dont elle est solidaire.**

C'est une différence importante entre pensée naturelle et raisonnement logique. Penser avec des représentations, c'est actualiser des syplexes qui sont comme des blocs articulés. On enchaîne un bloc du syplexe avec un autre en aboutant les parties identiques, un peu comme au jeu de dominos. Mais chaque domino est insécable. Ce qui fait la liaison entre les parties du syplexe (du domino) n'est pas une connexion logique, c'est une articulation de fait, qui a été construite par l'apprentissage, et ne saurait être facilement remise en cause par le sujet. L'enchaînement qui se produit dans l'actualisation n'est ni conditionnel, ni rationnel : il est inexorable et constitutif du syplexe. On en verra un exemple, celui du principe d'incorporation qui sous-tend les représentations de l'alimentation (cf. infra chapitre 6).

Or une des manières de rendre un objet **plus** concret est de limiter le nombre de ses parties, d'imbriquer au maximum les parties restantes les unes dans les autres, afin que chacune serve à plusieurs usages. Ce processus de simplification, à l'oeuvre dans le biologique et dans le technologique<sup>23</sup>, a nombres d'avantages

---

<sup>23</sup> Voir par exemple l'indice de concrétisation mis au point par Deforge (1985, p. 140-145), qui montre l'évolution des objets techniques vers une plus grande "concrétude". Ainsi du radiateur pour automobile, apparu en 1885, qui, de la structure en "nid d'abeille" apparente, disparaît derrière la calandre, puis s'incorpore à la carrosserie, tout en étant très proche du moteur. L'aspect des premières autos, avec leur grand radiateur séparé du moteur, n'est pas sans évoquer le Dimetrodon (*Pélycosauriens*). Ce reptile primitif du Permien possédant de longues apophyses épineuses qui devaient soutenir une crête dorsale, avait l'aspect d'un lézard de 3 m avec une énorme voile sur le dos, qui devait probablement servir de radiateur. Ses descendants ont réglé les problèmes

sélectifs, dont la simplicité, la robustesse, l'économie de matériau, la plus grande facilité de reproduction.

Ce processus est également à l'oeuvre dans les représentations sociales, et c'est la raison de leur efficacité. Empruntons un exemple à Lalljee et Abelson (1983) : : “ - Pourquoi a-t-il enlevé ses chaussures ? - Parce que c'est une mosquée.” On évite le détour par les différents enchaînements locaux qui ont produit le résultat final pour ne garder, en raccourci, que le dernier, qui est suffisant sur le plan opératoire dans la vie courante, que ce soit pour prévoir ou pour agir :

(on enlève ses chaussures en rentrant dans une mosquée)

De même, en mathématiques, on utilise en général le théorème final sans repasser par les lemmes qui ont permis de le démontrer. C'est ainsi que, à la manière de Lalljee et Abelson, on pourrait construire l'exemple suivant, dans le domaine de l'alimentation : : “ - Pourquoi ne mange-t-il pas de ce jambon ? - Parce qu'il est musulman.” La représentation concrète

(les musulmans ne mangent pas de porc)

il y résume de façon opératoire un long parcours le long des représentations alimentaires, que nous étudierons d'ailleurs plus loin (cf. chapitre 6) :

le porc est impur pour les musulmans

manger c'est assimiler les vertus de l'aliment

manger du porc rend impur

Dans la pratique, une seule règle raccourcie (en l'occurrence, pour les musulmans, déontique) suffit à assurer l'efficacité pragmatique. La représentation du monde est faite pour être opératoire. C'est une conception-vision de l'univers, une *Weltanschauung* :

une construction intellectuelle, capable de résoudre d'après un unique principe tous les problèmes que pose notre existence. Elle répond ainsi à toutes les questions possibles et permet de ranger à une place déterminée tout ce qui peut nous intéresser. Il est bien naturel que les hommes tentent de se faire une semblable représentation du monde et que ce soit un de leurs idéaux. La foi qu'ils y ajoutent leur permet de se sentir plus à l'aise dans la vie, de savoir vers quoi ils tendent et de quelle façon ils peuvent le plus utilement placer leurs affects et leurs intérêts. (Freud, 1932, 1975 p.208).

---

d'équilibre thermique en intégrant le radiateur dans et sous la carrosserie (évaporation pulmonaire, cutanée, et régulation comportementale). Les animaux modernes ont une plus grande concrétude.

On voit bien à quel désir universel de facilité correspond la recherche d'une telle *Weltanschauung* simple, qui n'est autre, finalement, qu'un *mode d'emploi* du monde. Elle repose sur le fantasme que le monde aurait une réalité univoque, unifiée, et où, par conséquent, il existe une vérité et donc des règles d'action simples. L'attrait d'une *Weltanschauung* non ambiguë, c'est aussi celle d'une représentation sociale : elle va directement de la description de l'objet aux prescriptions opératoires, ou aux explications, par un "si/alors", sans que l'on ait à se poser de questions sur le choix. En d'autres termes, les représentations sociales au lieu de s'interroger, comme la science, sur le pourquoi, et le comment, s'articulent principalement sur la réponse "parce que". C'est ainsi que :

«les juifs sont critiqués parce que...», «les pauvres sont exploités parce que...», «les Noirs sont inférieurs parce que...». Les représentations sociales imposent ainsi une sorte d'explication automatique. Des causes sont proposées avant toute recherche détaillée et analyse de l'information. Sans pensée active réelle, les pensées des gens sont déterminées par leurs représentations sociales (Hewstone, 1989).

Grize (1989) formule autrement la même idée, en remarquant que l'utilisation des représentations par la logique naturelle fait appel à la *transduction*, qui procède directement en associant des propriétés, du particulier au particulier, en construisant des classes-objet, et remplace le système hypothético-déductif par une variété de "relations qualifiées : raisons, causalité, finalités, appels à des faits, comparaisons", dont la causalité est sans doute la plus importante : "Les représentations scientifiques, parce qu'hypothético-déductives, font des promesses, les représentations sociales offrent des effets (Grize, 1989)."

Ainsi, au lieu de manipuler le gros syplexe que constitue l'ensemble de l'expérience qu'il a d'un objet, le sujet articule économiquement le petit sous-syplexe réduit aux traits de reconnaissance et à la prescription pragmatique (si "X", alors "Z").

Ce sont les représentations sociales, schémas concrets simplifiés des phénomènes, qui sont à la base des logiques naturelles. Celles-ci sont différentes de notre logique classique, mais ont des mécanismes propres : elles ne sont pas seulement "non logiques" (Windish, 1989 ; Jodelet, 1989, p. 45). C'est en partie à leur vertu généralisante et simplificatrice, à la concrétude - économique mais simpliste - conférée par une longue évolution, que ces représentations doivent certains de leurs caractères un peu étranges. En effet, à bien y songer, on comprendrait mal pourquoi les êtres humains, capables de produire des

représentations complexes et efficaces, "scientifiques", se seraient embarrassés de "mauvaises représentations" pour l'usage quotidien. C'est sans doute comme une contrepartie malheureuse de leurs propriétés concrètes et économiques qu'il faut considérer le manque de cohérence qu'elles manifestent à l'oeil naïvement critique du scientifique rationnel.

C'est ainsi que, par exemple, dans une population donnée, on pourra trouver des versions différentes de la représentation d'un même objet, ou même qu'un individu donné pourra faire usage simultanément de modes explicatifs ou paradigmes différents, voire contradictoires (Windish, 1989).

Ainsi en est-il des dictons. Par exemple, à propos des décisions, que faire des deux proverbes français suivants :

« Ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. » et « La nuit porte conseil. »,

ou encore des idées reçues ? Flaubert note ainsi ironiquement, au fil des pages de son Dictionnaire des idées reçues :

BLONDES            Sont plus chaudes que les brunes (Voy. BRUNES) (...)

BRUNES Sont plus chaudes que les blondes (Voy. BLONDES) (...)

ROUSSES            (Voy. Blondes, Brunnes, Blanches et Nègresses)

Que faire encore, dans le Dictionnaire des idées obligées de Paucard [1990], version moderne de celui de Flaubert, de :

Chômage :    Un drame. Le déplorer, mais il n'existe pas de solution miracle.

CONTRAIRE :    Quand on veut du travail, on en trouve.

On peut penser que ces syplexes globalement contradictoires ont survécu dans notre écologie mentale parce qu'ils sont - selon le contexte - localement "vrais" et utiles, ou encore, "viables" (Von Glasersfeld, 1981). Mais allons plus loin, en rappelant d'abord que l'idée sous-jacente aux travaux sur la représentation comme outil opératoire sur le monde est évidemment de retrouver les règles de la pensée naturelle, un peu comme les linguistes auraient déduit les grammaires de l'étude des phrases attestées. Nous irons dans ce sens en proposant l'analogie des représentations avec les théorèmes mathématiques. Si une vision du monde est une

théorie, alors, une représentation sera l'équivalent fonctionnel d'un théorème, qui régit la validité des formes d'un certain type.

On comprend dès lors une raison de l'existence de représentations apparemment "contradictoires". Une représentation est efficace parce qu'elle est simple, concrète et générale. Du coup, par construction, elle ne peut pas s'appliquer à tous les cas particuliers. Inclure ces derniers dans la représentation alourdirait considérablement l'appareil de pensée, comme on s'en rend compte dans les tentatives mathématiques de construire une "logique des défauts" (où les extensions régissant les exceptions se multiplient). Face à cette difficulté, le sens commun a choisi de construire plusieurs « vérités » alternatives simples, entre lesquelles le sujet choisit selon le contexte (ex. : je n'aime pas les arabes *et/mais* certains de mes amis sont arabes).

La mise en oeuvre de ces représentations sociales se fait essentiellement par le mécanisme du "si/alors". Dans un premier temps, une partie du syplexe qui constitue la représentation est isolée : c'est l'argument du "si". A partir de cet argument, isolé par l'observateur dans le phénomène (objet, situation...), la partie complémentaire (ou une partie du complémentaire) est utilisée comme argument du "alors". Selon la forme du "si" et celle du "alors", on parlera d'action, de déduction, d'inférence, d'abduction etc. Mais **le principe général, que nous appelons *principe d'actualisation* est, lorsqu'on saisit un syplexe A, de l'identifier comme étant une partie d'un sur-syplexe plus vaste  $A' = (A, B1... Bn)$ , et ensuite de faire fonctionner le syplexe A' comme un enchaînement de A vers  $B_i$  (*si A alors  $B_i$* ), où  $B_i$  est un autre sous-syplexe de A'.**

Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert, déjà cité, montre, exposés de façon assez crue, quelques schémas de représentations sociales qui décrivent des "si/alors" (pour la plupart, dans le contexte opératoire d'une conversation) :

ACADEMIE FRANCAISE La dénigrer mais tâcher d'en faire partie si on peut.

PLACE Toujours en demander une.

QUADRATURE DU CERCLE On ne sait pas ce que c'est ; mais il faut lever les épaules quand on en parle.

Ces syplexes permettent de faire des actualisations comme :: "si on parle de "quadrature du cercle" *alors* je hausse les épaules".

Une représentation sociale est donc une sorte de modèle, déclaratif et/ou procédural. La faire fonctionner, c'est identifier une partie de cette représentation, et en faisant fonctionner le mécanisme "partie pour le tout", en tirer l'instanciation des autres parties. On obtient alors, dans le temps, quelque chose qui ressemble fort à une déduction, en appliquant le principe d'actualisation :

Si [partie S<sub>0</sub> identifiée comme sous-syplexe de S] alors [autre partie S<sub>1</sub> du syplexe S]

Prenons un exemple caricatural :

les pauvres sont exploités parce qu'ils sont peu instruits

Muni de cette représentation, nous rencontrons un individu que nous identifions comme "un pauvre". Nous pouvons alors faire *fonctionner* cette représentation en l'actualisant sous différentes formes qui sont autant d'instanciations possibles de ses articulations :

- il est pauvre, donc il est peu instruit (inférence)
- il est exploité parce qu'il est peu instruit (attribution de causalité)
- je peux exploiter ce pauvre en jouant sur son manque d'instruction (programme pragmatique).

En pratique, ce fonctionnement de la représentation dans sa mise en rapport avec le réel se fait par les procédures d'ancrage et d'objectivation, sélectivité, cohérence, rigidité etc., décrits par Moscovici (1961).

**En résumé : le monde subjectif est un tissu polysensoriel de signes que nous découpons pour en faire des objets. Les objets, ou syplexes, sont des assemblages de signes, dont certaines parties sont communes à des groupes d'observateurs, et nommées "représentations sociales". Ces parties communes sont aux objets ce que sa partie émergée est à l'iceberg.**

**Comme les objets constituent le tissu même du monde subjectif, manipuler la partie sociale de l'objet, c'est bien manipuler l'objet lui-même, comme saisir l'anse d'un vase c'est saisir le vase lui-même. *Les représentations sociales sont donc opératoires par essence.***

**Nous avons vu comment la formalisation des représentations en syplexes permet d'expliciter le fonctionnement des représentations. Si un objet A est identifié comme sous-syplexe du syplexe (A, B1..., Bi, ..., Bn) alors s'actualise automatiquement un objet Bi qui lui est articulé.**

Nous ne faisons au fond que décrire, dans un autre langage, une extension du fonctionnement des associations mentales bien connu des psychologues. Mais nous montrons également que ce mécanisme est pragmatique par construction, car la représentation reproduit la structure du monde.

Cette opérationnalité de la représentation sociale n'est pas dissociable de la fonction de catégorisation des représentations sociales, comme on va le voir dans la section suivante.

### **3.6 Si/alors et catégorisation des objets du monde**

La manière la plus féconde d'aborder ce point paraît de commencer par examiner la différence entre *description* et *définition*. Brièvement, une *description* est un ensemble de traits que l'on associe à un nom d'objet, sans intention particulière ; c'est une combinaison sans ordre. Une *définition* est un arrangement ordonné de traits que l'on associe à un nom d'objet ; elle fait implicitement référence à une *fin*, un objectif qui replace l'objet dans un contexte pragmatique plus large. La description est extensive, et accidentelle ; la définition est intentionnelle, compréhensive et aspire à être constructive. Décrire, c'est répondre à la question "Comment est-ce que c'est ?", définir c'est répondre à la question "Qu'est-ce que ça doit être ?", avec des connotations déontiques ("Que doit-on en faire ?").

Rappelons encore qu'une représentation est un syplexe, ou assemblage, association, arrangement, articulation d'objets de l'univers subjectif de l'observateur.

Prenons maintenant un exemple simple : le SUCRE est une substance comestible, avec une saveur douce agréable, il est très énergétique, (mais) donne des caries. On le trouve en morceaux ou en poudre, les enfants adorent en manger, on en met dans le café, etc.

En toute rigueur, la seule description linguistique correcte serait encyclopédique-totale. Elle reviendrait, à l'intérieur de la langue, à expliciter *toutes*

les relations entre le mot "sucre" et tous les autres mots. Le Robert Électronique [1991], par exemple, nous fournit pour l'entrée SUCRE un syplexe de plus de 800 mots, mélange de descriptions et de définitions qui a le mérite de montrer concrètement ce qu'est la structure encyclopédique des représentations, que nous avons utilisée dans le chapitre 2. En voici quelques extraits :

(...) de l'ital. zucchero, de l'arabe sukkar, d'une langue indienne (sanskrit çarkara), propr «grain», d'où vient le lat. saccharum. (...) Substance alimentaire, le plus souvent cristallisée, de saveur très douce, soluble dans l'eau (> Saccharose), fabriquée industriellement avec la plante dite canne à sucre ou la betterave sucrière (...) Le sucre, aliment nourrissant et assaisonnement. Faire fondre du sucre dans l'eau. > Sirop (...) Conserver, confire dans du sucre. (...) s'emploie comme terme d'affection, avec un nom familier. Mon petit lapin en sucre (...) le saccharose chauffé à 190°C donne le caramel. (...) L'action du soleil enrichit le raisin en sucre (...)

On pourrait continuer indéfiniment à discourir du «sucre», car telle est la structure encyclopédique du savoir : c'est un tissu continu, et en tirant sur n'importe quel fil, on tirera finalement la trame entière.

Dans le savoir particulier d'un individu donné, le mot "sucre", la sensation de sucré, la vue du sucre, les savoirs indirects qu'il en a, s'insèrent dans une myriade de syplexes qui sont autant de représentations mentales, depuis "le Pain de Sucre de Rio" à "Beghin-Say a été racheté par le groupe Feruzzi", jusqu'aux connotations idéologiques ou morales décrites par Fischler (1990, pp. 265-294), en passant par des syplexes comme :

Retirez de la d'zezva l'équivalent d'une petite tasse à café (fild'zan), soit six centilitres. Si vous utilisez du sucre, versez le dans l'eau froide de la cafetière à raison d'une cuillerée à café par fild'zan. Ces proportions vous donnent un café bosniaque, moins sucré ce serait un café serbe (Hammel, 1977).

Le sucre est en effet intégré au système général du monde :

Le sucre est un temps, une catégorie du monde. La nourriture est en même temps un système de communication, un corps d'images, un protocole d'usages, de situations et de conduites (Barthes, 1961, cité par Nassikas, 1989, p. 143).

La question est donc : où s'arrêter ?

Il n'existe pas de réponse universelle, mais uniquement des réponses locales et contingentes. *C'est le contexte qui sélectionne la partie pertinente de la représentation.*

Si Albert prépare une recette, il s'intéressera aux aspects "pragmatiques" de la connaissance qu'il a du sucre. Par exemple, s'il est dans la cuisine d'un ami, et qu'il cherche du sucre en poudre, il fera appel à un certain nombre de traits "domestiques" de la représentation du sucre. Celui-ci est habituellement conservé dans un récipient d'environ un litre, rangé à portée de main dans une des armoires proches du lieu de cuisson, en compagnie des autres "aides culinaires" (épices, sel, poivre) ou des "aliments de base" (farine, huile, pâtes...). Il se présentera sous forme d'une poudre blanche d'une certaine granulométrie, avec un éclat légèrement plus gras que le gros sel, qui risque de se trouver dans les parages également, et avec lequel il ne faut pas le confondre<sup>24</sup>. Les autres aspects de la représentation du sucre ne seront, alors, pas pertinents, c'est-à-dire que le contexte n'incite pas Albert à les actualiser.

En revanche, dans une discussion avec un enfant de quatre ans qui veut "encore un caramel", Albert va mobiliser des aspects complètement différents de la représentation du sucre. C'est d'ailleurs entre autres lors d'échanges comme ceux-ci que va se propager chez cet enfant cette facette de la représentation sociale du sucre comme d'un "produit dont il ne faut pas abuser" (que l'on retrouve répandue chez tous les adultes de nos sociétés : cf. infra p. 87).

On pourrait donc dire qu'une définition est une description opérationnelle (pour classer, obtenir, utiliser... un objet). Dans l'immensité de l'ensemble des syplexes possibles, le sujet en choisit certains qui lui permettent d'insérer l'objet dans un enchaînement plus vaste qui l'utilise à une fin particulière. La générativité énorme des associations des éléments de la représentation, qui la rend polysémique (et polypragmatique) est contrebalancée par les contraintes du contexte et de l'intention de l'utilisateur, qui désambigüisent la représentation en utilisant seulement les éléments qui sont pertinents (au sens de Sperber et Wilson, 1989 p. 214) dans chaque situation particulière. *La représentation n'est pas efficace en soi, elle est efficace en contexte.*

Les représentations sociales sont des sortes de descriptions, associations entre objets construites par l'expérience, que le sujet va utiliser comme des définitions : il les articule entre elles pour atteindre, à partir du premier sous-syplexe de l'enchaînement (prémisse, perception), le sous-syplexe final (but, conclusion). A

---

<sup>24</sup> Le sujet mobilise ce que Von Uexküll appelle une "image de recherche", sorte de prototype qu'il cherche à reconnaître dans les stimuli qui se présentent à lui (Von Uexküll, 1956, pp. 70-73).

cette fin il pourra enchaîner plusieurs syllexes, à l'image du joueur de dominos qui enchaîne ses coups pour finir par caser son domino final. Quand il veut agir, il part de la conclusion pour essayer d'y faire aboutir la prémisse.

Dans la compréhension, à l'inverse, il part de l'observation pour la rattacher, l'ancrer, par une chaîne de raisonnement, à ce qu'il connaît déjà (Moscovici, 1986, p. 69). Tout objet est assemblage de traits. La catégorisation consiste à utiliser les traits qui sont pertinents dans un contexte donné, pour caractériser l'objet. Mais cette caractérisation n'est jamais gratuite, elle est opératoire : c'est bien "en vue de quelque chose" que l'objet est catégorisé. La catégorisation revient alors à effectuer un choix de procédures ou de comportements vis-à-vis de cet objet. L'objet est "bon à manger" ou "bon à mettre dans ce panier", ou "mauvais à laisser libre de ses mouvements", etc. Il serait naïf de croire que la catégorisation (ou, d'une manière plus générale, l'activité mentale) est une activité désintéressée, purement spéculative ou contemplative. De fait, toute catégorisation est opératoire, elle débouche sur une décision, sur une action, ce qui est du reste parfaitement compréhensible d'un point de vue évolutionniste : seules des capacités utiles ont pu se développer.

Pour survivre, l'individu doit prendre des décisions pertinentes vis-à-vis de son environnement. Il lui faut pour cela identifier les objets (poser l'alternative), et prendre à leur sujet des décisions (faire des choix). La façon même de définir les termes du choix, et de prendre la décision, dépend de la nature du bénéfice anticipé par celui qui choisit. Dans le mécanisme de décision, catégorisation et pragmatique sont dès lors indissociables : pour choisir un vin, on ne considère pas les mêmes critères selon que c'est pour le mettre en cave, ou pour l'apporter à un dîner d'amis ; pourtant, en apparence c'est toujours le même acheteur qui hésite dans le même rayon du magasin. Autrement dit, pour comprendre comment l'individu se pose les termes du choix, il faut comprendre son intention sous-jacente.

Du point de vue pragmatique, la notion de choix, ou d'action, est intimement liée à celle de bon et mauvais : bon, ce qui doit être choisi (ou fait), parce que (en ce sens que) c'est pertinent, efficace (c'est à dire adéquat, positivement sélectif...). De ce que le choix est dichotomique (choisir c'est savoir renoncer) découlent les catégories naturelles de oui/non. De ce que le choix est utilitaire découle leur connotation bon/mauvais ; dans le cadre du choix d'abord, puis en général. Ces catégories n'ont pas de raison d'être *logiques*, car l'espace des possibles ne se divise pas *nécessairement* en deux catégories seulement, et la valeur est une question de

point de vue. La nécessité est d'ordre *pragmatique*. C'est la condition humaine qui sépare nécessairement l'espace des choix possibles en ce qui est bon pour l'homme et le reste ; et du même coup l'orienté et le sémantise.

De là, tout le cheminement historique du *socialement compatible* ou non (positivement sélectif pour la communauté), et de ses avatars : les notions de bien et de mal, de droit, de morale, de règles, de système politique qui ne seront pas développées ici. Un autre cheminement part de ce dilemme fondateur du *choix efficace* vers la notion de qualité.

Figurons-nous un homme placé dans un environnement inconnu (mettons, préhistorique), et intéressons-nous à son problème alimentaire. Notre sujet va fonctionner par essais, tâtonnements et erreurs. Selon qu'il est malade ou non après avoir mangé chaque objet, il pourra le classer dans une catégorie (bon ou mauvais). C'est l'essence même de la cognition que de tirer de l'expérience des régularités, des règles, applicables à certaines catégories d'objets. Pour pouvoir ultérieurement ne manger que les bons objets, il devra les reconnaître. La manière dont il les reconnaît va constituer le système descriptif. Par exemple, il peut les distinguer à partir de certains indices (apparence, goût, texture...). Ces indices seront à la fois les critères de distinction entre objets et ceux de description de ces objets, car tout critère a la propriété de définir implicitement une catégorie (celle des objets du monde qui présentent ce critère). Prenons par exemple "les objets bleus". Les critères choisis seront associés à mangeable ou non, bon ou mauvais à manger : par exemple, les objets bleus sont mauvais, les objets sucrés sont bons... Dans cette optique, la description est en même temps une règle d'action : si c'est bleu, alors je ne le mange pas. **Le problème du choix est la version pragmatique de la catégorisation.**

Ainsi, la catégorisation consiste à définir les objets d'un point de vue spécifique pour agir sur eux d'une façon pertinente ; elle dépend du contexte du choix. Pour guider son choix, le sujet a besoin d'un système lui permettant d'évaluer l'adéquation de l'objet à son intention. Avec ce système de jugement, il pourra comparer les alternatives, et déterminer la plus idoine : c'est la notion de qualité. Les caractéristiques de l'objet sont potentiellement des critères ("qualités"), c'est à dire des signes qui permettent à la fois de le *catégoriser* et de le reconnaître comme *bon* (utile, "de bonne qualité"). Dans la pragmatique, les notions d'identification de l'objet et d'utilité sont étroitement liées. Comment s'étonner alors que le concept de qualité possède ces deux sens (Lahlou, 1993) ?

Cette optique utilitariste nous permet de mieux comprendre le mécanisme du “si/alors”, et le peu d’importance du nom local donné à ce que recouvre ce processus, que ce soit un lien logique, une corrélation, une inférence... Peu importe : la véritable fonction est celle du choix efficace. On reconnaît un objet et on réagit de la manière la plus efficace en fonction d’un but, quelle que soit la raison intermédiaire. La représentation apparaît comme une sorte de généralisation du réflexe, non pas dans son principe, mais dans sa fonction pragmatique de relation de l’individu à son environnement (voir Freud, 1925b ; Von Uexküll, 1956).

Mais un intérêt majeur de la représentation est qu'elle est transmissible d'un individu à un autre, ce que n'est pas le réflexe. Dans le cas qui nous concerne, il se trouve que la catégorisation entre objets "bons à manger" et "autres objets", qui n'est pas, comme le montrent Rozin et al. (1986) innée, se transmet bien pour partie culturellement (Rozin et Fallon, 1980 ; Rozin, 1982, 1988), ce qui évite à chacun de refaire toutes les expériences.

La catégorisation est donc, elle aussi, une forme d'actualisation d'une représentation.

## 4. Qu'est-ce que bien-manger ?

Où l'on demande à 2000 Français : « Si je vous dis "bien manger", à quoi pensez-vous? » afin de comprendre comment les sujets mobilisent leurs représentations à des fins pragmatiques.

Où l'on obtient ainsi les principes d'alimentation les plus répandus dans la population française.

Où l'analyse des classes montre que la représentation présente des propriétés formelles très semblables à celles d'organes physiologiques (notamment la concrétude).

Où il s'avère que les facettes de cette représentation se combinent de façon à assurer des régulations comportementales fines aboutissant à un équilibre dynamique d'une façon qui là encore, tient des systèmes organiques (rétroaction, double commande inversée).

Nous allons maintenant étudier l'orientation pragmatique des représentations.

Comme on l'a dit, une représentation sert à agir sur le monde. Elle est donc en quelque sorte un mode d'emploi, un *vade me cum*, un réservoir potentiel de prescriptions que l'on peut activer pour en tirer des programmes d'action. Pour provoquer des actualisations de la représentation sous forme déontique, nous avons posé la question : « Si je vous dis "bien manger", à quoi pensez-vous? ». Avec une telle question, nous incitons le sujet à répondre "ce qu'il faut faire". Par conséquent, nous nous rapprochons de l'usage que le sujet fait de la représentation, ou du moins des prescriptions pragmatiques que celle-ci porte potentiellement. Puisque *ce qui est bon est ce qui doit être fait*, on devrait en principe faire évoquer ici par les sujets des énoncés plutôt opératoires.

Le matériau exploité ici est constitué des réponses à la question ouverte « Si je vous dis "bien manger" à quoi pensez-vous ? », posée dans le même contexte que la question " Si je vous dis "manger" quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ? " que nous avons étudiée dans la section 2.5. Elle a été posée lors d'une autre vague de printemps, celle de 1990, de l'enquête périodique du

Crédoc, Aspirations et Conditions de vie des Français, au sein d'une série de questions presque identiques et avec le même protocole.

Les réponses sont plus longues que celles à la question sur *manger*. En voici quelques unes : "*un repas de famille dans la joie*" ; "*c'est avoir le ventre bien rempli et puis que c'était bon*" ; "*manger équilibré. c'est manger selon ses besoins, de laisser un peu de côté sa gourmandise. il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger*" ; "*regarder le nombre de calories qu'il faut et aussi les vitamines*" ; "*manger équilibré ne pas prendre de sandwich mais prendre le temps de manger un repas avec entrée plat principal fromage et dessert*"

Le corpus a été traité à l'aide du logiciel Alceste. L'analyse des successions de mots qui apparaissent dans les réponses fournit des indications sur les enchaînements les plus fréquents : *bon-repas, manger-équilibré*. Certains, idiomatiques, sont sans intérêt sémantique et rendent seulement compte d'expressions toutes faites (*en-famille, faire-attention...*). En excluant cette catégorie, on trouve que les chaînes répétées font surtout apparaître un grand nombre de négations : *pas-beaucoup, pas (...)* calories, *pas-trop, pas-de-viande, sans-excès, sans-graisse...* Ces enchaînements correspondent soit à des décisions d'éviter franchement certains produits (*viande, graisse*), soit à une limitation quantitative de ces aliments. On retrouve, sous-jacente, une sorte de morale du juste milieu, que l'on avait déjà anticipée avec la fréquence du *trait équilibre/équilibré*, et dont on voit ici une manifestation sous la forme du : *pas d'excès*.

L'analyse livre les huit classes suivantes :

**1 : entrée-plat principal-fromage-dessert**

**2 : : : : : manger à sa faim**

**3 : manger ce qu'on aime**

**4 : pas trop de graisse et de sucre**

**5 : équilibré**

**6 : petits plats**

**7 : convivial**

**8 : restaurant**

### *Classe 1 : entrée-plat principal-fromage-dessert*

Cette classe (15 à 19% des réponses) contient des descriptions concrètes et structurées de repas en termes de produits ou de plats. Voici quelques réponses typiques :

"entrée plat de résistance fromage dessert café" ; "entrée plat de résistance fromage salade gâteaux ou glace" ; "viandes fruits légumes pain et un coup de rouge! et du fromage" ; "à un bon repas entrée plat de résistance fromage salade dessert café"

On retrouve également dans cette classe les archétypes : la petite sous-classe "steak frites", déjà repérée par Aucouturier et al. (1991), qui est apparue également dans Lahlou et al. (1987), et fut signalée par Barthes (1957) , ainsi que deux noyaux : les spécialités régionales (françaises ou étrangères) et les produits de luxe (foie gras, langouste...), qui peuvent chacun être considérés à bon droit comme de petites sous-classes.

Le rôti et le grillé apparaissent, ainsi que les crudités, mais pas le bouilli, ce qui confirme leurs places dans la hiérarchie culinaire, telle que théorisée par Levi-Strauss. Ainsi que l'avait décrit Moles (1989), le repas-modèle propose, comme plat central, un noyau constitué de protéines, et un excipient : ici généralement des légumes. Ce noyau central apparaît entre des antécédents (hors d'oeuvre, soupes, entrées) et des successeurs (fromages, desserts). La représentation est donc conforme à la "réalité" ethnographique.

Cette classe s'oppose aux suivantes en ce qu'elle donne des réponses en termes d'objets concrets et non pas de raisonnements, d'affects, ou d'abstractions. Les réponses sont essentiellement descriptives. Elles utilisent surtout des conjonctions et des substantifs, peu de verbes, et il n'y a pas trace d'argumentation. Il s'agit d'un effet classique de la centration sur les aspects pragmatiques (Cordier, 1991).

*Bien-manger*, c'est donc ici ingérer certaines catégories de produits, en respectant un ordre formel particulier, celui du menu : *entrée-plat-chaud-fromage-dessert*. C'est dans cette classe qu'apparaissent le plus concrètement les notions d'enchaînement et de paradigme représentatif. Ce dernier s'exprime comme un syplexe de catégories (entrée / plat-chaud / fromage / dessert / vin) sous des formes

diverses, parfois incomplètes mais toujours analogues, (ex : crudités / viande-grillée / légumes-verts / fruits).

Il est remarquable que cet ordre ne soit pas apparu dans la classe NOURRITURES des évocations de *manger*, qui contenait pourtant les mêmes traits lexicaux. On peut en déduire que c'est la mise en situation pragmatique qui a ici structuré cette classe NOURRITURES en programme sous la forme prescriptive de "séquence de mets", succession d'objets ordonnée dans le cours de l'action.

### *Classe 2 : manger à sa faim*

Cette classe (10 à 14%) contient principalement des prescriptions en termes de quantité. *Bien-manger*, c'est ici : manger suffisamment pour satisfaire sa faim, mais pas plus<sup>25</sup>. Cette classe est donc d'abord fondée sur le noyau de base DESIR, mais qu'elle combine avec REMPLIR et avec PRENDRE.

Il s'agit, à un niveau plus abstrait, d'une application au domaine alimentaire de la recherche du juste milieu. Ce dernier est perçu comme une sorte de normalité raisonnable, comme l'indique la fréquence élevée des racines *raisonnable*, *normal*, *correct*. Les termes qui reviennent sont :

manger à sa faim (41), pas se goinfrer (12)

Le : *il faut manger pour vivre et non vivre pour manger* popularisé par l'Harpagon de Molière revient plusieurs fois, soit sous cette forme soit sous des formes analogues. Cette formule est devenue une véritable idée reçue, dont la prévalence dans la population atteint un seuil de visibilité statistique (cf. supra p. 36).

C'est sans doute dans cette classe, notamment à cause de la fréquence de ce stéréotype, que l'on perçoit le mieux les automatismes de la pensée toute faite. On voit également un aspect opératoire de la représentation en termes de condition d'arrêt comportemental : il faut manger à sa faim, mais ne pas dépasser la limite, voire s'arrêter un peu en deçà, et « à la limite avoir une petite faim en sortant de table » comme le dit l'un des enquêtés.

---

<sup>25</sup> Curieusement (mais c'est là sans doute partiellement un artefact, et seuls 8 enquêtés, qui sont tous dans cette classe, ont évoqué cet aspect) c'est dans cette classe que se retrouve la dimension de "prendre son temps", alors qu'à première vue on aurait pu s'attendre à la retrouver dans les classes 6, 7 ou 8 qui évoquent (cf. infra) le déroulement du repas, dans un cadre familial, festif ou gastronomique.

Le mangeur peut faire fonctionner le syplexe comme condition d'arrêt de l'ingestion la façon suivante :

si je n'ai *presque plus* faim / alors j'arrête de manger.

Cette classe correspond donc à l'articulation de noyaux de base sous forme de programme pragmatique, et on y trouve un élément de réponse à la question de Douglas (1979) : "Mais l'Homme, comment peut-il bien apprendre qu'il est temps de s'arrêter de manger ?" ; comme elle le pensait, cette réponse est en partie d'ordre culturel.

On peut considérer qu'elle explicite la règle d'inférence qui contribue à produire le type de dialogue suivant, fréquemment attesté :

- Encore un peu de gigot ?
- Non merci, c'est délicieux, mais ça ne serait pas raisonnable

Ce qui a l'air d'un truisme mérite comme souvent une analyse approfondie. Est ici mise à nu une propriété fondamentale des représentations, qui différencie un comportement téléologique d'un fonctionnement strictement réflexe. Ce dernier serait :

je n'ai déjà plus faim (pulsion de manger, appétence manducatoire)  
/ **alors** j'arrête de manger

En pratique et en fait, le sujet utilise l'enchaînement pour prévoir une conséquence possible de son comportement et modifie son attitude *en conséquence* (c'est-à-dire : en fonction de la conséquence) : son comportement est téléologique. C'est la possibilité de l'état futur qui commande l'action présente : il y a *causalité avancée*, pour reprendre une expression de physique relativiste (Costa de Beauregard, , 1963).

Ainsi, cette facette de la représentation du *bien-manger* apporte notamment un élément de réponse au problème ancien de la "bombe calorique", c'est-à-dire du système de régulation de la prise alimentaire. En effet, les expérimentations, en particulier chez l'animal, montrent qu'une hypothèse glycostatique (c'est-à-dire que le niveau de prise serait régulé par le taux de glycémie sanguin) est insuffisante pour expliquer la stabilité remarquable des animaux nourris *ad libitum*. Cela se comprend aisément : avant que le résultat de la prise ne se traduise par une augmentation du taux de sucre sanguin, il faut qu'il y ait digestion et métabolisation. Un mécanisme de feed-back simple aboutirait à une suralimentation

permanente à cause de ce "retard à l'arrêt" de la prise. Il faut donc qu'il y ait *anticipation* par l'animal du niveau d'énergie qui sera obtenu par une prise donnée. La constatation *ex post* est insuffisante pour expliquer l'adéquation observée des prises au besoins.

Divers mécanismes physiologiques d'anticipation (notamment, insuliniques) ont été observés, et sont manifestement acquis par expérience ; mais certains auteurs estiment depuis longtemps qu'il existe aussi un mécanisme de contrôle psychique par anticipation des résultats de l'ingestion (Le Magnen, 1978 et Booth, 1977, 1978, cités par Blundell, 1979 ; Nicolaïdis communication orale)<sup>26</sup>. C'est bien semble-t-il un tel type de mécanisme de « feed-forward » qui est ici révélé.

**La représentation joue alors comme un contrôle anticipé du résultat recherché, antérieurement à tout feed-back, en fonctionnant comme base de connaissance. Ce point est extrêmement important : il éclaire crûment la façon dont la représentation se comporte comme un programme téléologique, par simple focalisation de l'enchaînement sur l'état final désiré. Autrement dit, il s'agit d'un « feed-forward ».**

**La chaîne d'articulation constitue une sorte de stockage simplifié de l'expérience d'enchaînements issus, directement ou non, de la vie de relation. Le caractère singulier de la représentation consiste dans la *concrétisation*, sous la forme d'un artefact associatif, d'une structure mémorielle analogue aux processus qui ont constitué l'expérience.** Le fonctionnement pragmatique de la représentation est comparable à la lecture d'un disque microsillon : parcourir la trace (articuler la représentation) produit dans le monde extérieur un phénomène analogue à celui qui a constitué cette même trace (le son). La reproduction est obtenue en articulant un mécanisme effecteur analogue au mécanisme enregistreur. Réutiliser une trace validée par des expériences antérieures permet, sans calcul rationnel, de reproduire les expériences "réussies" par simple reproduction de la séquence efficace. *A l'apprentissage, le processus se transforme en structure ; à l'exécution, la structure s'actualise sous forme de processus.* C'est la fonction adaptative même de l'apprentissage que nous voyons mise à nu.

---

<sup>26</sup> Le grand toxicologue Louis Lewin va plus loin encore: je suis persuadé, écrit-il, "que même les processus nutritifs assimilatoires sont dans la dépendance des centres nerveux" (Lewin, 1924, 1967 p. 37).

L'utilisation "automatique" de représentations permet d'atteindre un résultat en ne faisant qu'appliquer une procédure. Cela rappelle l'enfant qui, quand on lui demanda où se trouvait son école, répondit qu'il ne savait pas où elle était, mais qu'il savait *comment y aller*. C'est d'ailleurs une procédure analogue que nous appliquons souvent pour nous déplacer dans une ville mal connue : nous cherchons à retrouver un signe ou élément connu (par exemple, un monument ou une grande avenue), pour, à partir de là, appliquer le programme de déplacement que nous connaissons pour revenir (par exemple) à notre hôtel ou à celui, par exemple, où se tient le congrès qui nous a fait venir. Notre représentation du "retour au lieu de destination" est en fait une représentation du trajet, simple trace mémorielle d'un premier parcours ayant abouti à l'objectif final. Supposons que nous ne connaissions par expérience que le trajet :

aéroport > hôtel > A > B > C > lieu de congrès

où A, B et C sont des étapes marquantes du trajet. Pour revenir à l'hôtel, nous articulons dans l'autre sens le programme

lieu de congrès -> C -> B > A > hôtel

Si nous sommes allés dîner entre-temps avec des collègues, nous tenterons sans doute de retrouver l'un des points A, B ou C, pour enchaîner l'articulation à partir d'un signe connu.<sup>27</sup>

L'application au cas alimentaire suit le même principe : la reconnaissance du "presque plus faim" ou du "quantité ingérée paraissant suffisante au vu de l'expérience acquise", étape déjà connue dans des expériences antérieures, entraîne l'arrêt de la manducation. Cette séquence comportementale est adaptative parce que le sylpexe qui la sous-tend est le résultat d'expériences antérieures, de même que le fait de choisir de tourner à droite amène à l'hôtel vient du fait que la représentation est issue d'une expérience de terrain. En ce sens, la représentation est efficace pour agir sur le « réel » parce qu'elle est issue du « réel », qu'elle est une image de l'expérience qu'on a pu en avoir (nous reviendrons sur ce point).

---

<sup>27</sup>On a éliminé d'autres alternatives de programmes: par exemple "héler un taxi", ou encore "utiliser un plan de la ville". Ce dernier n'est d'ailleurs qu'une représentation analogique publique, qui se transforme en programme subjectif (*va tout droit, tourne à gauche, tourne à droite*) par des conventions connues. La demande de renseignements à un indigène produira directement un programme subjectif du type: allez tout droit, puis tournez à gauche dans la cinquième rue après le monument, etc.

On peut considérer chaque étape de l'articulation d'une représentation donnée comme un carrefour, où le sujet a le choix entre plusieurs programmes alternatifs, qui peuvent ou non mener à l'objectif final.

La faculté de se transformer en programme d'action par simple articulation - qui semble triviale dans les représentations « naturelles » (individuelle et sociale) - peut nécessiter, pour se trouver réalisée dans des représentations conventionnelles (par exemple un tableau de bord), un gros travail. Hutchins (1995 pp. 55-65) remarque que, si les cartes géographiques présentent la propriété remarquable de permettre facilement la navigation, c'est du fait d'un long travail des cartographes, et que ce n'est pas le cas des annuaires téléphoniques. L'efficacité pragmatique n'est donc pas une propriété automatique des représentations, et nous aurons d'ailleurs l'occasion de montrer certains de leurs effets pragmatiques inattendus de celle de manger (cf. infra chapitre 6.2).

Nous serons moins sévères qu'Ed Hutchins en ce qui concerne les annuaires, car ils permettent en fait aussi de former des programmes pragmatiques pour joindre, par téléphone et non par déplacement géographique, les abonnés. De ce point de vue, ils forment des générateurs de programmes (séquences de numéros à effectuer sur le cadran) remarquablement efficaces.

Que toute représentation *sociale* soit facilement articulable sous forme de programmes pragmatiques servant les intérêts du groupe qui l'utilise, voilà ce que l'on pourrait appeler la *conjecture pragmatique*. Comme toute conjecture, elle reste à démontrer.

L'application de la FRC et de l'enchaînement permettent ici de démontrer d'une façon naturelle, simple, et prédictive certains comportements courants, à partir de l'analyse statistique du matériau représentatif.

Dans notre formalisation, la représentation est, rappelons-le encore, une combinaison (un syplexe) d'éléments. Ce que suggèrent, sur un plan heuristique, les résultats précédents, c'est que les signes dont sont constitués le syplexe seront ceux qui, dans l'univers praxéo-discursif du sujet, ont contribué à construire la représentation lors de son apprentissage. Une représentation spatiale sera probablement d'abord constituée de l'assemblage de perceptions kinesthésiques et visuelles, une représentation gustative de signes organoleptiques. Pour comprendre comment un automobiliste se représente son trajet bureau-domicile, il faudrait sans doute chercher à le lui faire décrire en termes de mouvements des mains, des pieds,

de bruits, et de visions. La représentation est le résultat, synthétisé, d'impressions en creux de la réalité sur le sujet, sorte d'empreinte sensorielle<sup>28</sup>. D'une manière générale, les représentations sont donc sans doute mémorisées, créées, en langage sensori-moteur. Elles ne deviennent praxéo-*discursives* que par un travail d'élaboration linguistique.

La partie linguistique des représentations est adéquate pour la communication, c'est pourquoi on la trouvera surajoutée à toutes les autres, du moins pour les représentations qui sont communiquées (la parole est d'ailleurs une forme d'action). On retrouvera également des dimensions linguistiques pour toutes les représentations indirectes, c'est-à-dire celles que le sujet tient de seconde main, qu'il n'a pas expérimentées sensoriellement lui-même dans une confrontation directe<sup>29</sup> mais qui lui ont été communiquées à travers le langage. Les représentations que l'on ne communique pas ou peu seront donc mal projetées dans le langage (ce qu'on constate des représentations spatiales).

La représentation linguistique est une transformation d'une représentation perceptive, et c'est lors de cette transformation que les structures propres de la langue vont produire la forme finale en imposant leurs propres contraintes sémiotiques. La méthode qui consiste (comme dans la technique employée ici pour extraire les représentations des réponses des sujets) à distinguer les régularités artéfactuelles attribuées à la langue pour chercher, au-delà, les régularités sémantiques, revient donc à "décaper" en partie la couche linguistique et atteindre les structures sous-jacentes. Ce travail ne peut pas être fait totalement, puisque les percepts élémentaires nous restent, en l'état actuel des techniques, inaccessibles. Mais nous espérons du moins avancer dans la bonne direction, et c'est ce que semblent montrer les résultats obtenus, qui révèlent ici une articulation de type *physiologique*, la recherche homéostatique d'un équilibre énergétique.

Mais il y a plus encore à tirer de l'analyse de cette facette, car elle contient des aspects qui dépassent le simple comportement individuel. La règle

---

<sup>28</sup> C'est d'ailleurs le principe qu'utilisent certains logiciels pour créer des "macro-instructions" en mode "apprentissage".

<sup>29</sup> C'est peut-être pourquoi les Hopi, selon Whorf distinguent dans leur langage, pour dire "il y a ...", les expériences personnelles directes des oui-dire, en recourant à des verbes d'état différent (Whorf, 1936).

comportementale s'ancre dans une philosophie sociale du juste milieu, arbitrage *raisonnable* entre le manque et l'excès, c'est-à-dire entre deux formes de trop : le trop de "rien", immatériel, et le trop de quelque chose :

Du côté du rien, il y a le "non merci", cet espace blanc et froid de la dureté, de l'imputrescible, qui baigne les excès "négatifs". Du côté du "oui encore", il y a le trop-plein bouillonnant de matières ingérées, cet espace tiède et pâteux de la souillure, où l'inflation de la dimension organique va de pair avec le non-respect des normes de mesure (Nahoum-Grappe, 1991).

Cette philosophie va au-delà du simple contexte alimentaire, elle constitue des règles de vie générale, celles qui consistent à tenir sa place dans la société, sans manquer à ce qu'on doit être, et sans déborder de l'espace qui nous est accordé.

Pourquoi cela ? Selon nous, parce que ces comportements de limitation ont une utilité sociale : une société nécessite le partage et donc la limitation des appétits individuels de chacun. La liberté individuelle s'arrête là où commence celle des autres. Ce sont là les principes même de toute législation, civile ou religieuse : ces dernières, surtout, visent à travers la morale à définir le partage entre mesure et démesure (Charuty, 1991). Les règles - intériorisées - qui limitent l'expression excessive du désir individuel (celles du *glouton*, du *vampire*, mais aussi du *paresseux*, de l'*adultère*, du *voleur*...) sont positivement adaptatives pour la société. Nous pouvons donc conclure que cette facette contient, par sa référence à la notion de *mesure*, une intériorisation de règles sociales. On constate donc que la représentation, même dans ses aspects de règle individuelle, reste une construction essentiellement sociale.

Finalement, apparaît grâce à cet exemple un aspect de la *concrétude* des représentations : une seule forme de représentation peut servir en même temps plusieurs fonctions (physiologique, morale, sociale). C'est une illustration de l'*efficacité formelle* de la représentation sociale (mini structure qui fait le maximum). Simplicité et polyvalence, deux applications du principe d'économie psychique, résultat d'une évolution sélective des organes de pensée.

### ***Classe 3 : manger ce qu'on aime***

Dans cette classe (14 à 17%) apparaissent des notions de désir, de plaisir, d'envie. Le discours n'est pas normatif comme dans les deux classes précédentes, mais subjectif, même si l'expression fait parfois appel au *on* impersonnel. Cette classe dérive donc également du noyau de base DESIR, en y combinant le noyau

PRENDRE, mais, comme dans le corpus "*manger indigène*" étudié plus haut, seuls les aspects hédoniques de l'APPETIT y sont conservés.

Les chaînes les plus caractéristiques sont :

manger ce qui me plaît, manger ce qu'on aime

A peu près la moitié des énoncés avec occurrences de *je* ou *j'* (113 dans la classe sur les 235 obtenues dans l'ensemble du corpus de réponses), *moi* (25 sur 46), *soi* (20 sur 44), les deux tiers de *on* (92 sur 137) et les trois-quarts de *me* (47 sur 64) apparaissent dans cette classe.

*Envie, apprécier, plaisir, palais*, expriment cette caractéristique que doivent avoir les aliments pour répondre à la représentation de *bien-manger*. En effet, c'est encore en termes d'aliments que la réponse est donnée, mais cette fois, inspecifiés, leur caractéristique pertinente étant une propriété, celle de répondre au goût du locuteur, ou, ce qui revient au même, au goût du *on* qui tient lieu de sujet de référence.

D'où la fréquence de termes génériques (*ce-que, quelque-chose, ce-qui, des-trucs*, etc.), jetons conceptuels vides qui occupent dans l'énonciation la place logique que doivent remplir les aliments correspondant au paradigme décrit. Voici quelques réponses :

"manger ce qui me plaît ce que j'ai le plaisir à manger" ; "manger des choses qui me font plaisir" ; "se régaler une fois que ça me plaît" ; "manger quelque chose qu'on aime".

Cette facette de représentation est tout aussi opératoire que les autres, puisqu'elle fournit également un principe d'action, fondé sur le désir. Elle n'est d'ailleurs pas contradictoire avec la facette précédente, qui donnait une condition d'arrêt, car elle peut donner une condition de déclenchement :

**si** cet aliment me plaît, **alors** je le mange

Nous avons par ailleurs ici un exemple concret de la façon dont s'actualisent sous forme de programme les caractéristiques subjectives et affectives de la représentation, avec l'introduction explicite de la référence personnelle dans la représentation. Par rapport au "*manger Robert*" impersonnel, on observe ici une réintroduction du sujet.

#### *Classe 4 : pas trop de graisse et de sucre*

Cette classe (11 à 13%) est construite sur un principe de restriction. *Bien-manger* est perçu, en creux, comme l'évitement d'une certaine zone que l'on pourrait qualifier de "gourmandise de gras et de sucré". Le programme articule les noyaux PRENDRE et NOURRITURES, mais sous une forme négative.

Les chaînes qui reviennent sont :

pas trop de graisse, pas trop gras, pas trop manger, ne pas faire, je suis au régime, pas trop sucré, suis pas gourmand

C'est dans cette classe que se rencontrent la plupart des occurrences des termes restrictifs (*pas* : : : 148 sur 341 ; *mais* : 53 sur 94 ; *ne* : 67 sur 186 ; *peu* : 26 sur 67). L'interdiction porte sur les caractéristiques *gras* et *sucré*, qui sont des caractéristiques sensorielles ; mais elles portent aussi, à un niveau d'abstraction plus élevé, sur les *graisses* et les *calories*.

Il est remarquable que le gras et le sucré semblent, d'après les recherches des nutritionnistes, être les caractéristiques les plus prisées sur le plan organoleptique (ce sont souvent les paramètres que l'on fait varier pour étudier les échelles de préférences alimentaires). En France, ce fait semble ignoré de l'homme de la rue : autant l'appétence pour le sucré est de notoriété publique, autant celle pour le gras, qui serait encore plus forte chez une large partie de la population (Adam Drewnowski, communication orale), est moins connue.

La mise sur le même plan représentatif de ces deux caractéristiques est probablement un fait intéressant à explorer, dans la mesure où il suggère que l'apprentissage de cette facette de représentation pourrait être directement d'origine sensorielle et non pas seulement provenir d'un savoir populaire ou d'une représentation scientifique dégradée. Ces aliments rejetés appartiennent partiellement aux catégories d'aliments "grossissants" (Benguigui, 1973) dont on sait qu'ils sont peu valorisés par les classes instruites (Boltanski, 1970 p. 41).

On notera aussi que les aliments interdits ici figurent parmi ceux que la médecine naturiste réprouve :

L'alimentation naturelle doit être simple, naturelle, synthétique, sobre, pure et vitalisante. Pour cela on devra supprimer : 1° *les liqueurs et les apéritifs* ; 2° *les aliments trop putrescibles* : porc (jambon, lard, saindoux, charcuterie, pâtés), *poissons* (crustacés, coquillages), *gibier, canard* ; 3° *les acides* (légumes et fruits acides).

Il faudra éviter l'*excès de sucre*, les aliments de conserve, les mets trop forts, la cuisine trop compliquée, l'*excès de corps gras* (Carton, 1942, p. 66).

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point dans l'analyse de la classe suivante. Il est surtout important de noter que cette classe-ci vise à maintenir un contrôle sur le comportement alimentaire, contrôle qui s'oppose par des règles simples à l'anomie alimentaire (Fischler, 1990, 1993) et nous avertit des fantasmes de dépossession et de perte de contrôle que l'on observe chez le mangeur contemporain (Fischler, 1991). Eviter le *trop*, c'est opposer une limite à la pulsion d'incorporation qui peut être perçue comme une menace à l'identité, individuelle et sociale, quand elle est excessive (Nahoum-Grappe, 1991).

L'excès résulte de l'exercice sans règles du désir. En ce sens, cette facette de la représentation s'oppose à la précédente, qui était celle du désir. Ce programme est en contradiction avec le précédent (*manger ce qu'on aime*). On retrouve ici, au niveau individuel, ce que Moscovici (1988b) décrivait au niveau de populations où coexistent des représentations polémiques qui ont une fonction dialectique.

Il est utile que la représentation contienne des règles contradictoires. Comme on l'a noté plus haut (p. 65), cela permet de gérer des situations exceptionnelles en conservant un petit nombre de règles simples. Nous voyons ici apparaître un autre avantage, le contrôle dialectique. Les deux programmes contradictoires, appliqués conjointement, permettent au comportement d'atteindre un équilibre dynamique. On retrouve ici, au niveau mental, un système avec activateur et inhibiteur fort analogue à ce que l'on observe en anatomie pour les muscles des membres (agoniste / antagoniste), en neurophysiologie pour le système hormonal (effecteur / inhibiteur), ou dans le fonctionnement des organisations avec les injonctions paradoxales. Ce système de *double commande inversée* permet d'obtenir des équilibres dynamiques finement ajustés et stables (Lahlou, 1995c).

Une fois encore, ces similitudes d'organisation du biologique et du mental, comme pour la concrétisation, le principe d'économie, la co-construction de la fonction et de l'organe, sont caractéristiques des objets issus d'une évolution adaptative. Ils nous montrent une évolution convergente dans les solutions que le vivant apporte au problème de sa relation avec l'environnement, et nous confortent dans notre conception de la représentation sociale comme organe de pensée issu d'une évolution adaptative.

Voici quelques phrases type :

"pas trop gras pas trop de sucre et pas trop de calories" ; "mais pas manger trop lourd" ; "régime, cholestérol, trop de sucre"

Le lien entre représentation et réalité se trouve dans les réponses même, et se passe de commentaires :

"je suis au régime" ; "j'étais gourmand pour les sauces mais je suis au régime".

On peut citer aussi :

"je n'ai jamais fait de régime, je mange ce qui me fait envie, je mange de tout" ; "pas de limitation de calories (ma femme fait un régime actuellement)"

Ces inscriptions en creux montrent la présence de cette facette chez les répondants à titre de connaissance, mais pas forcément comme règle opératoire, ce qui nous rappelle qu'il serait naïf de croire que *tous* les aspects de la représentation sont opératoires *chez tout le monde*. Ce n'est pas parce qu'on a le mode d'emploi qu'on l'applique dans tous ses articles.

#### ***Classe 5 : équilibré***

Cette classe (16 à 20%) constitue le cœur de la représentation sociale contemporaine du *bien-manger* au sens de "bien s'alimenter". Elle récupère, en l'exprimant de façon positive et relativement abstraite, à la fois le discours diététique et une longue tradition occidentale qu'on pourrait qualifier de rousseauiste si elle n'était pas bien plus ancienne (Trémolières, 1973 ; Steinmetz, 1988). *Bien-manger* signifie ici incorporer (au sens du paradigme d'incorporation) les vertus de la nature en ingérant la nourriture dans l'état le plus proche de l'état de nature (*frais/fraîche* : 37 occurrences sur 50 ; *naturel* : 50 sur 63). C'est ainsi que l'on refuse les *produits chimiques*, les *conserves*, les *surgelés*, les *colorants*.

Voici quelques chaînes typiques :

manger sain et équilibre, équilibré et varié, nourriture saine et équilibrée, manger des produits frais, le plus naturel possible; avoir une alimentation équilibrée, équilibré sans excès.

On retrouve ici l'ambivalence du terme *frais*, qui a également le sens de "naturel", l'opposition frais/transformé qui structure l'attitude des ménagères face aux produits surgelés (Lahlou et al. 1987), et la méfiance envers les louches

manigances de l'industrie agro-alimentaire qui *dénature* la nourriture. Cette problématique bien connue des sociologues de l'alimentation a été signalée à maintes reprises (Sylvander, 1988 ; Pynson, 1987 ; Fischler, 1990).

Quelques réponses typiques de cette classe :

"manger équilibré, sans produit chimique ni conservateur" ;  
"manger sainement, nourriture variée et produits frais" ;  
"équilibre de l'alimentation, nourriture variée et modérée" ; "à l'équilibre alimentaire, protéine, lipide, glucide, vitamines, sels minéraux"

D'une manière générale, cette classe est très homogène et les réponses, stéréotypées, combinent un très faible nombre de termes. La référence au discours diététique actuel est explicite et se traduit également par l'utilisation du jargon technique approprié (*glucide, protide, lipide, sels-minéraux, énergétique* : 100% des occurrences de ces termes sont dans cette classe).

Le mélange de traits provenant d'un jargon scientifique (*protides* etc.) et de traits qui se réfèrent à l'état de nature est troublant, car il n'existe pas de connexion logique apparente, ni même de communauté de registre linguistique. Et pourtant, l'imbrication de ces deux domaines dans les énoncés est importante. D'où vient cette concrétude imprévue ? Nous pensons qu'il s'agit ici d'un phénomène d'ancrage, et que cet aspect particulier de la représentation sociale est la trace d'une évolution de la pensée sociale.

Expliquons-nous : l'articulation que nous constatons ici entre "la matière comestible est formée d'une combinaison d'éléments de base" et "pour être en bonne santé il faut un équilibre naturel" trouve ses origines dans une cosmogonie particulière, ancienne, celle de la Grèce à l'époque hippocratique<sup>30</sup> ; cette dernière a profondément structuré notre façon de concevoir le corps. Ainsi, Galien<sup>31</sup> considérait l'alimentation fait de chacun son propre médecin. L'idée sous-jacente est que l'état de bonne santé est celui, normal et spontané, du corps à "l'état de

---

<sup>30</sup> Hippocrate (460-377 av. J. C.), né à Cos, est le précurseur de l'observation clinique. Les Aphorismes qui lui sont attribués furent la base de la médecine européenne.

<sup>31</sup> Né à Pergame, Galien (131-201) inventa une doctrine, qui transmise par les Arabes, a influencé la médecine du Moyen Age, selon laquelle la santé résulte de l'équilibre des quatre *humeurs cardinales*: sang, bile (jaune), atrabile (bile noire, des surrénales) et pituite ou flegme.

nature" : la maladie résulte d'une rupture de cet équilibre naturel. Or, la science physique grecque considère que les objets sont formés d'une combinaison d'éléments (dans la version la plus connue, les éléments primitifs sont l'eau, la terre, le feu et l'air).

Cette conception physique alchimique a été à la base de la médecine jusqu'aux lumières, et c'est encore elle que l'on voit apparaître en filigrane derrière les grands tempéraments<sup>32</sup> de la psychologie primitive - le sanguin, le pituiteux (ou lymphatique), le bilieux, l'atrabilaire (ou mélancolique, ou nerveux)-, qui sont également au nombre de quatre et correspondent à la dominance de telle ou telle humeur<sup>33</sup> (humide, froide, chaude, sèche). Elle perdure de nos jours dans des visions du monde magiques, ou "ésotériques".

Dans ce contexte, l'application du principe de "l'équilibre naturel" à l'alimentation veut que le corps, pour respecter l'ordre naturel du monde, ingère en quantités "équilibrées" les quatre éléments fondamentaux afin que sa propre substance de mangeur respecte à son tour les justes proportions. On voit ici clairement à l'oeuvre le principe d'incorporation. Tout abus ou carence est source de déséquilibre. Cette philosophie a été rationalisée et remise au goût du jour par la diététique, qui n'est au fond qu'une doctrine de l'équilibre.

On peut d'ailleurs considérer que c'est une vision parfaitement justifiée, notamment par la théorie de l'homéostasie (cf. supra p. **Error! Bookmark not defined.**), et que la coïncidence avec la philosophie naturelle ne fait que prouver sa justesse en même temps qu'elle illustre la lente émergence d'un savoir rationnel confortant des intuitions exactes. Là n'est pas notre propos. Ce qui est étonnant est la référence à l'état de nature, le refus de l'artificiel, qui n'est en rien justifié par la théorie actuelle, puisque l'équilibre pourrait aussi bien être obtenu à partir d'un judicieux dosage d'éléments artificiels : protéines de synthèse, etc. On peut se demander aussi pourquoi on trouve, même dans les prescriptions diététiques, une telle méfiance vis-à-vis du sucre *blanc* tandis que le sucre brun, d'aspect plus rustique, mais essentiellement identique sur des bases scientifiques, est épargné. Il y a donc une incohérence de registre entre l'aspect scientifique du lexique diététique utilisé et la référence constante à une opposition entre fraîcheur-naturel et

---

<sup>32</sup>Tempérament vient du latin *temperamentum*, qui signifie mélange en justes proportions.

<sup>33</sup>Humeur, du latin *humor* (liquide)

transformation-artificiel, qui est plus idéologique que rationnelle. Cette association entre les deux registres s'explique par un effet d'hystérésis, qui les lie dans le discours actuel simplement parce qu'ils furent liés dans une philosophie naturelle ancienne qui, à travers les écoles, a perduré dans la construction des représentations médicales. L'articulation *naturel / l'aliment-comme-combinaison-de-quatre-éléments-de-base* ne serait donc que le résultat d'une filiation historique.

On peut imputer aussi à cette hystérésis le fait qu'il y ait dans la représentation diététique simplifiée *quatre* éléments fondamentaux des aliments (protides, lipides, glucides, sels minéraux), alors qu'un découpage en catégories ne semble pas vraiment justifier un tel nombre ; en particulier la catégorie "sels minéraux" semble un peu artificielle, et ces catégories ne répondent à aucun découpage biologique indiscutable.

Le fait qu'il s'agit là d'un phénomène d'ancrage nous semble confirmé par l'investissement affectif important, caractéristique des croyances, que nous retrouvons dans l'attachement au naturel. Une partie importante de l'attrait idéologique de la médecine naturiste, qui véhicule des connotations morales et sociales, porte justement sur la défense de cet aspect "naturiste" plus que sur la justification scientifique elle-même. L'aspect missionnaire de ces doctrines nous paraît plutôt une rémanence du rôle de prescripteur de règles de vie du médecin, qui s'est épanoui dans la notion d'*hygiène*, et marque le désir ancien de celui qui s'occupe du corps de vouloir régenter la vie de relation du patient (Fischler, 1990 pp. 224-228, p. 293). Il n'est pas dans notre intention de porter ici un jugement sur cette prétention, qu'à titre personnel nous pensons d'ailleurs justifiable, mais simplement de remarquer que pour expliquer la construction mentale que nous observons, il faut se référer à un mode de production qui est à la fois un certain type d'enseignement (les écoles médicales et hygiénistes se référant à un corpus de savoir qui s'est construit par accréation depuis la haute antiquité) et un certain type de rapport social entre les constructeurs de cette représentation scientifique et leurs patients : le rapport médical.

Comme l'écrivait Doise :

Etudier l'ancrage des représentations sociales, c'est chercher un sens pour la combinaison particulière de notions qui forment leur contenu. Ce sens ne peut pas être défini par la seule analyse interne des contenus sémantiques d'une représentation, il se réfère nécessairement à d'autres significations régissant les rapports symboliques entre acteurs sociaux. Autrement dit, la signification des RS est toujours imbriquée ou ancrée dans des significations plus générales intervenant dans les rapports symboliques propres à un champ social donné (Doise, 1992).

On voit donc que, de même que l'analyse du corpus Robert nous avait permis de retrouver, dans l'archéologie du savoir, un fossile cognitif (cf. p. 42), le paradigme d'incorporation, de même l'analyse du corpus de la représentation populaire nous livre un fossile épistémologique, celui de la conception du monde des philosophes naturelles. La représentation à un instant donné contient, comme en filigrane, des traces de sa genèse, et celle-ci est à la fois cognitive et sociale. On voit sur notre exemple la pertinence du rapprochement entre mémoire collective et représentation sociale, que Jodelet, développant la pensée d'Halbwachs, avait suggéré (Jodelet, 1992) : la mémoire et la cognition travaillent, simultanément, à élaborer et à perpétuer des visions du monde qui reflètent les rapports sociaux.

### ***Classe 6 : petits plats***

Cette petite classe (4 à 6%) rassemble des réponses tournant autour de la transformation culinaire. Les chaînes les plus fréquentes sont simples, sans équivoque : *bon petit plat, plats bien préparés, bon repas avec, avec bonne cuisine*. On retrouve dans les réponses des tournures familières, caractéristiques en français de l'univers affectif et familial, en particulier le qualificatif affectueux "*bon petit*". *Cuisine, plat, petit, français, traditionnel, consistant* et *familial* apparaissent avec des fréquences élevées et très significatives. *Bien-manger* est, ici, consommer des produits culinaires domestiques.

#### Quelques réponses typiques :

"aux petits plats à maman" ; "une table familiale gaie, présence d'harmonie et de bonne cuisine" ; "une bonne bouffe à la française, plats cuisinés maison"

Cette facette de la représentation du *bien-manger* est moins directement opératoire que celles des classes 2 (*manger à sa faim*) et 3 (*manger ce qu'on aime*). Elle semble jouer un rôle d'articulation avec les affects, l'histoire personnelle du sujet, et son sentiment d'appartenance de groupe. En particulier, son articulation avec la classe 3 (*manger ce qu'on aime*) peut expliquer non seulement la persistance des goûts alimentaires de l'enfance, mais encore leur reproduction lors de la constitution d'une nouvelle cellule familiale. C'est dans cette facette que l'on voit pour la première fois apparaître explicitement la dimension sociale avec, en filigrane, le personnage de la mère nourricière.

Il n'est pas surprenant de voir apparaître la Mère, personnage central de la construction initiale du manger. C'est avec la mère nourricière que se fait

l'apprentissage de la séquence *besoin-manque-désir-objet*. Une mauvaise élaboration de cette séquence dans l'enfance préside à la survenue de troubles alimentaires (Waysfeld, 1991) qui peuvent s'expliquer par l'absence d'un "espace temporel du manque", où s'organiseraient le travail du désir, et probablement une définition de ce qu'est *l'Autre* et de la relation que l'on peut avoir à lui. Il est probable que cet apprentissage, au-delà du comportement alimentaire, conditionne la capacité de nouer des relations de partage étroit, et une proximité affective.

En effet, le sentiment d'appartenance se forme naturellement à partir des expériences du cercle familial et scolaire (Birch, 1980 ; Birch et al., 1980 ; Rozin, 1988), puis amical, et il porte à la fois sur l'appartenance au groupe familial (lignée) et au groupe élargi (culture). C'est par le biais des expériences de partage alimentaire avec les membres de ces groupes que l'alimentation prend un sens de signe d'appartenance, et ce sentiment d'appartenance devient dépositaire d'un fort investissement affectif.

On comprend alors pourquoi cette facette fait apparaître, dans ce qu'on pourrait appeler la partie culturelle du *bien-manger*, à la fois des références au groupe (*cuisine française*) et à la cellule familiale (*bons plats à maman*). C'est que nous sommes des Mammifères, vivant, comme les autres Primates, dans des groupes familiaux dont le lien primordial est le lien mère-enfant. La dyade est le lien social atomique, et la société, du point de vue de l'enfant, n'est qu'une extension de ce lien<sup>34</sup>. Notre état biologique de Mammifères oriente par construction la relation mère-enfant autour de l'acte alimentaire, et l'unité familiale de base se caractérise souvent par le partage alimentaire. Il en est ainsi dans la tradition occidentale depuis l'antiquité :

La famille est la société quotidienne formée par la nature et composée de gens qui mangent, comme dit Charondas, le même pain, et qui se chauffent, comme dit Epiménide de Crète, au même foyer. (Aristote, Politique, p. 15).

Le lien extrêmement fort entre mère et enfant provoque un fort investissement affectif des nourritures maternelles ; c'est sans doute parce que cette charge affective porte sur des nourritures qui sont *aussi* des nourritures typiques d'une culture que les individus présentent un tel attachement affectif aux aliments

---

<sup>34</sup> Birch (1984) note d'ailleurs que durant les premiers mois de vie, la plupart des l'interaction parent/enfant quand ce dernier est à l'état de veille se produit durant l'alimentation.

typiques de leur culture<sup>35</sup>. Pour illustrer cette tendance, prenons un exemple (Köster, communication orale, 1993) :

En Allemagne et dans d'autres pays anglo-saxons, les fabricants de lait maternisé, sachant que les mères goûtent le produit avant de donner à téter, y rajoutent un léger parfum de vanille (vanilline). Les enfants nourris au biberon auront donc eu une exposition précoce à ce parfum en situation de satisfaction alimentaire, contrairement à ceux nourris au sein.

L'équipe de Köster a effectué une comparaison auprès de deux groupes *d'adultes* de 140 personnes (et un groupe témoin) : un groupe de 140 avait été (enfant) nourri au sein (SEIN) et un groupe de 140 avait été nourri au lait maternisé (MATERNISE). On fit passer à ces adultes un test de préférence sur le ketchup, en leur faisant goûter deux échantillons. L'un (V) contenait une faible dose de vanilline, l'autre (SV) non. Le groupe SEIN présenta une préférence marquée pour le ketchup SV, et le groupe MATERNISE une préférence significative pour le ketchup V.

Les préférences acquises dans l'enfance, même sans conditionnement spécifique, sont durables. On peut penser que si les petits Français actuels se voient préparer en famille des hamburgers, ils n'auront pas pour cet aliment la prévention qu'ont leurs aînés. Pourtant, ceux-ci justifient leur rejet par des arguments culturels, voire diététiques : : c'est là plutôt une rationalisation.

#### ***Classe 7 : convivial***

Cette classe (12 à 14%) est assez proche de la précédente dans l'arbre de classification. Il s'agit de faire de *bons repas en famille* ou *avec des amis*, avec de *bons petits plats*, du *bon vin*, bref, "*une bonne bouffe*".

Elle se distingue de la classe précédente par l'accent mis sur le repas non comme occasion de manger, mais de se réunir autour d'une table et de *faire la fête*. Le commensalisme et l'ambiance décontractée apparaissent, explicitement ou en filigrane, dans les réponses. *Repas, famille, table, amis, gueuleton* et *fête* apparaissent pour décrire un cadre général de convivialité bon enfant. La présence de mots rares mais très significatifs comme *barbecue, vin, super, copains, ambiance* renforce cet accent mis sur la socialité restreinte.

#### Quelques réponses typiques :

"faire un super bon repas avec des amis" ; "un bon repas en famille, un bon repas d'anniversaire ou de fête de fin d'année" ;  
"un repas de famille dans la joie"

---

<sup>35</sup> Notons cependant que l'aspect social ne fait que se surimposer à des capacités innées d'apprentissage des préférences qui commencent même à agir *in utero*. Pour une recension: Schaal et Bloch (1992).

Cette classe introduit de manière explicite la dimension sociale du *bien-manger*. Alors que les classes 1 à 6 mettaient en relation le mangeur et les objets mangés, sans référence à d'autres mangeurs, la facette de la classe 7 a le mérite de mettre en scène de façon directe (et non pas indirecte comme la classe 6) d'autres individus. C'est par cette facette que l'aspect lien social du repas, décrit par tous les auteurs (Gomez, 1985), est préconisé et se réalise.

#### ***Classe 8 : restaurant***

Cette classe (6 à 8%) s'agrège naturellement aux deux précédentes. Elle représenterait la facette gastronomique d'un triptyque constitué de ces classes, et qu'on pourrait appeler le pôle social du *bien-manger*. Les réponses, très stéréotypées, peuvent se résumer par "*aller dans un bon restaurant.*" On nuancera en remarquant que c'est principalement le côté gastronomique du restaurant, avec ce que cela implique de rituel et de décorum, qui ressort de cette classe. Les repas gastronomiques à domicile (*banquet de fête, soupers fins...*) s'y retrouvent donc naturellement.

On retrouve dans ces trois dernières classes les connexions entre famille et aliment, amitié et repas, groupe d'appartenance et repas. L'acte alimentaire, dans sa dimension de partage, définit des groupes, et en particulier des groupes familiaux. Pour la famille, cette liaison est ancienne, et comme on l'a dit, peut-être primordiale. L'amitié elle aussi est sanctionnée par le partage alimentaire, nous l'avons évoqué. Qu'il suffise ici de considérer l'étymologie du mot compagnon (de compaing, du latin vulgaire *companionem*, avec qui on partage le pain). Quand aux socialités plus larges, elles sont également marquées par des rituels alimentaires. Ainsi, les structures fonctionnelles qui insèrent l'alimentation dans la vie sociale apparaissent bien dans l'énonciation des représentations.

## 5. De la représentation à l'action

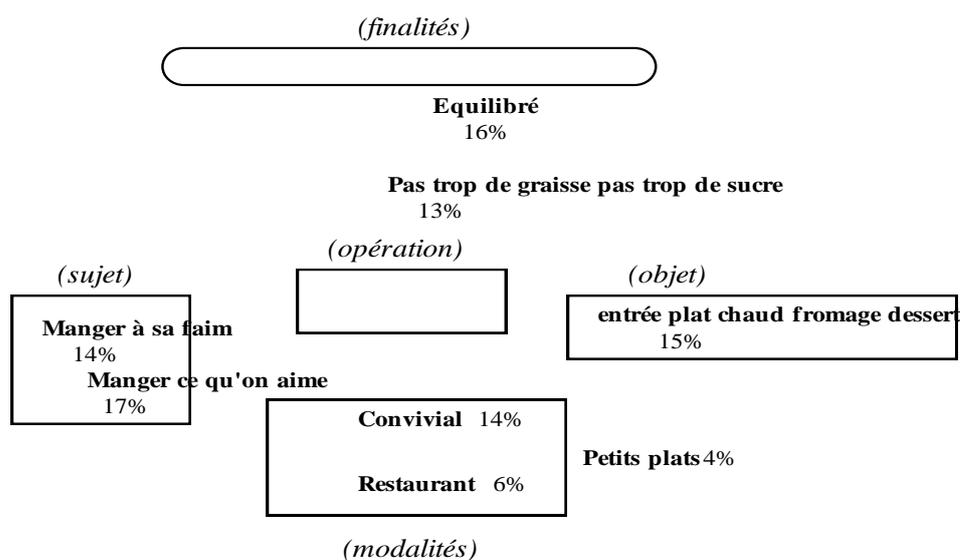
Où les syplexes obtenus pour « bien manger » s'avèrent des programmes d'action obtenus par combinaison des éléments de base de la représentation.

Où l'on montre comment la représentation permet concrètement de guider le comportement dans la vie quotidienne à l'aide de tels syplexes, qui enchaînent dans un même mouvement catégorisation et action.

Où l'on donne, enfin, selon le sexe et l'âge, un aperçu de la variabilité de la représentation dans la population.

Si nous essayons de replacer les classes obtenues dans notre schéma pragmatique, nous obtenons le tableau suivant (Figure 6) :

Figure 6 : Les classes du bien-manger replacées dans le schéma conceptuel



Comme on le voit, les classes rentrent mal dans les cases. Certes, *manger à sa faim* et *manger ce qu'on aime* sont fortement centrées sur le désir. Mais la première classe est décalée vers l'opérateur de prise, en ce qu'elle met autant l'accent sur la motivation et la sensation que sur la condition d'arrêt. La seconde est clairement décalée vers l'objet : elle ne contient pas que du désir, et fait explicitement place à l'objet (*ce que, des choses que, voire des noms d'objets* :

*pinard, blanquette, chocolat*). De plus, les deux classes contiennent beaucoup de verbe ("*manger*").

Dans le cartouche "modalités", si la classe *convivial* et la classe *restaurant* rentrent bien dans le cadre, la classe *petits plats*, bien que ses connotations familiales la placent clairement dans les "modalités", contient des références explicites aux objets (les plats traditionnels).

Les classes *équilibré* et *pas trop de graisses pas trop de sucre* ont, certes, des connotations éthiques voire morales. Elles correspondent bien à des finalités lointaines. Mais la classe *équilibré* s'exprime en termes de caractéristiques des objets autant qu'en termes de principe, et la classe *pas trop...* contient à la fois une référence actionnelle (action d'éviter) et des objets, désignés soit par leur propriétés (*gras, sucré...*), soit par leurs noms (*graisses, alcool, conserves...*)

Enfin, le cartouche objet, *entrée-plat chaud-fromage-dessert*, qui est purement objectal dans son contenu, présente de manière systématique un ordre qu'on ne peut qualifier que d'actionnel puisqu'il prescrit la séquence dans laquelle les objets doivent être mangés.

Le cartouche central, celui de l'opérateur PRENDRE, reste vide : l'opérateur a été totalement implicite, absorbé dans les classes. Le verbe intégré sert de moteur actionnel aux facettes, qui se présentent ainsi comme des programmes comportementaux.

***Donc, si les classes obtenues ne rentrent pas dans les cases, c'est que l'on n'a pas ici des noyaux de base, mais des programmes articulant ces noyaux.***

Classe 1 : NOURRITURES en séquence ordonnée

Classe 2 : DESIR / PRENDRE / REMPLIR.

Classe 3 : DESIR / PRENDRE

Classe 4 : (pas) PRENDRE / (certaines) NOURRITURES

Classe 5 : REMPLIR (Equilibre) / VIVRE

Classe 6 : NOURRITURES / famille

Classe 7 : PRENDRE / REPAS (convives)

## Classe 8 : PRENDRE / REPAS (décorum)

La théorie de l'articulation rend bien compte de la construction de certains programmes, et moins bien de celle de certains autres. Dans les trois dernières classes, sont articulés non pas seulement des noyaux identifiés, mais aussi des sous-parties de noyaux. Rappelons que le découpage des noyaux est statistique : il semble ici que nous ayons fait des regroupements un peu gros, en ce sens que des sous-parties semblent s'articuler comme des noyaux autonomes. Cela ne semble pas remettre en cause la théorie, mais incite certainement à la prudence dans l'affirmation que telle ou telle classe est « un noyau de base ». De fait, comme nous l'avons suggéré plus haut (cf. supra note p. 28), tout élément ou noyau est lui même une articulation d'entités plus fines, qui peuvent, en contexte, se comporter comme des unités autonomes. C'est le contexte pragmatique qui va filtrer ce qui est l'entité cognitive pertinente (cf. supra chapitre 3.5, p. 69).

En résumé, nous voyons dans ces enchaînements plusieurs effets qui s'expliquent bien si l'on considère que l'on a ici des programmes, autrement dit des syplexes articulés sous forme de séquence pragmatique.

D'abord, les syplexes sont *concrets* et synthétiques : ils mêlent différents noyaux de base dans une articulation autonome qui peut servir de règle d'action directement actualisable sous forme de comportement. En ce sens ils sont en même temps structure et processus : des structures qui s'articulent sous forme de processus.

Ensuite, ils sont simples et peu ambigus.

Enfin, ils sont systématiquement déplacés vers l'objet (finalité immédiate de l'action) par rapport au paradigme de base, effet qui s'exprime bien sur le tableau par un déplacement général vers la droite.

Le noyau central du paradigme de base, PRENDRE, évident dans un contexte quotidien, est implicite. Il a été introduit dans chaque facette comme « moteur », les transformant en programme d'action.

### **5.1 Déclinaisons pragmatiques de la représentation**

Jusqu'ici, nous avons simplement considéré qu'une représentation était un ensemble de cognèmes reliés par l'apprentissage. Dans notre méthode d'analyse

nous nous sommes limité à la langue, et nous avons complètement supprimé les aspects "de surface" de l'expression linguistique, c'est-à-dire la syntaxe, la grammaire, et quantité de mots-outils, ainsi que les flexions. Pourtant, ces aspects existent, et une approche évolutionniste suggère qu'ils ont quelque utilité, sans quoi on comprendrait mal pourquoi les êtres humains s'embarrasseraient d'un système aussi complexe de modalisation des cognèmes, et de réglementation de leurs arrangements.

L'examen des représentations sous leur forme pragmatique nous a conduit, pour leur donner sens, à faire appel à plusieurs notions qui ne figuraient pas dans le résultat des analyses elles-mêmes, et qui ressortent de ce que nous avons appelé dans notre théorie de l'interprétation (Lahlou, 1996c) "la connaissance implicite du monde". Après analyse, nous pouvons maintenant remarquer que cette opération a également consisté à reconstruire certaines relations (temporelles, spatiales, logiques...) entre les cognèmes. Ces relations précisent le contexte de leur cooccurrence, elles nous permettent de situer les noyaux de sens les uns par rapport aux autres dans une perspective pragmatique. Par exemple, il est nécessaire de savoir si deux traits sont avant ou après, s'ils se conditionnent l'un l'autre, s'ils sont convergents ou opposés, inclusifs ou exclusifs, s'ils sont dans des rapports de dénotation, si l'un représente l'autre, etc. En pratique, cela fournit au sujet individuel des indications concernant le contexte et le sens dans lequel le paradigme doit être parcouru pour être opératoire. Par exemple la classe *Pas trop de graisse pas trop de sucre* fait intervenir une négation.

Autrement dit, ces éléments permettent de préciser les conditions de l'enchaînement entre les noyaux. C'est bien de telles fonctions que remplissent les mots outils, la grammaire et la syntaxe.

Caron et Caron-Pargue (1992), étudiant la verbalisation de sujets invités à "penser tout haut" lors de la réalisation d'une tâche (la tour de Hanoi), retrouvant dans ces monologues des marques linguistiques, sont amenés à considérer que

les marques linguistiques qui ponctuent le discours (sont aussi) des *traces* d'opérations cognitives que le sujet effectue sur sa représentation : opérations dont la fonction est de construire, d'enrichir, de transformer ou de remanier sa représentation. Cette dernière devant être conçue, non comme un simple tableau d'un état de choses (dans la perspective d'une sémantique purement dénotative), mais comme une totalité à la fois *organisée* et pourvue d'une *orientation* dynamique, qui entraîne une possibilité permanente de réorganisation.

En premier lieu, la représentation est pourvue d'une orientation dynamique : elle est en effet toujours, peu ou prou, ajustée à une action, c'est-à-dire à des buts, et un cheminement vers ces buts.

C'est ce caractère finalisé qui commande l'organisation fonctionnelle de la représentation, et ses transformations successives.

Prenons un exemple simple. Le paradigme *désir prendre aliment repas vivre* n'est pas, en tant que tel, immédiatement opératoire, ni pour l'action ni pour la communication. Par contre,

(1) "prendre un bon petit déjeuner permet de bien commencer une rude journée de travail"

est opératoire : étant donné un certain contexte, la perspective d'une dure journée de travail, le sujet peut appliquer (1) qui lui fournit à la fois une prescription (prendre un bon petit déjeuner) et un programme temporel (la prise doit se faire avant le début du travail). La relation d'ordre temporel est intrinsèque au script (programme), qui la restitue naturellement dans la forme de son déroulement linéaire (Lautrey, 1990, p. 202-203). Le script apparaît ici comme une organisation efficace de l'expérience accumulée par le sujet ou par la culture. De fait, dans ce cas particulier, c'est souvent d'un parent, antérieurement à toute expérience personnelle, que le sujet apprend le programme (Birch, 1984, pp. 2-3).

En ce qui concerne la communication, nous voyons que

(2) "allons prendre un bon petit déjeuner avant de commencer le travail, ça va être une rude journée !"

tout en restant un enchaînement des noyaux du paradigme, se présente également sous la forme d'une injonction opératoire. Sous cette forme, elle permet en plus une action coordonnée sur le réel.

La différence entre les formulations (1) et (2) se situe au niveau des éléments qui ont jusqu'ici été éliminés de notre analyse : syntaxe, grammaire, flexions. Dans le même ordre d'idées, on notera que dans une analyse détaillée de la description syntaxico-sémantique du verbe *cuire* dans le contexte des recettes de cuisine, Charlon-Jacquier (1992) a montré que la syntaxe, la sémantique, et la structure de l'argumentation étaient intimement liées, de petites différences de langue pouvant correspondre à d'importantes différences de procédure de cuisson.

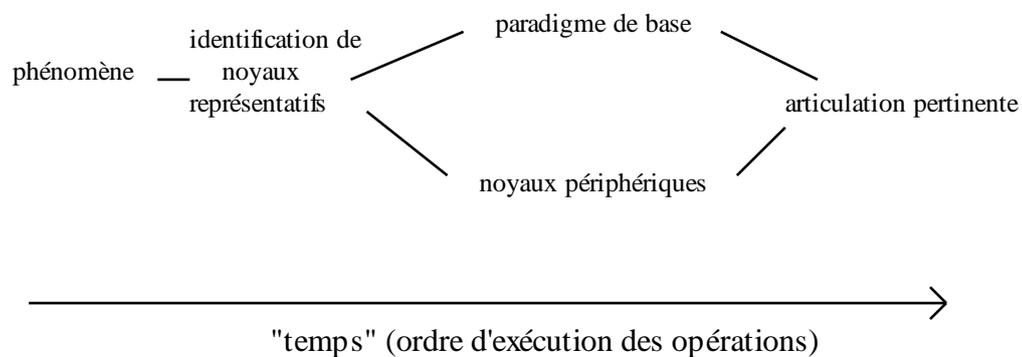
La langue, dans ses nuances, autorise donc la formulation pragmatique du paradigme de base, sous des formes différentes, chacune applicable à une situation particulière. Elle est un instrument d'adaptation fine qui permet la conservation, la déclinaison, et la communication du paradigme sous des formes localement

pertinentes : les énoncés de programmes. Le principe d'économie psychique, qui tend à ramener les expériences à un paradigme unique, se voit donc complété par des possibilités de déclinaison adaptative. Celles-ci permettent des applications pertinentes de ce paradigme, en explicitant les modalités locales de son application. Ce que nous voyons exprimé en langue n'est qu'une trace des déclinaisons, flexions et modalisations que peut prendre la représentation dans le U-langage du sujet.

Il est cependant difficile de décrire comment cette déclinaison se produit dans l'espace multi-modal du U-langage. On peut penser qu'il s'agit, là encore, d'une combinatoire, chaque déclinaison n'étant que l'addition d'un élément, ou la spécification d'une variable (Rumelhart & Norman, 1976, pp. 7 et 10-12). Ainsi, Mounin (1963) repère dans le syplexe *réembarquons* quatre « monèmes » (ré-em-barqu-ons) chacun porteur d'un noyau sémique (comme les "taxèmes" ou les "champs" [Rastier, 1994, pp. 125-128]), qui pourraient avoir le statut de cognèmes.

Quoi qu'il en soit, il y a donc probablement dans le fonctionnement des représentations un double mouvement de modélisation et de déclinaison. D'abord, dans une première phase, l'analyse du phénomène par le sujet en contexte, sous forme de noyaux représentatifs connus, fait émerger une représentation pertinente pour l'interpréter. Puis, dans une phase de synthèse, l'enchaînement des éléments pertinents de la représentation, seuls ou en combinaison avec d'autres éléments évoqués par le contexte, dans un nouveau syplexe qui forme une représentation pragmatique. Dans le monde du sujet, la perception du phénomène (état de choses) se transforme donc progressivement en l'articulation pertinente d'une représentation (Figure 7).

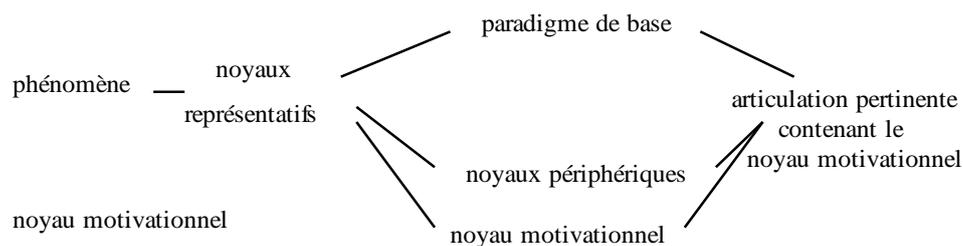
Figure 7 : Mise en enchaînement du paradigme de base : schéma général



Du point de vue de l'observateur, le phénomène s'actualise progressivement sous la forme de cette articulation pertinente dans le monde du sujet. Traduit naïvement, on dirait : un stimulus produit une réponse ; mais ce serait simpliste, puisqu'en fait le stimulus est construit en tant que tel par le sujet à partir de ce qu'il perçoit en contexte.

Les phases d'analyse et de synthèse de l'articulation sont conditionnées par d'autres noyaux de représentation, qui figurent les motivations du sujet (Figure 8). Ces noyaux du « contexte interne » au sujet sont en général implicites dans les modèles, car ils ne font pas, apparemment, partie du phénomène tel que le sujet le perçoit comme réalité externe. Cet état préalable du sujet a néanmoins une influence importante sur la façon dont il *interprète* les stimuli, ne serait-ce qu'au niveau physiologique. Par exemple, un sujet qui a faim perçoit les aliments de façon différente d'un sujet rassasié (Fantino, 1992).

Figure 8 : Enchaînement du paradigme de base : présence implicite d'un noyau de motivations



Un sujet qui a faim et qui voit un fruit pourra évoquer le paradigme de base « manger » à partir de deux éléments : la faim et l'aliment. Le paradigme de base sera naturellement évoqué (instancié) par analogie, puisque, dans notre acception (Lahlou, 1995b), l'*analogie* est définie par le partage d'éléments communs (en l'occurrence, DESIR et NOURRITURES). Du point de vue du sujet, cela se produit par une *identification* (reconnaissance) en contexte de certains des éléments du paradigme « manger » dans le phénomène qu'il perçoit : en l'occurrence, *faim* et *fruit*. En effet, nous avons vu que *faim* et *fruit* sont deux avatars, respectivement, des noyaux DESIR et NOURRITURES.

On comprend mieux, ici, l'intérêt de la nature paradigmatique des noyaux de base. Chaque noyau recouvre une classe d'objets ; ceux-ci sont des déclencheurs potentiels de l'instanciation de la représentation, et, si celle-ci s'enchaîne sous forme d'action, des déclencheurs de programmes. Dans ces programmes, les



l'articulation progressive de différents noyaux de base à partir du contexte suffisent à expliquer le comportement du sujet.

Bien sûr, notre modélisation est encore outrageusement simplifiée : les noyaux représentationnels sont plus nombreux, plus complexes, et les opérations d'enchaînements qui interviennent successivement pour aboutir à la prise du fruit ou à la verbalisation sont infiniment plus nombreuses. Pour donner un ordre d'idées, nous avons ici manipulé une quinzaine de signes, tandis qu'une cervelle humaine moyenne contient au moins une dizaine de *milliards* de neurones. La connectique nerveuse impliquée dans les aspects motivationnels du comportement alimentaire est extrêmement riche et étendue (Mac Leod, 1992). L'expérience accumulée par un individu de 12 ans, à supposer qu'on la représente sous la forme d'un film continu en format 35 mm classique tourné nuit et jour à 24 images par seconde, donnerait une pellicule de quelque 800 000 km, soit plus de deux fois la distance de la Terre à la Lune. On conçoit donc que notre schéma de 8 cm de long ne soit qu'un modèle réducteur, et que même la langue naturelle, avec ses quelques centaines de milliers de mots, ne puisse fournir qu'une représentation grossièrement schématique du monde sensori-moteur tel qu'il est vécu par les individus. Il est difficile de figurer le degré de complexité que peut engendrer la combinaison des millions de fois enchaînée du principe d'articulation que nous avons décrit ; mais on imagine qu'elle peut fournir des comportements finement adaptés qui tiennent compte d'un grand nombre de noyaux représentationnels existant dans le monde du sujet.

Cette description nous amène à considérer que la représentation est à la fois structure et processus, tant dans l'action que dans le raisonnement ou la connaissance. En effet l'articulation que nous avons décrite est bien un programme d'action, et de fait s'exécute comme une action. Cela nous incite à la prudence dans l'utilisation des modèles cognitifs qui tendent à distinguer clairement des *variables* et des *paramètres* dans le processus de « computation ». Ici, variables et paramètres ont le même statut, un élément est tantôt l'un, tantôt l'autre, de même que pour un homme qui marche chaque jambe est tour à tour mobile et point d'appui.

Le même « fruit » qui est d'abord reconnu comme nourriture devient l'objet de l'acte de prendre, passant du statut d'élément du contexte à noyau de représentation puis à celui d'objet dans l'action. On a ici plus qu'un environnement réactif au sujet : un environnement actif, qui évoque des représentations et déclenche des

actions. Vu de l'extérieur, le résultat ressemble à la description behavioriste par stimulus/réponse. Vu du sujet, la séquence prend un sens différent, bien plus nuancé et versatile. Ceci clarifie la question de la téléonomie de la représentation, que nous avons abordée plus haut (cf. supra chapitre 4, p. 78).

Mais surtout, le sujet est dans une certaine mesure capable de s'abstraire du contexte. Disposer de paradigmes lui permet de construire des programmes complexes *avant* d'être en situation, de compléter sa perception par des informations tirées de l'expérience, de construire des scénarios, en un mot d'anticiper l'action.

Dans la représentation, les objets possibles sont toujours accessibles et manipulables sous forme symbolique. Dans notre exemple, l'opérateur PRENDRE n'a pas eu besoin d'être agi pour rentrer dans un programme anticipatoire. Il a émergé comme objet pertinent, avec le paradigme de base « manger », du seul fait de l'identification dans le contexte d'éléments (désir, nourriture) qui ont amené le paradigme de base à la conscience. C'est donc le contexte qui fait émerger les éléments pertinents, que le sujet devra prendre en compte dans une situation donnée, en évitant "l'explosion combinatoire" qui se produirait si toutes les possibilités étaient examinées systématiquement. En ce sens, le contexte co-construit les programmes avec le sujet.

On pourrait donc figurer le processus de pensée comme une suite continue d'enchaînements où, à chaque étape, les noyaux en cours de traitement (présents à la conscience) font l'objet d'une recherche de comparaison analogue aux paradigmes de base présents dans le réservoir d'expérience du sujet. Chaque nouveau paradigme identifié produit de nouveaux noyaux, qui modifient ainsi le contexte cognitif, amènent une réévaluation du degré de pertinence des objets accessibles, et provoquent à leur tour des enchaînements nouveaux.

Pour reprendre notre exemple, le sujet affamé qui, à la vue du fruit, s'est dit "je vais me faire un petit goûter", peut très bien, lors de l'exécution du programme GOÛTER, s'apercevoir qu'il contient comme éléments une NOURRITURE (*fruit*, déjà identifié dans le contexte) et une BOISSON. La recherche dans son monde représentationnel d'instances du paradigme BOISSON va l'amener à identifier une bouteille de lait dont le gisement est localisé "dans le *frigo*". Le paradigme FRIGO



l'expression de Moscovici : « les états mentaux qui sont partagés ne restent pas à l'état mental, ils sont communiqués, prennent forme, tendent à se matérialiser, à devenir des objets (, 1988b, p. 230). »

## 5.2 Le principe d'économie psychique

Pour construire des représentations, l'esprit combine les éléments qui l'occupent *par analogie avec* des combinaisons existantes (rappelons que pour nous l'analogie est le partage d'un élément commun). Ainsi, au lieu de créer de toutes pièces une nouvelle structure combinatoire, il réutilise une structure existante en changeant simplement quelques pièces ; pour cela, il suffit qu'il existe une analogie entre ce qu'on cherche à représenter et la combinaison existante. L'esprit peut ensuite utiliser, *ad libitum*, les associations acquises lors de cette analogie, d'où une économie importante. L'ancienne combinaison servira de fondement métaphorique à la nouvelle.

Prenons, à notre tour, une métaphore. Supposons que nous voulions nous déplacer sur les eaux. Plutôt que de construire de toutes pièces un véhicule *ad hoc*, nous allons, par économie, par paresse, aller fouiller au garage pour voir s'il n'y a pas quelque chose qui pourrait nous dépanner. Nous y découvrons une bicyclette, qui sert à se déplacer sur le sol ferme : c'est un peu analogue à notre problème. Il n'y a qu'à fixer (articuler) des flotteurs sur les côtés, des aubes à la roue arrière, et à remplacer la roue avant par une planche qui servira de gouvernail. *A minima*, sans avoir besoin de considérer les problèmes de l'hydrodynamique ou de la construction navale, voilà actualisé un véhicule marin que nous saurons utiliser sans peine et selon nos habitudes de pédalage acquises pour la bicyclette. Nous l'appellerons pédalo.

Telle est l'articulation par analogie : faire du neuf avec du vieux, répondre à un problème nouveau en utilisant des processus mentaux disponibles. La flexibilité de la combinatoire représentationnelle, où les liens sont moins rigides que les boulons de notre pédalo, permet de continuer à utiliser l'articulation originelle (la bicyclette), qui n'a pas été détruite par la transformation en pédalo<sup>36</sup>. On peut donc considérer la construction de représentations mentales comme un grand jeu de Meccano mental, conçu à l'économie. On réutilise au maximum les constructions

---

<sup>36</sup> L'information n'obéit pas au principe de conservation de la masse (cf. infra p. 132): la représentation peut se dupliquer sans se détruire.

existantes pour interpréter les situations nouvelles. C'est un fait cognitif bien connu, déjà signalé par exemple par Richard (1991), et explicité par Moscovici<sup>37</sup> :

L'analogie, principe de nature plus sémantique que formelle, explique la plupart des liens qui naissent entre les notions essentielles d'une représentation (...) Nous la saisissons d'abord comme un principe de généralisation d'une réponse ou d'un concept ancien à une réponse ou un concept nouveau, par le transvasement de leur contenu. Les réalités sous-jacentes sont groupées dans la même rubrique et s'éclairent mutuellement. (...) les notions ne sont pas assimilées les unes aux autres ni confondues. Jusqu'à un certain point, il ne s'agit que d'une substitution instrumentale que l'usage peut rendre constitutive. (...) Le raisonnement par analogie atteint ainsi deux objectifs : l'un est d'intégrer dans un ensemble plus large des éléments autonomes, disjoints, l'autre est de maîtriser, en imposant un modèle, le développement de l'image d'un fait ou d'un concept qui rentre dans l'horizon du groupe ou de l'individu (Moscovici, 1961, 1976, p. 264-265, et 267).

Cahen, dans une note à la traduction d'un ouvrage de Jung, explicite également cette idée, à propos du recours de l'inconscient à l'inconscient collectif pour représenter une situation :

Il semble (...) que les choses se déroulent de la façon suivante : quand l'inconscient a un contenu d'ordre quelconque à exprimer, tout se passe comme s'il allait chercher, dans le magasin aux accessoires (la masse des matériaux que lui offre le vécu, la mémoire, les souvenirs), les figures représentatives qui sont à la fois les plus proches et les plus aptes à illustrer avec une pertinence toujours étonnante ce qu'il s'agit précisément d'exprimer (Cahen, 1964, in Jung, 1933, 1964, p. 123).

Il est donc naturel que les premières pièces (par exemple : la prise alimentaire) soient beaucoup plus utilisées que les suivantes : elles sont réutilisées puis réutilisées à travers ce qu'elles ont servi à construire. On peut donc considérer le paradigme d'incorporation comme un "génotype sémantique", c'est-à-dire une "proposition-clé qui permet de déterminer une certaine figure du réel, d'y classer des individus et des événements (Moscovici, 1961, 1976, p. 240)."

### **5.3 L'épaisseur historique des représentations**

De même qu'un terme ne prend son sens que dans une langue, une représentation fonctionne dans le système du monde qui l'englobe et dont elle n'est qu'une partie. Ses éléments ne sont pas isolables du contexte général, pas plus que les mots d'une langue n'ont de sens isolément. Les signes ou sous-syplexes que la représentation articule ne lui sont pas propres, ils vont véhiculer leurs propres connotations, fruit d'une évolution propre comme éléments d'autres syplexes dans la vision globale du monde.

---

<sup>37</sup> Citons également l'analyse récente de la fonction de la métaphore dans la diffusion des représentations sociales de Wagner, Lahnsteiner et Elejabarrieta (1994).

Ainsi, dans un "croque-monsieur" (deux tranches de pain superposées séparées par une tranche de jambon et surmontées d'une couche de fromage, le tout passé au four), le pain, le fromage, le jambon, etc, ont été conçus indépendamment de leur combinaison particulière dans le croque-monsieur. Commandé dans divers lieux et temps sous le même nom, le croque-monsieur va s'instancier dans des formes qui différeront légèrement selon la forme locale des instanciations des paradigmes "pain", "jambon" et "fromage". Ainsi le croque-monsieur "rural" héritera-t-il de son contexte de production de pain "de campagne", de jambon "de pays", de fromage "de ferme". Comme les représentations articulent des éléments qui ne leur sont pas propres, le reste du monde s'introduit, indirectement et par la force des choses, dans chaque représentation, par le truchement des liens que chacun de ses noyaux entretient localement avec d'autres noyaux dans d'autres représentations.

C'est ici qu'intervient le poids de l'histoire. La constitution des objets s'appuie sur les outils conceptuels disponibles, et ceux-ci ont été façonnés au cours des générations précédentes. Ainsi le pain n'est pas apparu *ex nihilo* sous la forme de tranches de pain de mie, il est le fruit d'une longue évolution historique à laquelle des millions d'individus ont participé.

Les représentations collectives sont le fruit d'une immense coopération qui s'étend non seulement dans l'espace, mais dans le temps ; pour les faire, une multitude d'esprits ont associé, mêlé, combiné leurs idées et leurs sentiments ; de longues séries de générations y ont accumulé leur expérience et leur savoir. Une intellectualité très particulière, infiniment plus riche et plus complexe que celle de l'individu, y est donc comme concentrée (Durkheim, 1912, 1991, p. 63).

Chaque paradigme en apparence simple véhicule une foule d'autres associations indirectes, du fait qu'il est un assemblage d'objets conceptuels qui vivent dans d'autres contextes leur évolution propre dans les usages qu'en font les collectivités. Par là chaque représentation mentale est intrinsèquement, irrémédiablement, sociale.

Dans notre cas, « manger », le processus d'incorporation, utilise toute une série de "pièces" conceptuelles qui lui sont préexistantes (le fluide-esprit, la dualité âme/corps, etc.). Il serait vain de chercher à expliquer sur des bases purement logico-déductives le fonctionnement de ce syplexe, que Moscovici et Vignaux (1994) appelleraient peut-être "thêmata", et que Sperber (1996) qualifierait peut-être de "module". La genèse d'un tel syplexe se fait en incorporant des sous-parties préexistantes, dont les propriétés dépendent de leur genèse propre, relativement indépendante de celle du modèle global, et peuvent être considérées comme

“accidentelles” du point de vue de ce dernier. C'est le Meccano mental dont nous parlions plus haut.

Pour prendre une autre analogie, l'ombrelle fabriquée par Robinson Crusoe avec des bouts de bois et de la peau de bête n'utilise la peau de bête que parce qu'elle est le “tissu” le plus immédiatement disponible. La présence de poils ou l'odeur sont des caractéristiques accidentelles, même si elles vont, par la suite, devenir des propriétés intrinsèques de l'ombrelle observable, et à ce titre en modifier éventuellement la fonction et l'usage. Cela explique que, lors des métamorphoses progressives des objets sociaux, certains caractères apparemment inutiles soient conservés comme des appendices inutiles. C'est ce que nous avons déjà observé avec les traces de l'ancrage de la diététique dans la philosophie naturelle (cf. supra p.90). Leur présence ne provient que de ce phénomène d'hystérésis. Les connotations de chaque partie de la représentation découlent des utilisations qu'elle peut avoir dans d'autres contextes (Wagner, Lahnsteiner et Elejabarrieta, 1994).

Par exemple, nous avons vu que la représentation du *manger* contenait le repas, c'est-à-dire la circonstance sociale de la prise. Or le repas est une occasion socialisante. De ce fait - et sans préjuger des origines préhistoriques du repas comme moment de partage - une fonction socialisante va être articulée à l'acte alimentaire, "important" ainsi en celui-ci des propriétés qui furent acquises indépendamment par le repas comme rituel social, en dehors de ses aspects alimentaires. Réciproquement le repas va importer dans la notion même d'*être ensemble* des aspects qui proviennent de son aspect alimentaire. Le noyau de base REPAS, parce qu'il relève de deux fonctions (alimentation, socialisation) va servir de plaque tournante entre deux domaines et articuler des connotations de ces deux domaines. De ce fait, le repas lui-même devient polysémique : il peut être vu comme un comportement alimentaire avec une connotation socialisante (paradigme *manger*) ou comme un comportement social avec une connotation alimentaire (paradigme *être ensemble*). Cette polysémie se traduit par un même fonctionnement sur le mode de la participation, dans laquelle l'objet mangé est un symbole de communauté, à la fois incorporé (paradigme *manger*) et partagé (paradigme *être ensemble*) c'est-à-dire incorporé par tous collectivement. L'usage a si bien poli le rituel qu'il devient impossible de séparer les deux fonctions du comportement de repas, de même que dans l'exemple de notre radiateur pour automobile (cf. note 23, p. 62) les fonctions *évacuation de la chaleur* et *support rigide* étaient inséparables et concrétisés dans la forme même des ailettes.

## **6. Le principe d'incorporation : les effets magiques de la représentation.**

**Où l'on décrit quelques expériences spectaculaires qui montrent la persistance de la pensée magique chez les occidentaux instruits.**

**Où l'on propose une nouvelle théorie de la magie alimentaire.**

**Où l'on montre ce que peuvent être les conséquences concrètes du fonctionnement représentatif.**

Les individus utilisent quotidiennement les mécanismes d'enchaînement qui constituent le paradigme de base « *manger* ». Ils l'utilisent d'abord de manière efficace, sous forme de programmes de comportements alimentaires. Mais ils l'utilisent aussi de bien d'autres manières. En effet, un outil mental peut être utilisé hors de son champ de pertinence, et les humains ne s'en privent pas. Les applications "inutiles" persistent tant qu'aucun élément négativement sélectif n'est apparu, surtout si certaines confirmations intermittentes dues au hasard viennent confirmer la validité de la théorie fautive (Alland, 1972) ; ou, simplement, parce que la tendance au conformisme (telle qu'on peut l'observer en laboratoire) agit comme une pression positivement sélective qui tend à maintenir l'existant (Alland, 1975, p. 68). Ainsi de la plaisanterie :

- Pourquoi mettez-vous du sel autour de votre maison ?
- Pour éloigner les Hippopotames ! C'est un procédé très efficace que je tiens de mon grand-père, qui le tenait lui-même de son grand-père.
- Mais de mémoire d'homme, on n'a jamais vu d'Hippopotames dans ce coin de Bretagne !
- Vous voyez bien que c'est efficace !

Dans le cas qui nous occupe, nous allons voir que le paradigme de base « *manger* » a comme corollaire le « principe d'incorporation ». Ce dernier peut amener certains individus à adopter des comportements dont la justification nutritionnelle est discutable, par exemple le cannibalisme, le végétarisme, etc. En l'absence de conséquences néfastes, il est normal que ces comportements se perpétuent, car ils contribuent à assurer la cohérence du système de représentations.

C'est surtout par la prédiction de tels comportements que notre théorie montre son intérêt, en expliquant ce qui n'était justifié jusqu'ici que par la "tradition" ou "l'histoire". En effet, la pression sélective qui fait qu'une représentation subsiste provient de son adaptation à l'environnement (pression externe) mais aussi de son adaptation à l'ensemble de la culture du sujet (pression interne) (Alland, 1975). On comprend par là comment certains comportements qui peuvent sembler "irrationnels" suivent en fait une rationalité bien précise, celle de l'articulation des représentations.

Examinons donc quelques exemples de prescriptions dont l'efficacité sociale, économique ou écologique n'est pas évidente, mais dont la logique représentationnelle est parfaitement compréhensible. On verra ainsi que l'existence d'une règle représentative, lorsqu'elle est insérée dans un contexte plus global, peut avoir des effets inattendus. Ces derniers ne découlent pas de la représentation elle-même, mais de son application mécanique dans un contexte non pertinent.

## **6.1 Je mange donc je suis**

Le « principe d'incorporation » a été bien décrit par Rozin et Nemeroff (1989) et Fischler (1990). Ce principe veut que « l'homme devient ce qu'il mange » ; ou du moins que diverses qualités puissent se transmettre par ingestion, du mangé au mangeur. En cela, le principe d'incorporation est la croyance en un mécanisme d'assimilation. Décrivons d'abord quelques expressions de ce principe. Nous montrerons ensuite qu'il n'est qu'un corollaire du paradigme de base, qui s'explique très simplement sur le plan cognitif. Ce sera l'occasion de jeter un pont entre sciences cognitives, psychologie sociale et anthropologie.

L'application la plus spectaculaire du principe d'incorporation réside dans les interdits alimentaires, qui reposent sur l'idée que l'ingestion d'un aliment impur a pour conséquence la souillure de l'âme. Selon les cultures ou les religions, les substances « impures » varient, mais le principe reste identique. Ce principe semble fonder tant l'interdiction de manger des animaux "impurs" (comme le porc - Lévitique XI, Coran 5ème sourate -, impur peut-être parce qu'il a, lui-même, mangé des immondices<sup>38</sup>), que les multiples systèmes d'interdits alimentaires de

---

<sup>38</sup> Ou, comme le pense Douglas (1967), prenant au pied de la lettre l'explication du Lévitique (XI), parce que le porc est une anomalie taxinomique, puisque c'est le seul ongulé au pied fourchu qui ne rumine pas ;

l'Inde, ou l'interdiction du mélange de certaines substances (le lait et le sang, lourdes de charges symboliques incompatibles) chez les juifs orthodoxes. Dans ce dernier cas, celui qui ingère les deux substances en même temps réalise en lui-même le mélange illicite, transgressant ainsi l'ordre "naturel" du monde. Ce faisant, il blasphème, comme celui qui mélange le divin avec l'ordure dans le langage, autre lieu investi de pouvoirs d'évocation magiques.

La littérature ethnographique regorge de descriptions de croyances qui suivent le principe d'incorporation. Par exemple, les interdits alimentaires lors de certaines périodes, notamment celles qui sont liées au cycle de reproduction (accouchement, menstruation etc.). Notons la couvade chez les Txikao du Brésil (Menget, 1979) et chez les Trumai du Haut Xingu (Monod-Becquelin, 1977), la gestation chez les Turques (Leach & Leach, 1977) ou les Abasamia du Kenya (Garine, 1990, p. 1506). D'autres interdits, du même type mais d'une manière permanente, s'attachent à certaines catégories de personnes (Sharman, 1977 ; Rozin, 1988 ; Garine, 1990, pp. 1503-1505, etc.). Il n'est probablement pas de peuple qui n'ait pas de tels interdits, même s'ils s'expriment de manière plus ou moins systématique ou coercitive. Plus près de nous, la conviction que les femmes enceintes sont mues par des "envies" alimentaires aussi impérieuses qu'injustifiées, et dont la satisfaction comme la frustration affectera l'enfant (taches de vin, etc.) sont à inscrire au même registre.

Un extrait d'un ouvrage ancien nous montre, sinon la nature exacte de ces croyances (car il s'agit ici de récits de seconde main), du moins qu'elles sont suffisamment répandues et évocatrices pour avoir frappé très tôt les esprits de nos anthropologues :

Les Amaxosas boivent la bile des boeufs pour devenir violents. Le célèbre Matuana but la bile de trente chefs, croyant que cela le rendrait fort. De nombreuses peuplades, par exemple les Yoroubas, croient que «le sang c'est la vie». Les néo-calédoniens mangent les ennemis qu'ils ont

---

cependant, le vautour, dont la consommation est également interdite dans ce passage, n'est pas une anomalie taxinomique. Ou, comme l'écrit Garine (1990, p. 1490) parce que le cochon est un animal sédentaire, son tabou marque l'opposition aux Egyptiens puis aux Babyloniens ; explication par opposition rendue plus crédible par le fait que l'interdiction de mélanger lait et viande (Exode, XXIII et XXXIV ; Deutéronome, XIV) "s'oppose terme à terme à un rituel cananéen, consacré à Astarté, et prescrivant précisément de «cuire un chevreau dans le lait de sa mère» (Garine, 1990, p. 1491). Cette explication rejoint celle de Trémolières (1973, p. 564): "Le tabou du porc a d'abord été le refus pour des bergers nomades de manger l'alimentation de l'ennemi cultivateur égyptien". Les autres explications, écologiques ou médicales, paraissent assez peu convaincantes de par leur caractère insuffisant pour expliquer d'autres interdits alimentaires, culturels (chien, larves etc.). Quelle que soit la raison pour laquelle le porc est impur aux yeux du Lévitique, reste l'interdiction faite de le manger, qui nous intéresse ici. Sur ces questions, voir l'intéressant article d'Albert-Llorca (1990).

tués pour acquérir force et courage. A Timorlaut, on mange la chair des ennemis morts pour guérir de l'impuissance. Les gens de Halmahera boivent le sang de leurs ennemis morts pour devenir courageux. A Amboina, les guerriers boivent le sang de leurs victimes pour acquérir du courage. Les populations des Célèbes boivent le sang des ennemis pour se fortifier. (...) (Crawley, 1902, cité par Evans-Pritchard 1965, p. 14).

On trouvera chez Trémolières (1973, pp. 544-571) des descriptions riches et détaillées des comportements alimentaires induits par la "valeur symbolique" des aliments. C'est le principe d'assimilation qui permet à l'aliment d'avoir une valeur symbolique. Une fois de plus, le matériel et le représentationnel sont mêlés, combinés de façon inextricable.

Rozin et Nemeroff (1989) ont réalisé des expériences visant à évaluer la validité du principe d'incorporation, sur une population d'étudiants américains.

Les sujets (310) étaient recrutés pour une étude visant à "mesurer la précision des jugements de personnalité basés sur une information minimale". Ils lisaient une description d'une page d'une culture (les "Chandorans", habitant les soi-disant îles Chandor) et on leur demandait de décrire les caractéristiques d'un homme (mâle) typique de cette culture, d'abord en écrivant un paragraphe en texte libre, puis sur une série d'échelles bipolaires en 8 positions (grand/petit, bon nageur/bon coureur, etc.). La description culturelle contenait des données sur les habitudes alimentaires et de chasse, mêlées à d'autres informations sur l'organisation familiale, les rôles sexuels etc. Dans les deux versions, le sanglier et la tortue marine étaient chassés, mais dans une culture la tortue était chassée pour sa carapace et le sanglier pour sa chair, et dans l'autre la tortue était mangée tandis que le sanglier était chassé pour ses défenses seulement. Bref, la moitié des sujets devait juger une population de mangeurs de sanglier, et l'autre une population de mangeurs de tortues.

Dans une deuxième étude suivant un protocole analogue, la population fictive d'agriculteurs chasseurs (les "Hagi") est soit présentée comme végétarienne et chassant les éléphants pour les vendre, soit mangeuse d'éléphants et vendant ses récoltes. Dans cette étude comme dans l'autre, les adjectifs décrivant les animaux sont obtenus en testant une échelle sémantique de type Osgood sur une population témoin, pour déterminer les caractéristiques habituellement attribuées à ces animaux.

Les résultats montrent clairement que les étudiants attribuent, dans les deux expériences, les caractéristiques typiques des animaux mangés aux hommes des populations qui les mangent. Par exemple, les Chandorans mangeurs de sanglier sont plus irritables, rapides, bons coureurs, barbus, trapus, agressifs, avec des yeux bruns, tandis que les mangeurs de tortue sont plus flegmatiques, vivent longtemps, bons nageurs, pacifiques etc. De même, les Hagi mangeurs d'éléphants sont plus massifs, lourds, forts... Les effets sur les échelles de traits vont presque tous dans le sens prédit, même s'ils n'atteignent pas forcément un taux de significativité important (Rozin et Nemeroff, 1989)<sup>39</sup>.

---

<sup>39</sup> Ces résultats sont confortés par une série d'expériences menées par Rozin et ses collaborateurs sur la contamination, suivant le principe de contagion, qui montrent que des traits peuvent être transférés par l'aliment par contact (par exemple avec un cafard stérilisé, par la forme (chocolat en forme de crotte de chien...) ou même un nom (étiquette "cyanure" posée par les sujets eux-mêmes sur des boîtes de sucre en poudre): les sujets

D'autres expériences montrent que le simple contact suffit à « polluer » un aliment. Par exemple, les sujets refusent de boire un verre de jus d'orange dans lequel on a trempé un cafard, même si ce cafard a été stérilisé sous leurs yeux dans une étuve, ce qui logiquement coupe court aux arguments rationnels de pollution microbienne (Rozin et Nemeroff, 1989).

Ces croyances « irrationnelles » sont donc encore bien actives même dans les classes instruites de nos pays développés. Nous avons récemment eu l'occasion d'assister à un mariage catholique près de la ville de Moulins, qui rassemblait environ deux cents personnes. Le thème de l'Eucharistie y fut repris dans un verset chanté collectivement à l'église. L'atmosphère un peu mystique, la répétition, et la taille du chœur en rendaient l'audition impressionnante<sup>40</sup> :

"Qui mange ma chair / Et boit mon sang / Demeure en moi / Et moi en lui."

## 6.2 Un effet inattendu qui s'explique

Toutes ces pratiques reposent sur le principe d'incorporation (ou d'*assimilation*). On n'a pu leur démontrer aucun effet positivement sélectif pour les sociétés en question. Elles n'existent, selon nous, que pour respecter une règle représentationnelle générale. Autrement dit, nous prétendons que ce sont des applications non pertinentes d'un paradigme (le paradigme de base « *manger* ») qui se maintient parce que certaines autres applications en sont pertinentes. Nous avons déjà décrit ce paradigme. Nous avons vu le principe cognitif à l'oeuvre : l'enchaînement ; examinons comment les individus l'utilisent de façon magique.

Notre théorie de la représentation permet de rendre compte de façon extrêmement simple du principe d'incorporation. Il faut, pour cela, prendre *absolument* au sérieux ce que nous avons avancé, à savoir que chaque individu vit

---

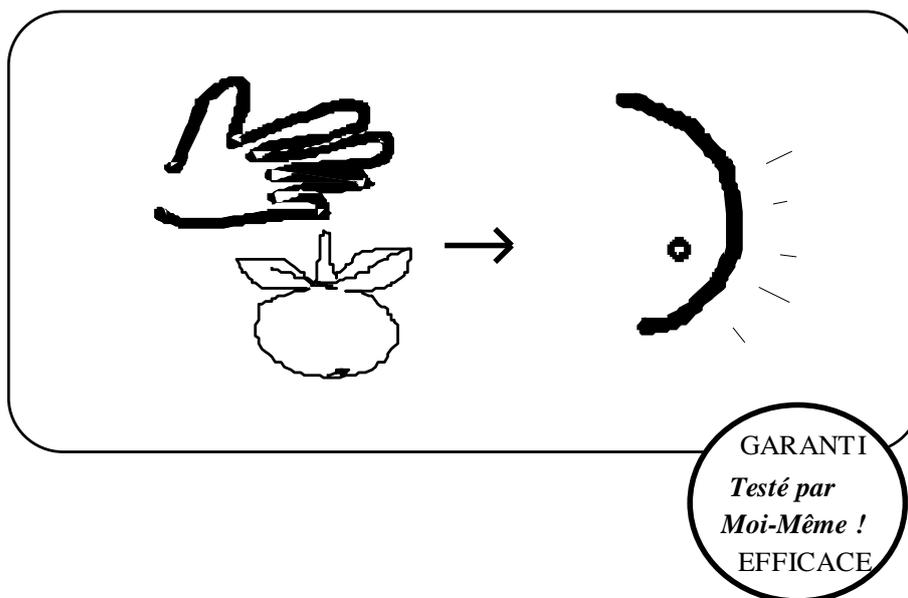
refusent alors de manger les aliments contaminés, même s'ils reconnaissent qu'aucune raison rationnelle ne justifie leur refus (Rozin, communication orale). Une réplique de ces expériences montre cependant que la situation est sans doute plus complexe qu'une simple croyance à la magie sympathique (Occhipinti et Siegal, 1994).

<sup>40</sup> Une enquête récente (Tincq, 1994) montre que la croyance à l'assimilation eucharistique reste présente dans la population française. Sondage CSA sur 1014 personnes adultes résidant en France, janvier 1994, conçu par Guy Michelet, Jacques Sulter, Julien Potil. A "la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie", 22% croient "tout à fait", 17% "un peu", 10% "plutôt pas", 44% "pas du tout" et 7% ne se prononcent pas. A comparer avec la croyance à l'Enfer: respectivement 17%, 16%, 13%, 48% et 6%.

dans son monde psychologique ; c'est donc le modèle mental, la représentation, qui compte, et pas la « réalité ». Le sujet promène avec lui ses catégories de réalité, tout est vu à travers son appareil interprétatif. Pour Albert, il n'existe pas d'événement tel que : « Le chien a mordu Jean », mais seulement « J'ai vu le chien mordre Jean », ou « J'ai entendu Marie me raconter comment le chien a mordu Jean ». Les objets en question (Jean, le chien...) ne sont pas des objets en soi, ce sont les représentations qu'Albert en a, et qu'il met en scène dans son U-langage. En particulier, de son point de vue, le sujet ne mange pas, il se perçoit manger, il se pense mangeant, il pense manger. Voyons concrètement comment ça se passe.

Chaque fois que le sujet mange, et cela depuis la première fois, il éprouve subjectivement la séquence de noyaux de sens suivante : PRENDRE / NOURRITURES / REMPLIR. C'est une séquence qui se lit, subjectivement : je PRENDS l'objet, et je m'en sens REMPLI (Figure 11). Et ce non seulement au sens lexical restreint de PRENDRE et REMPLIR, mais au sens multimodal, polysensoriel, des noyaux de sens, tels qu'ils ont été décrits plus haut, impliquant la sensation, la proprioception, et le tube digestif. Comme cette séquence se répète, elle opère un conditionnement du sujet, qui apprend, par la répétition, que s'il mange un objet, il se remplit de lui. Il y croit dur comme fer, parce qu'il s'agit d'une expérience directe, primaire, intime, et systématiquement validée au plan sensoriel.

Figure 11 : : "Si je mange l'objet alors je me remplis de lui"



Cette croyance dans la vertu causale de la séquence si *prendre* / alors *être rempli* est probablement inaccessible au raisonnement logique car elle doit commencer à se constituer au stade pré-verbal, quand le nourrisson tète. Spitz (1968, p. 116) va plus loin encore et considère que le complexe oral initial est un précurseur de la notion de causalité : “J’estime que la séquence de la satisfaction qui suit les hurlements de la faim constitue la première expérience à laquelle nous pouvons faire remonter les débuts de la catégorie idéationnelle de la causalité”.

La primauté génétique de l’incorporation n’est pas suffisante pour expliquer la solidité de la chaîne causale. Il faut aussi tenir compte de sa répétition quotidienne, qui lui confère un caractère de permanence (on mange *tous les jours*) et le pérennise. La prise alimentaire est assez fréquente pour pouvoir donner lieu à un conditionnement durable, et ce d’autant qu’elle intervient systématiquement dans un contexte de motivation intense (la faim) dont on sait qu’il favorise considérablement l’apprentissage, par opposition à un conditionnement "neutre". C’est en même temps, par rapport à la respiration, un comportement non-continu (Blundell, 1979, 1981), suffisamment peu fréquent pour qu’il continue à être isolé en tant que tel, tandis qu’un comportement continu devient un fond perceptif et n’est plus perçu, par contraste, que lorsqu’il disparaît.

La force des croyances réside dans le caractère polysensoriel, infra-linguistique et inaccessible au raisonnement, des articulations représentationnelles qui les sous-tendent. La langue, principal outil de description et de raisonnement cognitif, « scientifique », ne représente qu’une petite partie, ou plutôt une projection très partielle, de la vie mentale du sujet - dont la richesse et le chatoiement idiosyncrasiques nous resteront à jamais inaccessibles dans la communication ou la modélisation, et dont l’Art nous donne parfois un aperçu. Les aspects « irrationnels » qui fondent la pensée magique sont sans doute simplement des aspects mal projetés en langue, et que l’analyse scientifique a donc du mal à appréhender. Ils n’en sont pas moins efficaces dans le monde subjectif du sujet, dont la « pensée » est d’abord faite de dimensions sensorielles (visions, sons, mouvements...) et émotionnelles.

Donc, subjectivement, le sujet est persuadé que s’il mange un objet, il se remplit de lui. Sur le plan physique, c’est une conviction intime tirée de l’expérience. Sur le plan psychologique, cela se traduit par une croyance dans le modèle symbolique : ce que JE mange s’intègre à (vient dans) ce que JE suis (ce que MOI est).

**Or, le sujet n'a accès au monde qu'à travers son modèle mental. La différence entre la chose et la représentation de la chose s'estompe dans la pensée symbolique. Quand le sujet pense, il ne peut pas facilement faire de différence entre le niveau symbolique et le niveau « réel » : il ne pense pas rentrer l'objet en lui, il pense rentrer l'idée de l'objet dans l'idée de lui-même.**

Il va donc, en incorporant l'objet, intégrer ses caractéristiques à sa propre personnalité. C'est du moins ce que prédit le modèle mental. Le principe d'incorporation, c'est donc simplement que le sujet applique de manière radicale son modèle mental du manger, en considérant qu'il n'y a pas de différence entre les choses et leur représentation.

Or, ce qui est associé une fois dans l'expérience reste associé (au moins pour un certain temps) dans la mémoire. Les objets s'envolent, mais les idées restent. Il suffit donc que la représentation d'un objet ait été en contact mental avec la représentation d'un autre pour que ces deux représentations restent « collées » : que l'esprit se saisisse d'une, il articule l'autre avec.

Nous prétendons que cela suffit à expliquer la magie sympathique dans le domaine alimentaire. Prenons l'exemple du « jus d'orange de Rozin ». L'idée de ce verre de jus d'orange a été en contact avec l'idée de cafard. Même si j'enlève le cafard, l'idée de cafard reste dans l'idée de verre de jus d'orange. De l'idée de ce verre de jus d'orange, ma pensée tendra à actualiser aussitôt l'idée de cafard. Rozin me demande de boire le verre. Mais quand j'y pense, dans mon modèle mental, l'idée du verre de jus d'orange contient l'idée de cafard. Et si je fais fonctionner ce modèle mental, comme j'ai la croyance que l'idée de moi va se remplir de l'idée du verre de jus d'orange (cf. supra), j'en déduis que l'idée de cafard va rentrer dans l'idée de moi, par l'intermédiaire du verre de jus d'orange. Naturellement, je refuse, car je ne veux pas avoir en moi quoi que ce soit de cet animal répugnant.

A partir de quel moment peut-on considérer qu'il y a magie ? La pensée magique utilise des schémas structurels enracinés dans la culture du sujet, mais en les appliquant à des objets qui peuvent en représenter d'autres. Elle utilise bien la "bonne" structure de la chaîne causale issue de l'expérience, mais remplace les objets réels par des symboles. Le résultat est une *formule magique*.

(2) l'essence de Z rentre dans le sujet S

qui se réalise par une formulation magique

(3) le symbole de Z est mangé par le sujet S

qui tire son efficacité causale de l'articulation initiale

(1) si PRENDRE - NOURRITURE / alors REMPLIR

(3) est un programme pragmatique qui utilise des articulations éprouvées, en espérant qu'elles agiront efficacement même si les objets réels sont remplacés par des symboles (figurines, morceaux de la chose visée, par exemple cheveux, nom). On peut dire que la magie alimentaire *réalise* des métaphores, en s'appuyant sur l'expérience causale de l'ingestion. Pour prendre un autre exemple magique utilisant le même type de mécanisme : si pour blesser quelqu'un, je sais par expérience qu'il faut le frapper avec un couteau, je vais réutiliser la même chaîne causale en remplaçant les vrais objets par leurs symboles : une figurine et une aiguille. La figurine représente l'individu par un mécanisme de métonymie (partie pour le tout, par exemple un cheveu de la victime) ; en magie, n'importe quelle analogie suffit pour faire représenter un objet par un autre : le monde magique est beaucoup plus laxiste que le monde réel.

Un bel exemple qui mêle la forme d'incorporation orale et celle du concept sous forme verbale est celui des rituels permettant de délivrer les possédés chez les *Jins* en Tunisie :

Le possédé avale un papier sur lequel est écrite l'incantation, c'est un des cas les plus fréquents en Tunisie profonde. On écrit la formule sur une galette d'orge, sur les pelures d'oignon, etc. que l'on mange ensuite. Parfois il suffit d'écrire la formule dans le fond d'un plat, de l'effacer et de manger dans ce plat. Il est fréquent aussi d'employer d'une façon analogue les oeufs : on écrit la formule sur la coquille, on fait cuire l'oeuf et on le mange (Bedhioufi, 1993).

Pour que le processus magique soit actif, il suffit que "l'essence de quelque chose" soit présente sous une forme quelconque, par exemple un fragment ou un symbole. Ici, la guérison est symbolisée par l'incantation, et elle s'incorpore par contacts et ingestion par le patient, en utilisant la chaîne causale du paradigme alimentaire.

La magie est l'application à des symboles de chaînes causales auxquelles le sujet croit, en espérant obtenir un effet causal réalisant son désir (*formulation magique de la chaîne causale*). Le fait qu'il s'agit d'une opération *symbolique* explique, selon nous, que la quantité ingérée ne fait rien à l'affaire. Et, de fait, des traces suffisent à rendre la contagion efficace (Rozin et Nemeroff, 1989). De manière générale, nous pensons que le caractère symbolique (simulation du "réel" sous forme de

manipulation de représentations mentales) de ces opérations explique simplement les faits observés et dispense des distinctions opérées entre les principes de "similarité" et de "contagion" dans l'étude des croyances magiques par Rozin et ses collaborateurs.

Pour conclure : la pensée magique est une application des processus de pensée normaux, juste un peu plus radicale, en ce qu'elle exagère avec optimisme les qualités prédictives du modèle mental. Comme la pensée scientifique elle repose sur l'espoir positiviste de pouvoir changer la réalité à partir de la manipulation du modèle. La pensée magique n'est donc qu'une forme particulière du processus de pensée ordinaire qui n'est finalement (Freud, 1895, Minsky, 1985) qu'une simulation "économique" de l'action en remplaçant des objets par leurs symboles, afin de préparer l'action réelle.

Pour supprimer le principe actif de la pensée magique, il faudrait supprimer le principe même de la pensée raisonnante (Lahlou, 1994). Et c'est bien ce que nous avons montré ici : les comportements « étranges » liés au principe d'incorporation résultent simplement de l'utilisation, relativement inoffensive, d'une articulation représentationnelle hors de sa zone de pertinence optimale.

Il n'est pas besoin de se reporter aux croyances religieuses pour trouver des exemples de pensée magique dans les sociétés des pays développés, même si elle s'y trouvent taxées de simples survivances ou de traditions. Dans le domaine alimentaire, l'exemple le plus spectaculaire en est sans doute le cholestérol.

Le cholestérol est une substance produite par le corps, où elle exerce des fonctions physiologiques indispensables sur lesquelles nous ne nous étendrons pas. C'est une substance dont la proportion dans le sang est assez facile à mesurer, ce qui explique qu'on ait disposé rapidement de diverses études la mettant en corrélation avec l'état de santé des populations. Elle a donc, comme il arrive fréquemment aux indicateurs statistiques commodes, été mise en cause dans des processus pathologiques, où elle intervient en conjonction avec de nombreux autres facteurs moins faciles à repérer. Cela a été le cas notamment pour l'athérosclérose. La nature et l'importance de son caractère prédictif dans ce syndrome ont été âprement discutées dans la communauté scientifique. Mais la représentation collective s'est focalisée sur une interprétation concrète directement dérivée du principe d'incorporation, qui présentait le cholestérol comme une substance

participant à la formation des thromboses dans les vaisseaux sanguins. Cette représentation se trouvait en résonance avec des représentations préexistantes, celles de l'homme-machine, complexe tuyauterie dans laquelle circule le sang, fluide vital. Le cholestérol venait engorger toute cette plomberie. Fischler, étudiant cette controverse (1990, pp. 311-320) a parlé de "diabolisation" du cholestérol, et le mot n'est pas excessif, comme en témoignent quelques titres de journaux qu'il cite (loc. cit. p. 313) : "Cholestérol, le réduire ou en mourir", "Péril dans l'assiette".

Le modèle fonctionnait d'autant mieux qu'on ne distinguait pas le cholestérol présent dans l'aliment de celui produit par l'organisme. Le citoyen averti pouvait donc imaginer un passage direct, cautionné par la médecine, de l'aliment au sang<sup>41</sup>. Le cholestérol en devenait une substance vénéneuse, qu'il fallait à tout prix éviter d'absorber ; cette recommandation, tirée de l'application du paradigme d'incorporation, a fait, si l'on peut dire, les choux gras des produits "cholestérol free", aux Etats-Unis notamment. En France, de saines réactions des acteurs, notamment d'une partie du corps médical, du Conseil National de l'Alimentation et des pouvoirs publics<sup>42</sup> ont permis d'éviter un tel phénomène (Jacques Flanzy, communication personnelle ; Oble et Mauguet, 1993).

En effet, la réalité, est, comme toujours, plus complexe que son modèle naïf. Le corps humain fabrique du cholestérol, et le cholestérol ingéré n'intervient que pour partie dans le dosage sanguin final. Surtout, les quantités ingérées à travers le beurre, par exemple, sont finalement faibles, et leur impact sans rapport avec l'intensité symbolique qu'on lui prête. Enfin, le métabolisme du cholestérol dépend étroitement de celui des graisses, en particulier des acides gras saturés. Les prescriptions anti-cholestérol étaient donc souvent abusives, comme en témoignent de nombreuses polémiques récentes.

---

<sup>41</sup>Le même effet joue pour "les graisses", dont l'imaginaire naïf conçoit bien que, de la viande mangée, elles viennent directement se fixer dans les "bourelets", "bosses de chameau" et autre "culottes de cheval", comme substance amorphe et indifférenciée. C'est du moins un fantasme que l'on retrouve chez certains malades (Klein, communication orale, 1993). On comparera cette efficacité de transfert avec celle des graisses du fromage, qui, contrairement à la réalité chimique, est classé naïvement comme "moins gras" que la viande, ou le lait (Lambert, communication orale, 1993). Cet effet d'une plus grande transférabilité des substances qui gardent le même nom ou la même image fantasmagorique découle naturellement de l'articulation représentationnelle, puisqu'alors, du point de vue de l'observateur, il s'agit de la même substance qui se combine à l'un ou l'autre syplexe (aliment ou homme).

<sup>42</sup>Poussés, il est vrai, par certains industriels qui voyaient dans cette tendance une menace pour les produits normaux, qui constitueront toujours le gros du marché: faire du beurre "sans cholestérol" revient à transformer dans l'imaginaire des clients le beurre normal en beurre "avec cholestérol", et risque de diminuer ses ventes.

Mais il est maintenant extrêmement difficile de revenir en arrière sur la connotation nocive du cholestérol : elle a trouvé un terrain d'ancrage naturel dans des articulations préexistantes, et solides. Le phénomène d'ancrage, décrit par Moscovici (1961, 1976) montre ici toute sa puissance.

## **7. Les comportements alimentaires**

Où l'on détermine, à partir d'une grande enquête sur la population française, les principales stratégies alimentaires des ménages. Où il s'avère que ces stratégies, au nombre de 7, correspondent à des populations bien typées sur le plan socio-démographique. Où l'on comprend que ces stratégies constituent de grands schémas de comportement adaptés aux contraintes objectives de ces ménages.

Où l'on compare les comportements aux représentations, d'où il ressort d'abord que, si celles-ci sont bien en cohérence avec ceux-là, le lien ne semble que de deuxième ordre, ce qui explique les difficultés rencontrées par le marketing dans la prévision des comportements à partir des représentations.

Où l'on explique que la représentation sociale est, par nature, relativement constante dans la population puisqu'elle sert de référent commun, et que par conséquent les différences individuelles sont forcément d'un ordre de grandeur inférieur aux grandes constantes qui constituent les noyaux de base.

Nous allons maintenant examiner le rapport entre représentations et comportements. Nous verrons ainsi comment, et jusqu'où, les représentations correspondent aux actions dans le monde réel.

C'est un problème ancien et largement débattu. Non que quiconque doute que les représentations servent à agir dans le réel, mais parce que les recherches effectuées, notamment en marketing, n'arrivent qu'à grand peine à mettre en évidence un lien fortement prédictif entre représentations et comportements.

Notre enquête, en raison de sa taille exceptionnelle, apporte des éclairages nouveaux. Certes, même avec les méthodes dont nous disposons le lien, s'il existe indéniablement, n'apparaît que ténu. Mais les raisons vont en apparaître. D'abord, nous n'appréhendons dans nos recherches qu'une petite partie (ici : verbale) de la représentation ; ensuite, l'être humain est un organisme complexe dont les comportements sont déterminés par une grande quantité d'autres facteurs. Les contraintes « de réalité », plus prégnantes, ont un pouvoir prédictif plus fort que les

représentations mentales du sujet. Mais les représentations sont essentielles pour comprendre les possibilités de changement des comportements.

Nous allons nous appuyer sur une enquête par questionnaire, réalisée au Crédoc, au printemps 1988, sur un échantillon de 1600 ménages<sup>43</sup> représentatif de la population française métropolitaine (Lahlou, 1989). Cette enquête, « Comportements alimentaires », est particulièrement détaillée. Sa lourdeur a imposé son administration en trois temps, au domicile des ménages, afin que sa longueur n'affecte pas la qualité des données recueillies. Le questionnaire (65 pages !) a fourni près de 2400 variables de travail. Il s'appuie sur une modélisation en quatre phases de la consommation alimentaire, et sur des techniques d'analyse factorielle et de classification « en cascade » (Lahlou, 1989, *annexes techniques*).

## 7.1 La chaîne de transformation alimentaire

Les activités liées aux produits alimentaires peuvent se décomposer en 4 phases : *l'approvisionnement*, le *stockage*, la *préparation* et *l'utilisation* (Lahlou, 1987). Cette organisation du processus d'alimentation est commune à la plupart des sociétés humaines. Elle est dérivée du processus biologique dont nous avons vu la version représentationnelle sous la forme du Paradigme de Base. Ce processus est dû "à la logique des choses" : les aliments ne viennent pas naturellement à nous et de façon constante, comme c'est le cas pour les végétaux qui puisent directement leur subsistance dans l'espace environnant ; il nous faut nous les procurer et souvent leur faire subir une transformation qui les rend aptes à la consommation.

Par rapport à l'alimentation des autres animaux, les spécificités de la chaîne humaine reposent d'une part sur l'étalement du processus dans le temps et la complexité des différentes phases, d'autre part sur la division du travail. Tandis que l'animal accomplit en général toutes les opérations de la prise alimentaire lui-même et dans un laps de temps très court, l'Homme, au cours de l'histoire, a progressivement introduit une temporisation (le stockage), une sophistication des différentes phases (agriculture, transformation, ritualisation du repas...) et une multiplication des opérateurs. Dans les sociétés modernes, certains agents se chargent de produire, d'autres de transformer, d'autres de faciliter

---

<sup>43</sup> Ce sont les « ménagères » (hommes ou femmes) qui ont été interrogées sur les comportements du ménage. On sait depuis Lewin (1943) que c'est la personne qui se charge de la cuisine (et des courses), le « gatekeeper » (portier), qui décide principalement pour tout le ménage.

l'approvisionnement etc. Le consommateur final utilise des aliments qui ont déjà fait l'objet de plusieurs transformations amont : ce sont des "produits" alimentaires.

Dans l'industrie de production alimentaire, les quatre phases recouvrent l'achat de matières premières, le stockage primaire, la production et la commercialisation. Dans la distribution, elles deviennent : l'achat, la gestion de stocks, la commercialisation et la vente. Pour le consommateur final ce sont : l'approvisionnement, le rangement et la conservation, la préparation du repas et sa destruction, c'est-à-dire sa "consommation" au sens large : transformer les aliments en, repas, plaisir, nutriments, et déchets.

Elle consiste à transformer le produit préparé en utilité (bénéfice physique, psychologique, financier...) c'est-à-dire, d'une manière plus philosophique, en quelque chose qui contribue à la survie et à l'épanouissement individuel. Notons que la phase d'utilisation est tendue vers un but plutôt que déterminée par les produits utilisés : l'étape d'utilisation constitue le but de chaque agent, et conditionne les autres étapes, qui en sont les moyens.

Les quatre phases s'enchaînent dans ce que nous appelons un *processus de consommation alimentaire* : le résultat de chacune est utilisé comme input dans la suivante. Chaque phase est soumise à des contraintes et il se produit entre les phases des "remontées" d'information en sens inverse du mouvement des produits. La remontée d'information d'une phase X sur la précédente est en fait la représentation que l'agent se fait de la phase X. Elle constitue le but de la phase, comme la phase d'utilisation constitue le but du processus. Et de même que les phases s'organisent en processus chez un individu, les processus des différents acteurs économiques s'organisent à leur tour pour former une chaîne de production/consommation au niveau de la société humaine. Chaque agent s'approvisionne avec le produit du processus de l'agent qui le précède : c'est la « chaîne de transformation économique ».

Chaque phase est soumise à des contraintes spécifiques, de trois types : technique, amont et aval. Les contraintes techniques sont liées à la réalisation de la phase elle-même. Par exemple, le stockage est soumis à des contraintes de place, d'équipement, de possibilités financières, de gestion de stocks... Ces contraintes sont de natures diverses : matérielles ou immatérielles, spécifiques à une phase du processus ou portant sur son ensemble.

Les contraintes "amont" et "aval" de chaque phase, elles, sont des contraintes de cohérence du processus. Les contraintes "amont" sont évidentes : les produits nécessaires à chaque phase sont issus de la précédente. Donc, le produit utilisé dans chaque phase doit être choisi parmi ceux qui sont disponibles. Il comporte un éventail de caractéristiques limité, résultat des contraintes de tous les processus situés en amont. Les contraintes amont sont des contraintes logiques.

Les contraintes "aval" sont le symétrique des contraintes "amont". Il faut que le résultat de la phase soit utilisable par la suivante : c'est l'idée de "pouvoir à la demande". Les contraintes "aval" sont le résultat des contraintes de toutes les phases en aval, elles sont téléologiques. Elles posent donc le problème crucial de la remontée d'information depuis toutes les phases en aval, mais principalement depuis la phase immédiatement consécutive. La primauté de la phase consécutive s'explique par des raisons pratiques (la contiguïté donne une plus grande prégnance) et théoriques (il y a, entre la phase considérée et les finalités lointaines, d'autres phases qui permettent d'adapter les caractéristiques du produit en augmentant les degrés de liberté, ou en termes plus imagés, on obtient plus de 'mou' grâce aux phases intermédiaires).

Cette présentation succincte de la chaîne alimentaire amène une première constatation, triviale mais qui mérite d'être soulignée. L'éclatement du processus en actions séparées exécutées par des agents différents en différents lieux de l'espace et du temps (ex. : le cuisinier, la serveuse, le cueilleur de bananes) a permis d'obtenir une répartition des ressources sur l'ensemble de la planète, avec des avantages économiques considérables ; c'est un énorme progrès écologique qui permet de réaliser *in fine* des tâches complexes (ex. : un dîner au restaurant). Mais cette distribution des tâches et des objets dans l'espace-temps implique qu'une certaine coordination est indispensable pour qu'elle débouche avec succès sur son objectif final : la prise alimentaire par le consommateur. Ce sont les représentations auxquelles se réfèrent les différents acteurs (ou un même acteur avec lui-même entre différentes phases) qui permettent la coordination décentralisée. Cette dernière est possible, notamment, par le partage, chez chacun des acteurs, d'une représentation du processus qui couvre au moins le champ d'action de l'acteur, et les interfaces qu'il a avec ceux qui coopèrent avec lui.

Si les processus alimentaires des paysans du Moyen Âge français diffèrent des processus actuels, c'est parce que les conditions de production ainsi que l'organisation sociale ont changé, mais la logique reste similaire dans sa finalité. Il

serait cependant abusif de dire qu'elle reste identique. La consommation alimentaire, le "besoin" alimentaire, sont insérés dans un réseau mouvant et instable d'autres "besoins" et d'autres consommations qui imposent leurs propres contraintes de cohérence sur le comportement global du sujet. Le "besoin" change avec les époques et les situations. La logique alimentaire donc, ne peut rester identique d'un observateur à l'autre, ni, *a fortiori*, d'une époque à l'autre. Comme tout paradigme représentatif, elle sera sujette à des variations adaptatives.

## 7.2 Les comportements alimentaires des Français

L'analyse<sup>44</sup> nous a amené à distinguer **sept grands groupes de consommateurs** correspondant chacun à une stratégie particulière.

Les descriptions qui suivent sont des résumés, volontairement succincts. Le résultat le plus intéressant est que cette classification faite sur les comportements s'avère très discriminante en termes socio-démographiques : un type de comportement correspond, de fait, à une population relativement homogène en termes de conditions de vie.

*Guide de lecture :*

*Nous décrivons dans ce qui suit les éléments les plus caractéristiques des classes : leur prototype. Lorsque nous écrivons que les "célibataires campeurs" sont des célibataires locataires, cela ne signifie pas que tous les ménages de cette classe ont ces caractéristiques, mais que les membres de la classe ont significativement plus souvent ces caractéristiques que la population générale, à un seuil de significativité supérieur à 0.001, c'est à dire que ces différences ont moins d'une chance sur 1000 d'être dues au hasard.*

*Ainsi, les "célibataires campeurs" sont 72% à être effectivement célibataires (à comparer à 15% dans la population générale), et 75% à être locataires (47% dans la population générale).<sup>45</sup>*

---

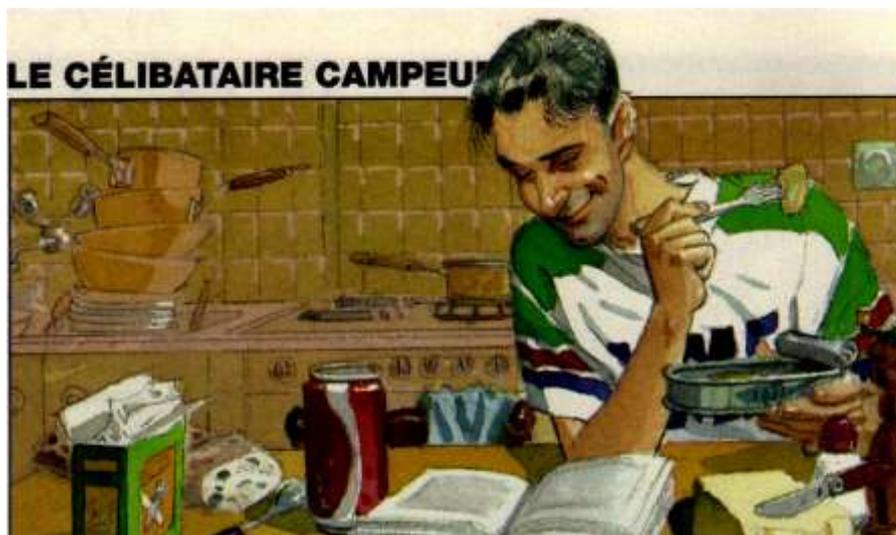
<sup>44</sup> Issue de classifications ascendantes des ménages sur la base de leur comportement dans les différentes phases.

<sup>45</sup> Le contraste est encore plus fort si l'on compare une stratégie aux autres (et non à la moyenne, qui la contient). Ainsi, les célibataires campeurs sont à 72% célibataires, tandis que les autres (non-"célibataires campeurs") sont célibataires à 10,6% seulement, puisqu'un tiers des célibataires est dans la classe "célibataire campeur".

### Célibataire campeur

Ils représentent 7% des ménages à l'époque de l'enquête, soit 1,42 millions de ménages et 1,8 millions de personnes<sup>46</sup>.

Figure 12 : Les célibataires campeurs



\* *qui sont-ils ?* (Figure 12)

Des célibataires urbains, assez parisiens, jeunes (âge moyen : 38 ans, médiane 28,5 ans), plutôt sans religion, d'un bon niveau d'études, travaillant dans le tertiaire, avec des revenus plutôt faibles mais qui doivent être rapportés au fait qu'il s'agit de personnes seules. Ils sont locataires d'un studio ou d'un appartement avec une petite cuisine (quand ils en ont une) très mal équipée, et possèdent peu d'animaux domestiques. Ils lisent des quotidiens et des hebdomadaires d'information et/ou des journaux sportifs. Pour eux, le sucre évoque le café, et le beurre les tartines et les sandwiches. Ils fument, boivent beaucoup d'alcool, et ne font pas de régime.

\* *leur comportement*

Il s'approvisionnent au jour le jour en supérette ou chez l'épicier, n'ont pas de stock alimentaire et jettent beaucoup de produits périmés. Ils consacrent assez peu de temps aux courses (1 h 40 mn par semaine<sup>47</sup>). Ils n'ont pas d'équipement de stockage en froid négatif, c'est-à-dire de congélateur. Leur budget est important

---

<sup>46</sup> Ce dessin, comme les suivants représentant les stratégies de consommation, est dû à J. F. Gibrat, et extrait de Lahlou (1993c).

compte tenu du peu qu'ils mangent effectivement : 1228 F (médiane 950 F par tête<sup>48</sup>) pour les repas à domicile et 760 F en repas extérieurs (cela concerne 58 % d'entre eux).

Ils ne font jamais de pâtisserie.

La préparation d'un dîner ordinaire est très courte, elle dure 17 mn en semaine, et 26 mn le week-end. Ils ne préparent pas leurs repas, en sautent fréquemment, ou font des repas froids ou à plat unique, mais ne mangent pas dans la cuisine.

Du point de vue de l'organisation quotidienne de la prise alimentaire, ils déjeunent et dînent souvent dehors (notamment chez des proches), et ont tout aussi souvent des invités. Ils n'ont pas d'heure fixe, mais dînent (très) tard. Quand ils sont seuls, l'important est que « ça aille vite » (22 mn contre 30 mn pour les autres stratégies) : le repas est alors purement utilitaire et ils s'intéressent surtout au contenu de l'assiette. Ce sont des grignoteurs.

*\* que mangent-ils ?*

Ils ne mangent pas, ou peu, de pommes de terre fraîches en vrac, ni de viande fraîche à la coupe. Ils mangent un peu "n'importe quoi" du moment que c'est facile à préparer.

Ils sont sur-consommateurs de plats cuisinés sous toutes leurs formes, de pains préemballés, de potages en brique, de « 4ème gamme » (salades en sachet...), de gin, de plats allégés, de café moulu normal, de purée en flocons, de pains spéciaux, de vodka, de thé, de chips, de cocktails, de vinaigrette toute prête, de légumes cuisinés surgelés, de sucre roux. Ils mangent souvent des pâtes.

### **Urbain moderne**

10% des ménages, soit 2,17 millions de ménages et 4,57 millions de personnes.

---

<sup>47</sup> Les chiffres donnés ici concernant la durée des courses, la durée de préparation d'un dîner ordinaire en semaine, la durée de préparation d'un dîner ordinaire le week-end, la durée d'un repas ordinaire, sont des médianes.

<sup>48</sup> Il s'agit de Francs 1988.

Figure 13 : les urbains modernes



\* *qui sont-ils ?* (Figure 13)

Ce sont des couples jeunes, citadins et plus typiquement parisiens, où les deux sont actifs, vivant plutôt en concubinage, sans enfant, sans religion, d'un haut niveau d'étude. Ils sont locataires d'un appartement dans un immeuble ancien, avec une cuisine petite mais pas trop mal équipée en petit électroménager.

Les revenus par tête sont moyens à élevés. Le chef de ménage (âge moyen 36 ans, âge médian 33,5 ans) est plutôt cadre du tertiaire. Ils ont peu d'animaux domestiques, et quand ils en ont, ce sont plutôt des poissons ou des chats. Ils sont sportifs, mais boivent et fument beaucoup.

Ils lisent beaucoup, en particulier des quotidiens d'information, des magazines de mode ou de cinéma, et Télérama.

Pour eux, le sucre évoque plutôt les sucreries et bonbons. Ils sont assez préoccupés de diététique, mais ne suivent pas beaucoup de régimes.

\* *leur comportement*

Ils font les courses au jour le jour (durée par semaine : 1 h 55 mn), dans de nombreux types de points de vente, avec une forte prédominance du supermarché. Ils sont assez sujets aux achats d'impulsion. Leur budget alimentaire s'élève à 1690 F par mois (médiane 820 F par tête), et pour 66 % d'entre eux, le budget en restauration extérieure est important : 375 F par personne, avec une forte variance.

Leur stock, court, est mal géré et ils jettent des produits de toute sorte, en particulier des produits frais préemballés. Les produits surgelés sont consommés dans les trois jours. Ils sont au demeurant sous-équipés en froid négatif.

C'est dans cette classe que les tâches ménagères sont les plus partagées entre conjoints. La préparation est courte (23 mn pour un dîner en semaine, et 41 mn le week-end).

Leur routine se caractérise par les traits suivants : ils mangent peu chez eux à midi en semaine, et le soir, sautent souvent des repas, ou sortent très souvent au restaurant ou chez des amis. Ils reçoivent beaucoup. Ils n'ont pas d'heure fixe pour manger, prennent des repas à plat unique et des repas-plateau 2 à 3 fois par semaine, ne mangent pas dans la cuisine. Ils font de temps en temps des repas soignés, et rarement de la pâtisserie, mais prennent souvent l'apéritif, et grignotent beaucoup à la maison et au bureau.

Ils accordent une importance particulière à la conversation lors des repas.

*\* que mangent-ils ?*

Ce sont des adeptes des produits-service et de grignotage.

Les produits sur-consommés sont : le pain sous emballage, les potages en bricks, le gin, les salades en sachet, les plats cuisinés surgelés, frais ou réfrigérés, allégés ou non, le café moulu normal, les fromages préemballés, la purée en flocons, les entrées préparées, les potages en boîte, la vodka, le thé, le lait frais, les chips, les cocktails, les vinaigrettes toutes prêtes, les légumes cuisinés surgelés, les pains spéciaux, le whisky, les cacahuètes, les sauces en tube ou en bocal, le lait concentré en tube.

Ils consomment moins de vin ordinaire, de pommes de terre, de produits bruts frais en vrac ou au poids.

**Rural domestique**

14% des ménages, soit 2,85 millions de ménages.

*:\* qui sont-ils ? (Figure 14)*

Des familles nombreuses, rurales, catholiques, propriétaires, résidant en habitat individuel avec un jardin potager et une grande cuisine bien équipée, avec un congélateur indépendant. Le chef de famille, d'âge mûr (âge moyen 46 ans, âge médian 44,5 ans), est typiquement agriculteur ou ouvrier, et son diplôme le plus élevé est de niveau faible. Les revenus sont moyens-faibles. Ils possèdent des animaux domestiques, en général de gros chiens et des chats.

*Figure 14 : Les ruraux domestiques*



*\* leur comportement*

Ils font les courses une fois par semaine dans une grande surface, et utilisent la livraison à domicile. Ce sont eux qui passent le moins de temps à faire les courses (1 h 35 mn par semaine), et leur budget alimentaire est faible, compte tenu de la taille du ménage (645 F par tête et par mois) : une partie des produits qu'ils consomment n'est pas achetée mais produite à la maison, et ceux qu'ils achètent sont des produits de base peu coûteux.

Ils stockent longtemps, mais achètent peu de produits transformés. C'est sans doute parce qu'ils ont recours à l'auto-production : préparation de conserves et congélation à domicile.

C'est la ménagère qui fait la cuisine, et le temps de préparation est long : 44 mn pour un dîner ordinaire, 55 mn pour un dîner du week-end. Elle fait fréquemment de la pâtisserie, des plats dont la préparation demande plus d'une heure, et des repas soignés au moins une fois par semaine.

Les repas (soir et en général midi) sont pris à domicile toute la semaine. 41,5% d'entre eux prennent des repas hors domicile, et dans ce cas le budget alimentaire mensuel par tête est de 168 F. Les repas du soir sont généralement pris dans la cuisine ; les convives mangent en même temps, et le même menu. Si le contenu de l'assiette est important, le fait de se retrouver ensemble compte aussi beaucoup.

Ils reçoivent des invités assez fréquemment et c'est dans ce cas qu'ils prennent l'apéritif (en général, une fois par semaine).

*\* que mangent-ils ?*

Les produits qu'ils achètent plus que la moyenne sont essentiellement des produits « de base » : le vin ordinaire, la pâte à tartiner au chocolat, le fromage fondu, les gâteaux secs simples, la crème fraîche, les biscuits salés, les liqueurs, le chocolat à pâtisser, les glaces, les cacahuètes et la viande surgelée. Ils sont sous-consommateurs de sucre roux, et d'autres produits "haut de gamme".

**Familial**

22% des ménages, soit 4,57 millions de ménages et 13,7 millions de personnes.

:

*\* qui sont-ils ? (Figure 15)*

Ce sont des couples mariés avec enfants, de classe moyenne ou populaire, dont la femme est souvent inactive et lit plutôt "Modes et Travaux" et "Télé 7 Jours". Ils ont des animaux domestiques. Leurs revenus sont moyens. Ils sont plutôt locataires, souvent en HLM, et leur cuisine est plutôt petite et moyennement équipée.

Le chef de famille, typiquement diplômé de l'enseignement technique, est âgé en moyenne de 47,5 ans (médiane 45,5 ans).

On pourrait dire que cette classe est ce qui reste de la mythique famille de "Français moyens" du temps de la consommation de masse.

*Figure 15 : Les familiaux*



*\* leur comportement*

Ils s'approvisionnent au moins deux ou trois fois par semaine, tant dans les grandes surfaces (avec une prédilection pour les supermarchés) que chez les commerçants spécialisés, où ils dépensent un budget conséquent ; ils consacrent un temps important aux courses alimentaires (près de 2 h 45 mn par semaine). Leur budget alimentaire mensuel est de 2650 F (médiane 815 F par personne).

Le stockage est moyen, entre 2 jours et une semaine.

La préparation, moyennement longue, dure 30 mn en semaine et plus de 50 mn le week-end. Elle utilise des produits bruts ou semi-transformés, et des appareils électroménagers, mais sans excès.

Ces ménages sautent rarement des repas, font des repas soignés et de la pâtisserie une ou deux fois par semaine, et assez souvent des repas dont la préparation demande plus d'une heure.

Le dîner a lieu relativement tôt, à table, souvent dans la salle à manger ; le dîner est décontracté, convivial. Tous les convives mangent en même temps le même menu. Ils reçoivent des invités deux ou trois fois par mois. Le budget dépensé en restauration hors foyer est peu élevé (163 F par mois et par tête) et concerne 45,9 % d'entre eux. Les enfants font un goûter, et grignotent ; les adultes grignotent aussi.

La ménagère accorde une importance particulière à la fraîcheur des produits.

*\* que mangent-ils ?*

Leur alimentation est très marquée par les goûts des enfants, ou ceux que leur attribuent leurs parents.

Ils sont sur-consommateurs de beurre, de fromage, de sucre blanc, de sauces en tube ou en bocal, de pain frais, de pâté à la coupe, de chocolat et de bonbons, de biscuits salés, de yaourts aromatisés, de crème fraîche, de rochers au chocolat, de crèmes dessert fraîches, de fruits en conserve, de glaces, de gâteaux de riz en boîte, de desserts instantanés, de pommes de terre fraîches, de lait longue conservation, de pâte à tartiner au chocolat, de jus de fruits, de pâtisserie fraîche, et de crèmes dessert en boîte.

### **Bien installé**

21% des ménages, soit 4,39 millions de ménages et 14,84 millions d'individus.

:

*\* qui sont-ils ? (Figure 16)*

Des couples mariés, aisés, avec enfants plutôt jeunes, possédant des animaux domestiques, habitant en maison individuelle, plutôt en banlieue, propriétaires ou en accession. Le chef de famille (âge médian 41,5 ans), cadre moyen ou cadre supérieur, est marié avec une femme active. Les revenus élevés se trouvent dans cette classe. Ces ménages sont suréquipés en appareils électroménagers (depuis le magnétoscope et le lave-vaisselle jusqu'à la saucière électrique). Leurs lectures les plus typiques sont les magazines féminins et Le Figaro/Figaro-Madame.

Il s'agit un peu d'un nouveau modèle bourgeois des années 1980, même si certains des ménages qui l'adoptent vivent en fait au-dessus de leurs moyens.

*Figure 16 : Les bien installés*



*\* leur comportement*

Ils ont une stratégie d'approvisionnement diversifiée et efficace, avec des courses relativement fréquentes, des achats aussi bien chez les spécialistes et en

particulier les freezer-centers que dans les GMS, et un budget important (2610 F par mois, médiane 683 F par tête). Ils font beaucoup d'achats d'impulsion. Comparé à celui des types de ménages précédents, ce budget peut être considéré comme efficace compte tenu de la quantité de produits de luxe ou transformés que consomment ces ménages. C'est principalement leur stratégie d'approvisionnement sélective (choix des points de vente ayant le meilleur rapport qualité/prix pour chaque type de produits) qui leur permet de bien gérer leur budget. Ils consacrent 2 h 20 mn par semaine aux courses.

Ils ne mangent pas toujours chez eux à midi, et sortent de temps en temps le soir : 64% d'entre eux prennent des repas hors du domicile, et dans ce cas leur budget mensuel en repas extérieur est moyennement élevé.

Le stockage est long et rationnel : les produits sont conservés proportionnellement à leur durée de conservation. Ces ménages consomment beaucoup de produits surgelés, qu'ils conservent assez longtemps (2 à 3 semaines). Ils jettent des produits, en particulier des produits "nouveau frais", mais peu fréquemment.

La préparation, moyennement longue (36 mn pour un dîner en semaine et 57 mn pour un dîner le week-end), fait appel à une vaste panoplie d'appareils ménagers, dont la ménagère se sert fréquemment. Les repas sont rarement à plat unique, ou sans plat chaud, et sont plutôt soignés. Certaines ménagères de cette classe ont des préparations assez courtes. Les repas du week-end ont tendance à être gastronomiques, avec de la pâtisserie maison. Il y a assez fréquemment des invités, ou des invitations chez des proches.

L'apéritif est une pratique répandue. Les enfants font un goûter, les adultes aussi de temps en temps. Toute la famille grignote, à la maison et à l'extérieur. Le repas, plutôt long, est pris en famille, tout le monde mange en même temps et le même menu. La convivialité est un élément important du dîner.

*\* que mangent-ils ?*

Ils mangent bien. Ils sont sur-consommateurs de la plupart des produits transformés ou festifs : soft-drinks, vins de qualité, cognac, ketchup, whisky, glaces, champagne, tous types de surgelés, céréales, chocolats, produits allégés, soupes en sachet, fromages, 4ème gamme, gâteaux en kit, vodka, infusions, jus de

fruits, thé, lait longue conservation, margarine de cuisson, poisson frais, aliments diététiques.

### Traditionnel âgé

16% des ménages, soit 3,36 millions de ménages et 7,25 millions de personnes.

:\* *qui sont-ils ?* (Figure 17)

Ce sont des couples ou des personnes seules, âgés, catholiques, vivant plutôt en habitat individuel, plutôt dans de petites agglomérations, souvent avec un jardin potager, et une cuisine de taille moyenne, mais mal équipée.

Le chef de ménage, âgé (59 ans en moyenne, médiane 62,5 ans) est en général retraité, très peu diplômé, et son épouse est inactive. Ils lisent les journaux régionaux, ne fument pas, ne font pas de sport, boivent peu d'alcool. Les revenus sont faibles ou très faibles.

Figure 17 : Les traditionnels âgés



*\* leur comportement*

L'approvisionnement, peu fréquent, se fait en GMS ou par livraison à domicile. Ils passent 1h 45 mn par semaine à faire les courses. Leur budget alimentaire moyen est de 1760 F (médiane 975F par tête).

Le stockage est court ou inexistant : ces ménages n'achètent pas de produits transformés stockables. Mais ils ne jettent rien.

La préparation des repas, faite principalement à partir de produits bruts frais, est longue et ne fait pas appel aux robots ménagers. La préparation d'un dîner ordinaire dure 28 mn et 47 mn le week-end.

Le repas est pris à heure fixe, très tôt, tous les jours. Ces ménages ne sautent jamais de repas, ne font jamais de repas-plateau, et font rarement des repas soignés ou dont la préparation demande plus d'une heure. Ils grignotent peu.

Ils reçoivent peu, sortent rarement manger à l'extérieur (20,7 % seulement prennent des repas hors domicile, et pour ceux-là le budget qui y est consacré est faible : 167 F) ou chez des amis, et regardent systématiquement la télévision en dînant, dans la cuisine. Ils s'intéressent plus au contenu de leur assiette qu'à l'ambiance ou au décorum.

*\* que mangent-ils ?*

Ils sont sous-consommateurs de tous les produits transformés, des produits festifs et des produits de grignotage.

Les produits dont ils sont significativement sur-consommateurs sont les mélanges café-chicorée, les biscottes, le jambon à la coupe, les pommes de terre fraîches en vrac.

## Isolé

10% des ménages, soit 2,17 millions de ménages et 2,83 millions de personnes.

Figure 18 : Les isolés



\* *qui sont-ils ?* (Figure 18)

Solitaires, pauvres, âgés (âge moyen : 66 ans, médiane 67,5 ans), retraités, sans diplôme, et de santé fragile, ils sont nombreux à suivre un régime pour des raisons médicales. Ils ont des cuisines minuscules et aucun équipement électroménager. Le beurre évoque pour eux la cuisine, et le sucre les boissons chaudes. Ils lisent des quotidiens régionaux, les journaux télé et un peu la presse du coeur.

\* *leur comportement*

Ils font les courses presque tous les jours chez les petits commerçants proches (durée hebdomadaire : 1 h 45 mn), chez qui ils achètent presque uniquement des produits frais, non transformés, et de basse gamme.

Leur budget alimentaire mensuel est de 1190 F (médiane 950F par tête), mais ils ne sont que 16 % à avoir un budget en restauration hors foyer (470 F par mois). Ils sont très peu sensibles à l'achat d'impulsion.

Ils ne stockent pas, parce qu'ils s'approvisionnent au jour le jour en produits non stockables, et qu'ils ne disposent pas de congélateur. Ils ne jettent jamais de produits.

Ils mangent presque tous les jours des repas à plat unique, ne font presque jamais de repas-plateau, de repas soignés, de pâtisserie ou de repas dont la

préparation demande plus d'une heure. La préparation du repas est courte (entre 20 et 25 mn aussi bien en semaine que le week-end).

Ils mangent chez eux tous les jours à midi et le soir, à heure fixe, dans la cuisine, devant la télévision, sans jamais sauter de repas, sortir ni recevoir. Ils ne prennent jamais l'apéritif et grignotent peu.

C'est le contenu de l'assiette et ce qui passe à la télé qui compte dans le dîner. Les repas du week-end sont identiques à ceux de la semaine et durent moins de 20 mn (contre 30 mn pour les autres stratégies).

*\* que mangent-ils ?*

Ils mangent peu, et presque pas de produits transformés, modernes, festifs. Ils sont sous-consommateurs de tous les produits qui ne sont pas des produits de base. Leur régime est surtout caractérisé par sa monotonie : pain frais, pâtes, riz, pommes de terre et légumes frais en vrac, viande à la coupe, fruits frais constituent l'essentiel de leur alimentation. Par rapport à la population générale, ils consomment un peu plus d'infusions, de mélanges café-chicorée, de café décaféiné, et, pour une partie d'entre eux, de pâtisserie.

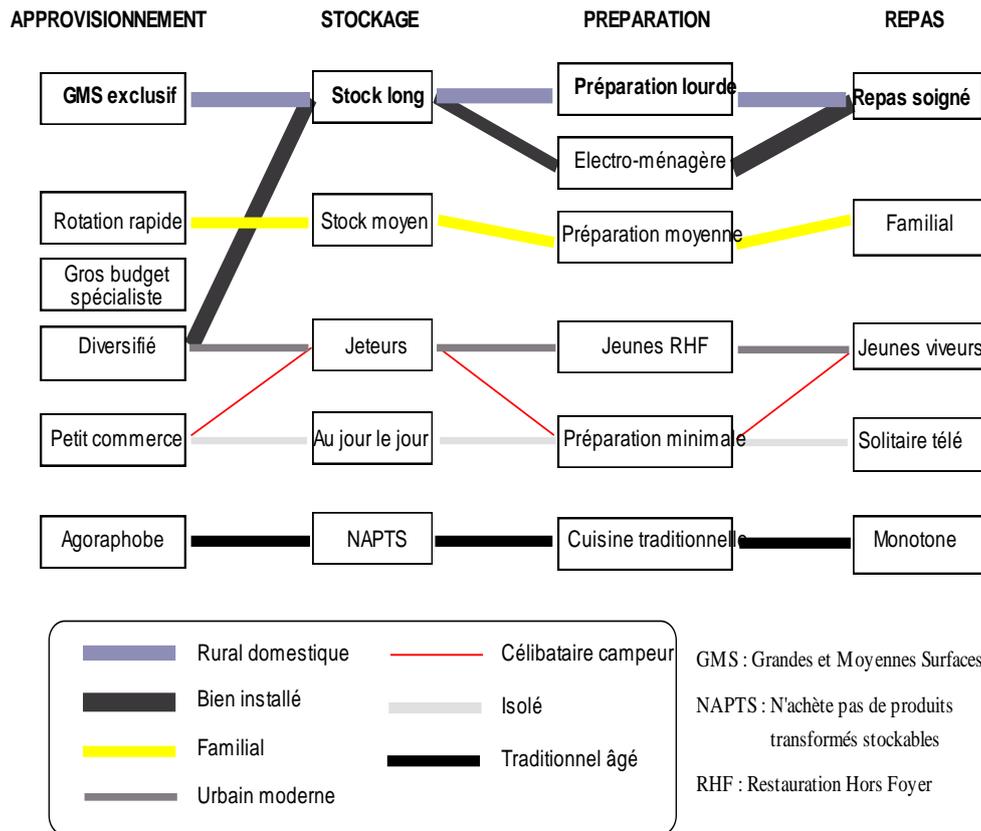
#### **Tableau d'ensemble des stratégies**

La Figure 19 résume les grandes caractéristiques des stratégies de consommation des ménages et permet de les comparer rapidement. Chaque stratégie est représentée par une ligne brisée, qui passe, dans chacune des phases, par le type le plus caractéristique adopté par les ménages de la stratégie considérée.

Ainsi, par exemple, la stratégie "isolé", représentée par l'avant dernière ligne (en gris clair), est caractérisée par :

- un approvisionnement "petit commerce" (achat quasi journalier chez les petits commerçants spécialisés, l'épicerie ou la supérette),
- un stockage "au jour le jour" (pas de stock),
- une préparation "minimale" (très courte, sans réalisation de plats soignés, avec fréquemment des repas à plat unique),
- une phase d'utilisation "solitaire télé" (repas, pris tôt, à heure fixe, devant la télévision, sans composante conviviale).

Figure 19 : Les stratégies de consommation dans leurs différentes phases



### Analyse globale

Les comportements ne sont pas répartis aléatoirement sur la population. Chaque stratégie correspond à une catégorie de ménages bien typée sur le plan socio-démographique.

Les stratégies peuvent d'abord être séparées en deux grands types : familiales et non familiales. Les premières concernent les ménages à plusieurs personnes, avec enfants (*rural domestique, bien installé, familial*), et les secondes les ménages plus petits, composés de couples sans enfants (*traditionnel âgé, urbain moderne*) ou de personnes seules (*célibataire campeur, isolé*). Les premiers sont en général mieux organisés dans leur comportement alimentaire, pour la simple raison que, ayant à gérer une logistique lourde et un flux important de produits alimentaires, ils ont été amenés à rationaliser leur stratégie alimentaire. En ce sens, chaque stratégie peut être considérée comme une adaptation écologique des comportements, qui optimise l'interaction du ménage avec son environnement.

On voit ainsi, par exemple en ce qui concerne l'approvisionnement, une tactique de recherche optimale ("optimal foraging"), c'est-à-dire une maximisation du rapport avantages/coût compte tenu des contraintes socio-techniques. Prenons une illustration non humaine de ce mécanisme de sélection des tactiques comportementales. Elner et Hugues (1978) ont confronté des crabes de terre (*Carcinus maenas*) à des choix d'approvisionnement en leur proposant des moules de taille différente. Les grosses moules renferment plus d'énergie sous forme de nutriments, mais elles sont plus difficiles à ouvrir et demandent donc une dépense d'énergie plus importante. Le calcul de la dimension optimale des moules en termes de coût/bénéfice énergétique prédit un optimum de taille, qui est effectivement le choix que font les crabes.

Ainsi les *célibataires campeurs*, qui ont besoin d'une petite quantité de nourriture hebdomadaire, préfèrent s'approvisionner dans les petits magasins de proximité, bien qu'ils soient plus chers, car aller dans des hypermarchés (souvent situés en dehors du centre ville où ils résident) est plus coûteux en efforts. Les foyers nombreux, dont les besoins énergétiques sont nettement plus importants, font un choix inverse, le coût de transaction unitaire devenant inférieur à l'économie réalisée sur un gros volume d'achats. En fait, la simple optimisation financière est une grossière simplification : la "monnaie" que cherchent à maximiser les individus semble plutôt être le plaisir, la satisfaction au sens large du terme, comme le montre par exemple Cabanac (1992) avec des expériences de laboratoires : des rats seront prêts à faire une grosse dépense énergétique supplémentaire pour obtenir des aliments qui leur plaisent, des humains sont prêts à payer plus cher des aliments qu'ils préfèrent.

Les variations importantes d'âge entre les différentes classes nous amènent à resituer les différentes stratégies dans le cycle de vie. Le *célibataire campeur* est plutôt une personne en début de cycle de vie, active, cherchant une insertion dans un tissu social qui l'amène à manger souvent hors de son domicile. L'*urbain moderne* est en quelque sorte la version "jeune couple" du célibataire campeur, une fois que celui-ci commence à se mettre en ménage. A l'arrivée des enfants, il se dirige, selon son milieu socio-géographique, vers l'une des trois stratégies familiales (*rural domestique*, *familial*, ou *bien installé*). Après le départ des enfants, il adopte la stratégie *traditionnel âgé*, puis, à la mort du conjoint, la stratégie *isolé*.

Il s'agit évidemment d'une caricature, qu'il convient de nuancer. D'une part, le cycle de vie ne se déroule pas toujours par le passage à la famille : nombreux sont ceux qui resteront seuls ou en couple sans enfants toute leur vie. C'est ainsi que la classe *célibataire campeur* est en moyenne légèrement plus âgée que celle des *urbains modernes*, en raison de la présence en son sein d'un certain nombre de célibataires "endurcis" d'âge mûr, ou encore que l'on constate la présence d'un certain nombre de jeunes chez les *isolés*. Il faut par ailleurs tenir compte de l'effet de génération : s'il est certain que les adultes actuels des stratégies familiales se retrouveront dans 30 ans à l'état de ménage à deux ou une personne, il est loin d'être sûr qu'ils adopteront la stratégie *traditionnel âgé* actuelle. On peut penser que, de même que les *traditionnels âgés* d'aujourd'hui ont conservé leurs habitudes de milieu de cycle de vie (préparation traditionnelle, utilisant des produits frais, avec peu de recours aux robots ménagers), les futurs couples âgés conserveront l'habitude qu'ils ont actuellement d'utiliser des produits semi-transformés et des robots ménagers, et que les *isolés* d'après-demain seront sans doute de gros consommateurs de produits transformés.

Cette description des comportements appelle quelques commentaires. Tout d'abord, on notera que cette classification, qui a été utilisée par les grands groupes agro-alimentaires qui avaient co-financé la recherche, a bénéficié d'une diffusion assez large dans la presse professionnelle et par divers consultants ; son succès dans la profession, où elle a fait référence pendant plusieurs années, tend à confirmer que ses résultats devaient correspondre à la réalité comportementale, au moins à l'époque de l'enquête. La comparaison avec d'autres analyses faites par des bureaux d'études ou les services de marketing de groupes alimentaires (malheureusement non publiées, comme c'est l'usage pour ce type d'informations coûteuses et stratégiques) confirme cette validité, du moins dans la mesure où des comparaisons sont possibles.

Cette classification a notamment pu montrer un caractère prédictif des stratégies comportementales sur la consommation des produits. En témoigne la valeur élevée des tests d'interaction statistique avec les fréquences de consommation des 150 produits usuels pour lesquels nous avons relevé cette donnée. Or, cet effet n'est pas un artefact dans la mesure où la construction des classes ne fait intervenir que des comportements généraux (durée du repas, lieux d'achat, équipement de la cuisine etc.), sans référence à des produits particuliers. Cette interaction est nettement plus

forte que celle des croisements avec les variables détaillées, ou, plus encore, avec les variables d'attitude couramment utilisées. Ce dernier effet s'explique par le fait que le consommateur ne change pas marginalement sa stratégie globale dans son usage d'un produit particulier ou d'un produit nouveau.

La première conclusion à tirer de cette analyse est donc que les classifications basées sur les comportements généraux sont particulièrement prédictives des comportements fins de consommation de tel ou tel produit. Nous reviendrons sur ce point (cf. infra p 145).

La seconde conclusion, particulièrement frappante, est le lien extrêmement fort entre comportements et variables socio-démographiques. Comme nous l'avons souligné, cette liaison n'est pas artefactuelle puisque aucune variable de ce type n'a été introduite pour déterminer les classes à partir des comportements : on les a classés "en aveugle", sans utiliser aucune information sur *qui fait quoi*. Cela peut s'interpréter en disant que les comportements sont surdéterminés par les conditions de vie, et notamment les contraintes liées à la position dans le cycle de vie, la situation familiale, le type d'habitat, le niveau culturel. Les variables les plus influentes sont la taille du ménage et l'âge, loin devant la profession ou le revenu.

Mais quelle est la place des représentations dans ce déterminisme socio-économique ? Revenons à la première conclusion : les comportements d'achat d'un produit particulier sont bien prédites par la connaissance de la stratégie globale. C'est que la stratégie globale fixe une série de règles simples que le sujet utilise, *par habitude*, plus ou moins automatiquement après les avoir validées. Elle correspond à un cadre procédural général qui guide les comportements particuliers. Cette expérimentation est coûteuse, et souvent risquée : c'est une adaptation au milieu par tâtonnements et erreurs.

L'habitude nous apparaît dès lors non plus comme une force d'inertie, mais comme le résultat d'un investissement en expérience. Il est donc normal que le sujet y tienne, et les modifie difficilement. On en trouvera une vérification expérimentale dans le fait que le principal critère de choix d'un produit alimentaire reste la familiarité que le sujet en a. C'est déjà vrai avec les préférences alimentaires constituées chez le jeune enfant, (cf. Birch, 1979, 1980, 1983 p. 3). C'est également vrai pour les adultes (Lahlou et al. 1993).

: :Disons que les habitudes constituent un investissement de forme, au sens d'Eymard-Duvernay et Thévenot (1983). Dès lors, le changement ne peut être compris que par rapport à la situation existante, au capital de ressources totales (cognitives, matérielles, sociales) de l'individu. Le comportement par rapport à un objet particulier ne peut être analysé correctement qu'en étant resitué dans un contexte d'organisation globale des ressources dont dispose l'individu (Lahlou, 1985). De plus, si un produit particulier est compatible avec la stratégie générale, il pourra être consommé en mobilisant le capital de ressources existant, sinon non.

Par exemple, le *célibataire campeur* et l'*urbain moderne* sont peu consommateurs de poisson frais, bien que le poisson jouisse chez eux d'une bonne image. Cela se comprend aisément puisque la préparation de poisson frais demande un certain effort, et une expertise culinaire, que l'on trouve rarement déployés dans ces groupes. De même, des ménages qui valorisent les produits frais (par exemple les *familiaux*) vont quand même utiliser les surgelés, malgré leur image moins bonne, parce que c'est pratique.

Les comportements sont donc souvent, localement, en contradiction avec les représentations. Il en résulte des situations de dissonance cognitive que les consommateurs résolvent localement, par exemple, en disant que le surgelé est "plus frais que la conserve", et donc, en quelque sorte, frais quand même (Lahlou et al. 1987). On comprend que, **progressivement, les individus cherchent à mettre en accord leurs représentations et leurs comportements, afin de pouvoir aisément penser leurs pratiques**. Mais ils peuvent faire cela soit en adaptant leurs représentations, soit en agissant sur les contraintes de l'environnement, afin de pouvoir agir conformément aux représentations (par exemple : en s'équipant en électroménager, etc.). Cette adaptation peut, en théorie, être complexe et demander une grande créativité ou une grande souplesse.

Or, en pratique, il n'y a pas de table rase. Comme l'individu appartient en général à un groupe qui partage des contraintes socio-économiques analogues, les représentations sociales qu'il se voit proposer, par l'exemple ou l'enseignement, sont déjà à peu près adaptées à son milieu. Le gros du travail d'adaptation des idées aux choses (et réciproquement) a déjà été largement fait par les générations précédentes. Elles lèguent à l'utilisateur du monde, d'un même mouvement, et le monde et son mode d'emploi.

### 7.3 Diversité et trophisme des représentations

Rappelons que les représentations, qu'elles soient individuelles ou sociales, ont une épaisseur historique. Nous avons vu, en abordant la question de leur genèse, qu'elles se constituaient, progressivement, à partir de noyaux de sens associés dans le monde vécu par le sujet (cf. supra section 2.7). Ainsi, à partir de la séquence DESIR / PRENDRE / REMPLIR, dont l'expérience se fait quotidiennement chez l'être humain lors du Repas, et qui lui permet de Vivre, se constitue progressivement le paradigme de la représentation du *manger*. Compte tenu de la relative similitude des expériences individuelles, ce paradigme partagé ou représentation sociale rassemblera ce qu'il y a de commun dans les différentes expériences individuelles, et sera d'autant plus stable qu'il tend à se reproduire chez les sujets, non seulement par répétition et apprentissage individuel, mais aussi par propagation, à travers notamment l'enseignement.

En même temps, compte tenu des variations dans le temps et l'espace social, les déclinaisons locales de ce paradigme unique présenteront des variantes. On peut penser que tel ou tel noyau de base, particulièrement utilisé, devienne plus saillant, ou encore que telle articulation soit plus forte chez certains sujets. Les variations qui apparaîtront sont dues à ce que les conditions de vie particulières de chacun l'amènent à en utiliser préférentiellement certains aspects.

Cet effet de variabilité est bien visible lorsqu'on examine par enquête les représentations. Par exemple, le discours des différents individus auxquels nous avons demandé des associations sur le *bien-manger* (cf. supra chapitre 4) présente des variations selon leur situation particulière. Les plus frappantes sont celles qui concernent le sexe et l'âge. C'est ainsi que les catégories Femme, Homme, Jeune, Agé ont des discours caractérisés par les traits suivants<sup>49</sup> :

**Femmes** : *équilibré, légumes, sain, laitages, vitamines, kilos, lait, varié...*

**Hommes** : *bon, foie gras, vin, français, frites, steak, restaurant, charcuterie, qualité, banquet, pomme de terre, choucroute, sauce, charcuterie, copains, canard, boeuf...*

**Jeunes** : *bouffe, copains, restaurant, couscous, dessert, gâteau...*

---

<sup>49</sup> C'est-à-dire que le trait *équilibré* est significativement plus cité par les femmes, tandis que le trait *bon* l'est plus par les hommes, etc.

*Âgés : peu, sans, excès, modérément, raisonnable, cholestérol...*

Ces résultats, notamment en ce qui concerne la différence par sexe, concordent avec ceux obtenus par entretiens non directifs par Claude Fischler et par questionnaires fermés par Jean-Louis Lambert (communications personnelles) sur divers échantillons de population française. Ces études retrouvent également un fort effet de génération, et montrent que des différences importantes apparaissent entre catégories socio-démographiques, au moins au niveau des représentations.

Ces variations de la représentation entre différents types d'individus nous mènent à un nouvel aspect des représentations sociales, leur caractère différentiel.

Nous avons beaucoup insisté sur l'aspect unificateur de la représentation sociale, prévu par la théorie, et nécessaire pour qu'elle puisse servir à construire un monde référentiel commun. Mais on a vu, à travers notamment la présence de schèmes contradictoires (cf. supra p. 65), que la représentation pouvait s'adapter aux situations particulières. On a vu aussi que chacune des facettes de la représentation était plus ou moins prégnante dans le vocabulaire des individus. C'est bien normal, puisque les conditions socio-économiques, notamment, déterminent pour chaque individu un univers de contraintes exogènes particulier : par exemple, les personnes âgées ont plus souvent des problèmes de santé, les jeunes sont à la recherche d'une convivialité qui leur permettra de trouver des partenaires sexuels ou de tisser un réseau relationnel. Chaque type d'individu aura donc tendance à utiliser plus souvent tel ou tel aspect de la représentation sociale. Une enquête sur trois métropoles (Paris, Tokyo et New-York) a montré certaines constantes de ce type dans les évocations lexicales du repas idéal et du repas quotidien : les personnes âgées se distinguent des jeunes par une préférence pour les plats traditionnels et un rejet des nourritures étrangères ; les hommes se distinguent des femmes par une légère préférence pour les produits carnés (Akuto et Lebart, 1992).

Cela posé, les formes stables des représentations, observables chez les individus, seront probablement celles qui sont à la fois reproduites par la culture, et compatibles avec l'expérience quotidienne des sujets.

Le mécanisme de constitution des représentations répondant à cette double exigence sera analogue à celui de l'évolution des espèces. Dans celle-ci, l'existence à un instant donné d'espèces relativement stables et homogènes résulte de la

confrontation d'un double mouvement. D'une part, les organismes tendent, lors de leur reproduction, à créer des formes nouvelles qui sont des variations provenant de combinaisons nouvelles de leurs éléments constitutifs (les gènes) ; d'autre part les formes produites sont confrontées au reste du monde et les combinaisons qui s'avèrent non compatibles sont éliminées.

Les représentations sociales ressemblent aux espèces vivantes dans la mesure où elles sont constituées, elles aussi, de populations de représentations mentales individuelles qui présentent chacune quelques variations phénotypiques mais restent en gros semblables au modèle général de l'espèce (cf. supra p. 56). Ce que nous considérons comme *la* représentation sociale est le *modèle* général que suivent chacune des représentations mentales individuelles, c'est l'ensemble des caractères communs (que nous, observateurs, attribuons) à cette population d'objets mentaux. Ces objets mentaux sont constitués d'éléments issus des sensations, et l'un des mécanismes qui permet à leur forme d'être stable au niveau individuel est leur constante confrontation avec l'environnement qui limite leur enveloppe combinatoire à ce qui est efficace pour interagir avec le milieu. La représentation sociale doit, dans chacune de ses incarnations individuelles comme représentation mentale, être adaptée à son environnement local. Le fait que les individus soient confrontés à un environnement analogue explique en partie la ressemblance des différentes représentations individuelles, par un mécanisme d'évolution convergente.

Nous verrons plus loin (cf. infra section 8.2) que ce mécanisme d'évolution convergente n'est pas le seul à expliquer la similitude des représentations sur une population. L'intérêt ici est de constater l'existence d'un mécanisme qui assure la pérennité et la stabilité des représentations adaptées, qui est en quelque sorte auto-organisateur et qui tire sa stabilité de la stabilité du monde dont il est l'image pragmatique en creux. Nous n'avons pas trouvé de bon modèle physique de ce phénomène d'auto-organisation.

Essayons quelques métaphores. Que l'on imagine un buis taillé par un jardinier qui essaye de lui donner la forme d'un cône décoratif. Sans cesse, de nouveaux rameaux poussent, sans cesse le jardinier les coupe selon une forme donnée qui constitue une usure artificielle suivant une certaine enveloppe conique. Petit à petit, le buis devient dense et épouse étroitement cette enveloppe, sa surface le concrétise.

**Dans le développement de la représentation, le mécanisme d'association et celui d'usure ne sont qu'une seule et même chose que l'on pourrait appeler *usage*. C'est la même matière qui use et construit.**

**Cet usage engendre dans l'objet utilisé ce que nous appelons un *trophisme*, c'est à dire une croissance structurée par ce qui la nourrit** (du grec *trophos* : *nourriture*). C'est un phénomène analogue à celui de la croissance biologique que nous observons par là (la fonction crée l'organe, le fonctionnement l'entretient et le développe, le non fonctionnement entraîne sa dégénérescence). **L'usage entretient l'organe mental dans une forme qui recouvre le mieux possible son enveloppe fonctionnelle.** Nous allons observer des manifestations empiriques de ce phénomène dans l'examen du lien entre représentations et comportements.

#### **7.4 Traits représentationnels et comportements**

Pour examiner les relations entre représentations et comportements, nous chercherons à caractériser les représentations liées à chaque type de comportement alimentaire, et, réciproquement, les types de comportement liés à chaque facette de représentation du manger.

Nous avons déterminé différents types de consommateurs (cf. chapitre 7.2) qui adoptent préférentiellement un certain modèle de comportement alimentaire. Si l'on examine, type par type, les variations des associations d'idées obtenues à propos de *bien-manger, beurre, sucre, et repas du week-end*<sup>50</sup>, on constate qu'il y a, effectivement, des trophismes de la représentation, dans des directions cohérentes avec les comportements.

Sans rentrer dans un détail exhaustif, remarquons par exemple que, chez le *célibataire campeur*, les traits typiques du *bien-manger* correspondent aux deux pôles comportementaux de cette classe : d'une part l'alimentation-carburant quotidienne, solitaire et sommaire, nécessitant une préparation minimale ("prêt à manger"), représentée par *faim, salade, petit et fruit* ; d'autre part le pôle festif, où

---

<sup>50</sup> Par les questions « Si je vous dis « Bien manger » (resp. « beurre », resp. « sucre »), quels sont les 5 premiers mots qui vous viennent à l'esprit ? » ; et, pour les ménages dont les repas du week-end sont différents de ceux de la semaine (53,9%) : « Si oui, en quoi sont-ils différents ? ». Ces questions ont été posées dans notre enquête de 1988 sur 1600 ménages. Pour une description et une analyse détaillées, se reporter à Lahlou (1989a et 1995d)

l'alimentation est d'abord une occasion de bouffe entre copains. Ce second pôle est prédominant dans la représentation explicitée, il transparait à travers *restaurant*, (*sortir de l' ordinaire, amis, vin*). Le plaisir est enfin très présent (*plaisir, goût, qualité, bon, dessert*). Pratiquement aucune problématique diététique n'émerge dans cette classe.

Les traits qui caractérisent le repas du week-end confirment cette analyse : c'est *restaurant* et *amis* qui émergent.

Les évocations du beurre sont assez peu concrètes, dans le sens où elles ne renvoient pas à un usage direct, sauf pour la *tartine*, le *pain* et le *petit déjeuner*. Ce sont plutôt des images qui sont évoquées, comme en témoigne la couleur (*jaune*), ou des associations purement lexicales (*salé, épinards*). Ce sont plutôt des images qui sont évoquées, comme en témoigne la couleur (*jaune*), ou des associations purement lexicales (*salé, épinards*). Les autres usages sont des usages crus (sur des légumes, etc.).

Des remarques semblables peuvent être faites pour le sucre, qui n'apparaît jamais ici dans un contexte culinaire, mais comme un produit ajouté brut à des aliments simples à préparer (*café, yaourt, thé, fraise*) ; ou sous forme d'associations toutes faites (*roux, canne, poudre, blanc, glace*). Par contre, le sucre embraye des associations sous sa forme de trait (sucré) : *caramel, doux, miel, fruit, gâteau, dessert*, et a également des résonances négatives sur le plan de la ligne (*grossir, calories*) :

D'une manière générale, en ce qui concerne les produits alimentaires, le ***célibataire campeur*** a une approche intellectuelle, très éloignée du terrain culinaire. Cela correspond bien à son faible degré d'expertise et de pratique de la cuisine.

Pour l'***urbain moderne***, *bien-manger* évoque aussi le *restaurant*, ce qui est en accord avec ses pratiques, mais de façon beaucoup moins nette que chez le ***célibataire campeur***. C'est d'abord la diététique positive (*légèreté, équilibre, sain*) qui ressort. Le *poisson*, aliment fortement valorisé par la diététique moderne, renforce cette impression, il voisine avec les *légumes*, dont le statut est analogue, et le *fromage*, qui a également l'avantage d'être simple à préparer.

Les repas du week-end sont d'abord caractérisés par le fait de "*prendre son temps*", ce qui se comprend bien dans des ménages de deux jeunes actifs urbains, en cours d'ascension professionnelle. Les repas sont alors plus *cuisinés, préparés*.

Les évocations du beurre et du sucre sont plutôt centrées sur des caractéristiques diététiques, on y retrouve un peu aussi les mêmes caractéristiques que pour les *célibataires campeurs*, avec lesquels la représentation des *urbains modernes* présente une grande continuité, comme pour les comportements.

Chez les *ruraux domestiques*, les traits typiques du *bien-manger* sont surtout des traits concrets, assez proches de la facette "entrée-plat fromage-dessert" de la représentation globale. Il s'agit de réponses plus pragmatiques que conceptuelles. D'une manière générale, les énoncés, plutôt frustes, sont assez proches du paradigme de base.

Les évocations du repas de week-end sont assez proches de celles du repas quotidien, si ce n'est que leur caractère de réunion familiale apparaît avec la présence des *enfants*. Comme chez les *urbains modernes*, le *gâteau* semble un marqueur du repas dominical. Car c'est bien le caractère de *dimanche* qui est marquant, plus encore que le fait que l'on dispose de temps libre.

Le beurre apparaît d'abord par son caractère de *matière grasse* comme aide culinaire. Viennent ensuite des connotations diététiques, négatives (*calories, cholestérol, régime*) mais aussi positives (*vitamines*). Les autres produits laitiers sont également évoqués (*lait, crème, vache*), témoignant sans doute d'une plus grande proximité avec les filières de production. C'est sans doute pour la même raison que le sucre évoque la *betterave*. Mais ce dernier évoque d'abord les sucreries sous toutes leurs formes, et la gourmandise, même si la notion de *régime* apparaît.

Pour le *familial*, comme on pouvait s'y attendre, l'aspect commensal apparaît (*repas, table*). Le reste des évocations de ce segment n'a rien de particulier : il se rapproche de la représentation moyenne. C'est peu surprenant puisqu'on a dit que ce segment est un peu celui du mythique "Français moyen".

Pour le *bien installé* le *bien-manger* évoque d'abord une certaine sophistication (*préparé, varié, restaurant*). Mais en dehors de cela les traits émergents sont peu typiques. Le repas du week-end renforce cette recherche de sophistication gastronomique, et montre bien vers quoi tendrait cette stratégie sans les contraintes de temps : un *temps plus long* passé à la *préparation* et à *table*, des *plats élaborés*, des *pâtisseries*, de la *grande cuisine*.

Les évocations du beurre (*gros, calories...*) et du sucre (*calories, carie, kilos, diabète...*) sont nettement dans le registre de la méfiance diététique, même si la *pâtisserie* apparaît.

Le *traditionnel âgé* a un discours assez simple. Les mots typiques du *bien-manger* sont relativement peu explicites, comme si le référent était une chose entendue (*chose, bon, bien, faim*). Il semble que le sujet se réfère à des objets qui ont du sens pour lui, mais sans préciser lesquels : le répondant est devenu la norme de référence de ce qui est bon. Ces choses doivent lui apparaître comme évidentes, il n'y a pas perception que quelqu'un d'autre pourrait penser autrement.

C'est peut-être parce que les comportements sont désormais tellement identiques aux représentations qu'aucun besoin de justification ou d'éclaircissement de ces dernières n'apparaît. L'emploi fréquent des qualificatifs *petit*, ou *bon petit*, dont on avait déjà noté le caractère familier (cf. p. 91), est symptomatique de cette situation : un *bon petit plat* signifie finalement quelque chose de conforme à la fois aux habitudes et aux représentations, par opposition à des objets inhabituels. L'opposition des connotations entre un *bon petit repas* et un *grand tralala* traduit bien le fait que l'adjectif *petit* ou *grand* traduit en fait l'écart à une situation éprouvée par l'habitude ; il mesure en quelque sorte l'effort (physique et mental) de sortir de l'ornière des habitudes. Autrement dit, une *petite* situation (ou chose) est plus facilement maîtrisée, dominée, qu'une *grande*. *Petit* va avec simple, et *grand* avec complexe ; le processus associatif retraduirait ici quelque chose du processus mental mobilisé.

Certes, les écarts ici restent faibles, mais ils sont significatifs. Cette interprétation peut-être un peu forcée est en tout cas en accord avec les comportements très stéréotypés de ce segment.

Le repas du week-end n'est pas caractérisé par une durée plus longue, mais plutôt par la présence des *enfants*, qui devient par contraste avec les repas de la semaine le trait le plus saillant ; cette présence correspond clairement à l'expression d'un désir.

*L'isolé* a des évocations similaires à celui du *traditionnel âgé*, bien que plus pauvres et plus centrées sur les problèmes de santé et de régime, surtout à propos du sucre. L'âge intervient explicitement comme trait caractéristique (l'expression "*à mon âge...*" revenant souvent pour bien préciser que la représentation exprimée ne correspond pas à la représentation standard, ce qui traduit de la part du sujet un sentiment de marginalité). Ce fait est à rapprocher de l'hypothèse de Wagner (1994b) sur la tendance des individus à sous-attribuer à des membres d'autres groupes les représentations qu'ils pensent leur être idiosyncrasiques. L'effet est ici vérifié : on a vu qu'en fait la méfiance vis-à-vis du gras et du sucré est largement répandue dans la population, alors que les *isolés* semblent penser que c'est un problème qui leur est spécifique .

D'une manière générale, cette analyse nous montre que les traits typiques des associations de chaque classe (c'est-à-dire les traits qui les différencient de la population générale) concordent bien avec ce que nous savons des particularités comportementales de chacune d'entre elles. Mais ils ne présentent pas d'effet massif ni caricatural.

## **7.5 Traits comportementaux et facettes de la représentation du *bien-manger***

Après avoir examiné quels sont les traits de représentation typiques des comportements, on va maintenant procéder à la comparaison inverse : étant données les facettes de la représentation, peut-on leur corrélérer des comportements typiques ?

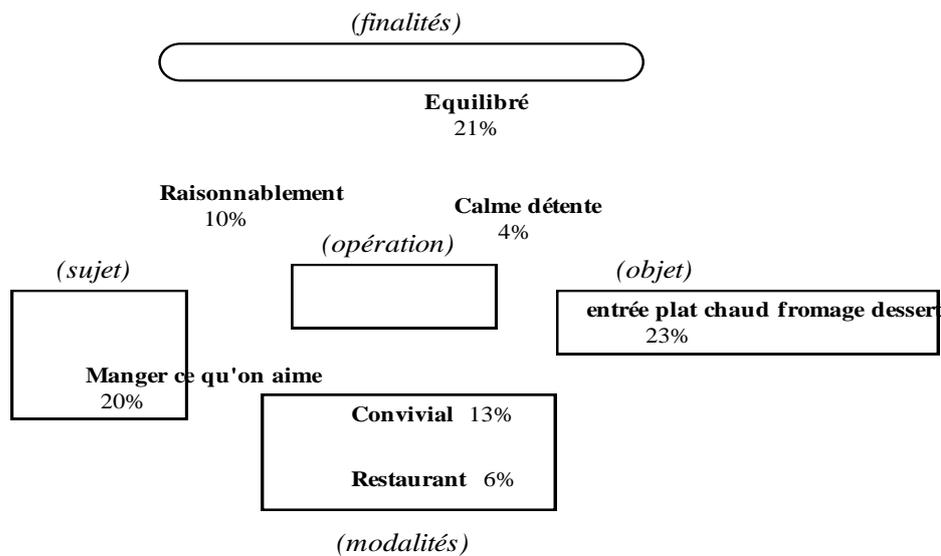
### **Les facettes du bien-manger**

Les réponses à la question "*Pour vous, qu'est-ce que bien manger ?*", également posée à cet échantillon de l'enquête sur les comportements alimentaires, et analysées avec la même méthode que celle décrite dans le chapitre 2, fournissent

des résultats analogues (détaillés dans Lahlou, 1995b). La taille des classes est néanmoins un peu différente (l'intitulé de la question est légèrement différent, et l'échantillon est bien entendu différent).

Replacées dans notre cadre, voici les facettes obtenues (Figure 20).

Figure 20 : Les facettes du bien-manger dans l'enquête sur les comportements alimentaires



Par rapport à l'analyse précédente du *bien-manger*, les classes *entrée-plat chaud-fromage-dessert*, *équilibré*, *manger ce qu'on aime*, *convivial* et *restaurant* apparaissent quasiment à l'identique. Leur taille est presque la même que dans l'analyse du chapitre 4, bien que l'échantillon soit différent, que 3 ans séparent les deux questionnaires, et que celui de ce chapitre porte sur un échantillon nettement plus féminisé que le précédent ; ce dernier facteur explique probablement la diminution de la problématique de *réplétion*, plutôt masculine.

Une nouvelle classe, *raisonnement*, recouvre les anciennes classes *pas trop* et *manger à sa faim*. La classe *petits plats* s'est ventilée entre les nouvelles classes *manger ce qu'on aime* et *convivial* ; tandis qu'une nouvelle classe, très petite, centrée sur *calme détente* (prendre son temps) est apparue. Cette dernière était, comme on l'a vu (cf. supra note 25 p. 77), en germe dans l'analyse précédente.

Les réponses ayant été classées, chaque individu peut être considéré comme appartenant préférentiellement à la classe qui contient sa réponse. Il est donc

possible, en croisant les classes de représentation avec les autres variables de l'enquête, d'obtenir une caractérisation comportementale des différentes facettes de la représentation. Par exemple, l'expression de la facette *raisonnablement* est significativement liée à la présence d'une personne faisant un régime dans le ménage

Gardons en tête que nous raisonnons ici sur des agrégats. L'individualisme n'est plus de mise pour l'analyse de ces résultats : nous croisons des caricatures de types, nous ne pouvons donc obtenir que des liaisons entre des traits caractéristiques (cf. supra section 3.5). La réalité individuelle est évidemment bien plus nuancée ; en particulier chaque individu a, comme nous l'avons vu, une représentation beaucoup plus complète que la seule facette par laquelle il est repéré dans nos analyses. C'est bien sur des caractéristiques de la représentation sociale et non pas des représentations individuelles que nous travaillons.

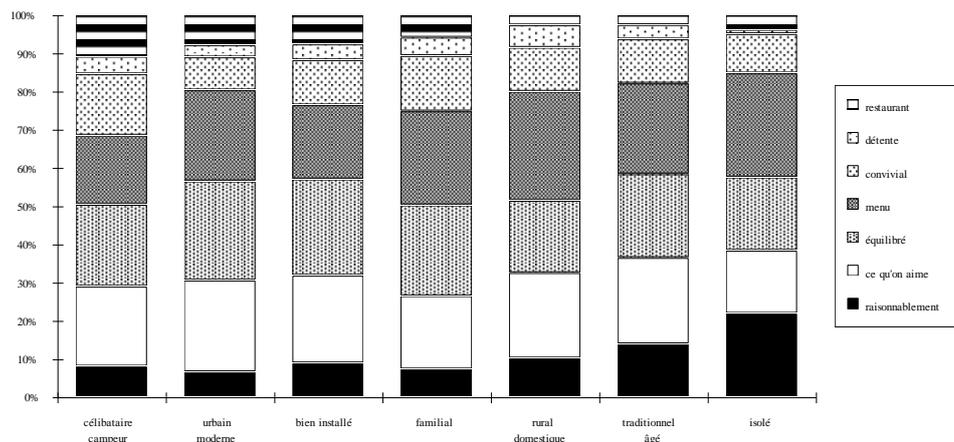
La caractérisation des facettes par les comportements serait fastidieuse à détailler, car chaque facette est caractérisée par plus d'une centaine de modalités comportementales, dont la plupart ne nous permettent pas de faire des interprétations intéressantes. Par exemple, que faut-il penser du fait que le comportement le plus caractéristique de la facette *manger ce qu'on aime* est une fréquence particulièrement forte de consommation de sucre blanc au petit déjeuner ?<sup>51</sup>

Le croisement le plus intéressant est celui entre les types de comportements (les stratégies) et les facettes de la représentations exprimées. Ce qui apparaît d'abord sur la Figure 24 est que les différentes facettes de la représentation sont représentées dans *tous* les types de comportements. **On voit donc clairement par là le caractère de la représentation comme référent social : la représentation est bien partagée par tous.**

---

<sup>51</sup> Nous sommes ici limité par le fait que les questions ont été conçues avant notre compréhension des représentations, et ne cherchaient donc pas à vérifier d'hypothèse particulière sur ces dernières. Elles ne sont donc que rarement des marqueurs très pertinents.

Figure 21 : Facettes de la représentation et type de stratégies



L'analyse statistique montre cependant qu'il existe une interaction significative entre les variables ( $p < 0.001$ ). Les représentations exprimées ne sont donc pas exactement les mêmes pour tous. Un examen détaillé montre que les variations concordent avec la logique comportementale. Il existe donc indéniablement des relations cohérentes entre les représentations et les comportements. Mais elles sont, au fond, peu spectaculaires.

Par exemple la facette *restaurant* est plus saillante chez les *célibataires campeurs*, pour qui c'est le seul lieu où ils peuvent effectivement manger de bons plats et des menus complets ; la facette *raisonnable* est plus saillante chez les *traditionnels âgés* et les *isolés*<sup>52</sup>, dont on a vu qu'ils ont des problèmes de santé et souvent de revenu ; la facette *convivialité* est particulièrement saillante chez les *célibataires* (qui aiment faire la fête) et chez les *familiaux* (chez qui le repas est réunion familiale). Chez les *isolés*, *ce qu'on aime* est peu saillant, puisque justement ils ne peuvent pas, en général, manger ce qu'ils aiment : on a ici la traduction d'un phénomène de dissonance. Développons, à titre illustratif, quelques exemples.

La facette *varié et équilibré* est liée statistiquement à des ménages ayant goûté à des produits allégés, ne consommant pas de vin ordinaire, consommant

<sup>52</sup> Comme le remarque Valérie Beaudouin, une stricte interprétation statistique des résultats n'implique pas que *chaque isolé* présente un trophisme représentationnel de la facette *raisonnablement*, mais que, statistiquement, *un plus grand nombre d'individus de cette classe expriment cette facette lors de l'enquête*. Ce que nous obtenons caractérise des classes (populations), et nous faisons ici le saut interprétatif de considérer ces dernières comme des idéal-type. Ce saut utilise implicitement l'hypothèse de "plus c'est prégnant pour eux, plus ça a des chances d'être exprimé par les sujets" lors du questionnement.

quotidiennement des fruits frais, et comportant une femme active, très concernée par la diététique.

La facette *pas trop de graisse pas trop de sucre* est liée à une sous-consommation de glaces et sorbets (82% de non-consommateurs contre 32% dans la population générale), de charcuteries, de chips, de crème fraîche, de cacahuètes, de boissons alcoolisées, de fromage (40% de non consommateurs contre 8% dans la population générale), de beurre, mais en revanche une forte consommation quotidienne de matières grasses allégées. Il s'agit typiquement de femmes seules et âgées, provenant de la stratégie *isolé* avec phase de repas solitaire télé, faisant un régime, ne prenant jamais l'apéritif.

La facette *restaurant* est liée à un habitat urbain, avec une très faible fréquence de repas-plateau, de repas sautés. Elle est aussi liée à des repas pris au salon (rappelons que c'est le *décorum* qui est important dans cette facette).

La facette *prendre son temps* est typique des femmes actives.

La facette *convivial* est liée à des repas à préparation longue, à la possession d'animaux domestiques, à une surconsommation de saucisson, à une stratégie *bien installé* ou *familial*, des réception d'amis fréquentes, des dîners habituellement pris dans la cuisine, particulièrement longs (près d'une heure), et à des repas du week-end plus longs.

La facette *entrée-plat chaud-fromage-dessert* est liée à une fréquence faible de repas plateaux, une phase de repas « *monotone* », jamais de repas sautés ni de repas froids.

Retenons donc que les traits comportementaux typiques ont pour caractéristique d'être presque toujours compatibles avec les représentations. Autrement dit, les individus ont réussi à limiter le degré de dissonance entre ce qu'ils (disent qu'ils) pensent et ce qu'ils (disent qu'ils) font.

Ce résultat est moins trivial qu'il n'y paraît, si l'on pense à la variabilité des contraintes et des comportements. Il implique notamment que les représentations changent au cours du cycle de vie, puisque les comportements, on l'a vu, changent au cours du cycle de vie. Ainsi, d'un point de vue théorique, il nous suggère que les représentations sociales présentent, avec leur combinatoire d'éléments, des propriétés structurales qui facilitent les adaptations. Le fait qu'elles permettent à la

fois une certaine adaptabilité (en insistant sur telle ou telle facette) et en même temps que chacun dispose d'à peu près la représentation complète, est d'ailleurs une de leur propriétés les plus remarquables : sans pour autant être ambiguë, la représentation de *manger* a été modelée de telle façon que chacun puisse y voir midi à sa porte. Comme un outil réglable qui s'adapte aux besoins de chacun, la représentation change un peu chez chaque individu, et pourtant reste la même chose. Un tel objet ne saurait exister, diront certains théoriciens. Et pourtant, elle marche ! Il est vrai qu'elle est le fruit de siècles d'évolution culturelle.

Ainsi, d'une manière générale, cela explicite la raison pour laquelle les représentations et les attitudes sont finalement assez peu prédictives des comportements observés. En somme, il existe une représentation de "ce qui est bien", mais les contraintes de la vie quotidienne obligent l'individu à adopter des comportements qui d'abord leur sont adaptés. Ce n'est que dans son espace des possibles matériels que l'individu pourra faire le choix des comportements qui correspondent le mieux à ses désirs. Il finira d'ailleurs par considérer que ses choix sont guidés par un système de règles plus ou moins librement acceptées, ce qui fait que les représentations finissent par se rapprocher des comportements, comme on l'a dit plus haut. Kurt Lewin disait que les gens finissent par aimer ce qu'ils mangent, plutôt que manger ce qu'ils aiment. Les travaux de Birch (1979, 1980, 1983, 1984) montrant (déjà chez l'enfant) que la familiarité est un facteur important dans l'explication des préférences alimentaires exprimées vont dans le même sens, ainsi que ceux de Beauchamp et Maller [1977] et Rozin (1976, 1988) de même que les nôtres (Lahlou et al. 1993) qui montrent que la première raison d'achat est la connaissance préalable du produit (cf. supra p. 144).

Ces résultats confirment la théorie explicitée au moyen du goûter de fruits (cf. supra p. 102). Le processus qui relie les représentations aux pratiques ne semble pas être un processus décisionnel stable et unique, mais plutôt une série de cadres de référence, qui peuvent s'adapter au contexte de façon opportuniste. Chaque sujet dispose d'un répertoire de comportements possibles, qui sont les articulations pragmatiques de ses noyaux représentationnels. Comme, en général, le sujet se trouve face à un environnement relativement répétitif, ses choix comportementaux, qui correspondent à des réponses adaptées au contexte, vont être relativement similaires. Il se forme ainsi des habitudes, des investissements de forme, qui finissent par se traduire en trophisme des noyaux et des programmes régulièrement utilisés. Réciproquement, ces programmes hypertrophiés auront plus tendance à s'exécuter que les autres, si le contexte le permet.

Mais il ne s'agit pas de règles systématiques : d'une part, le sujet reste soumis à une certaine compatibilité avec la représentation générale, sans quoi il se marginaliserait socialement (cf. supra p. 58 note 18). Cela empêche l'apparition de trophismes massifs. D'autre part, le sujet a toujours la possibilité, de temps en temps, d'utiliser des programmes alternatifs quand le contexte l'y incite. Les explications habituellement utilisées en marketing (ou même dans certains modèles psychosociologiques) faisant appel à un unique jeu de règles ou d'attitudes sont donc beaucoup trop simplistes pour expliquer l'intégralité des comportements observés.

D'abord, parce qu'elles tiennent peu compte du contexte, ou en tiennent compte comme d'une contrainte. Mais, on l'a vu, si le contexte est certainement la contrainte majeure, il est plus que cela, il peut aussi structurer les comportements (cf. supra section 5.1 p 101 le goûter de fruit). Ensuite, la diffusion de la représentation sociale, à l'identique pour l'ensemble des individus, fait qu'ils disposent tous, potentiellement, du même assortiment de programmes, assortiment qui a été modelé par l'enveloppe de ce qui est socialement possible. Et donc, chacun, dans un cas particulier, pourra éventuellement utiliser le programme adapté. Par exemple, le chef d'une famille de *bien installés* se comportera éventuellement comme un *célibataire campeur* pendant que sa femme et ses enfants sont en vacances, se nourrissant de boîtes de conserves, de pâtes, et de fast food.

Le résultat le plus intéressant reste donc que les représentations chez cette population française, pourtant contrastée sur le plan comportemental, sont finalement assez identiques. Tous s'accordent sur une vision du monde unique, même si des variations locales dues à l'usage particulier de chacun apparaissent. On le voit bien si l'on croise les représentations avec les différents types de ménages au sens INSEE : certes, une interaction existe ( $p = 0.012$ ), mais chaque facette est présente dans chaque catégorie de ménage.

Du point de vue qui guide notre recherche, à savoir la mise en évidence de l'effet des représentations sur le comportement, les effets d'interaction, quoique significatifs, peuvent paraître faibles, voire décevants compte tenu de l'ampleur des techniques d'analyse mobilisées. Cependant et en fait, nos résultats ne conduisent pas à conclure que les représentations ne sont pas du tout prédictives : ils incitent

simplement à rester réaliste, et à admettre que leur caractéristique première est de fournir un référent social à peu près uniformément réparti, référent qui permet aux individus de partager le même monde. Ce référent est assimilable à une représentation moyenne, par rapport à laquelle les représentations individuelles varient légèrement, et ne nous fournissent que des indications sur les positions particulières occupées par les individus, sur la perspective dans laquelle ils abordent ce monde commun. Les représentations sont *d'abord* des objets communs, sujets *ensuite* à des variations individuelles qui sont de *deuxième ordre*. Il est donc normal qu'en étudiant leurs variations nous n'observions que des effets de deuxième ordre.

Cela nous permet de mieux évaluer les techniques d'investigation utilisées. Elles nous donnent des grandes lignes, des schémas généraux de comportements et de représentations, c'est-à-dire une vue depuis Sirius. Elles nous restituent donc les éléments les plus importants, et par rapport à ceux-ci, on l'a dit, les variations ne sont que de deuxième ordre. Pour prendre une analogie, vu de Sirius, tous les visages humains se ressemblent : ils se composent tous de deux yeux, d'un nez et d'une bouche. La taille et la position de ces différents composants ne varient que peu (variations de deuxième ordre).

Le problème est que pour l'observateur à qui cette structure moyenne est une évidence, ce sont justement les variations de deuxième ordre qui sont importantes, par différence avec une situation moyenne qui devient comme un fond, où la forme de deuxième ordre se détache. C'est d'un point de vue biologique et fonctionnel que les arrangements de premier ordre comptent le plus (*manger*, c'est prendre des aliments quand on a faim). D'un point de vue plus social, et surtout du point de vue des producteurs et distributeurs de produits alimentaires, les écarts à la norme sont plus *pertinents*, eux seuls apportent de l'information saillante. Si tous prennent des aliments quand ils ont faim, le gourmet, le goinfre, l'ascète, l'amphitryon, qui se distinguent par la prépondérance de tel ou tel noyau de représentation ou de comportement, appartiennent pour nous à des catégories différentes.

Les résultats de cette analyse remettent donc salutairement à leur place les différents ordres de variation, nous nous restituant d'abord ce qui est fonctionnellement important : la représentation de chacun comprend toutes les facettes de la représentation sociale, qui sont toutes plus ou moins utiles dans la vie de relation, et nous révélant ensuite des variations de second ordre qui peuvent nous

permettre de repérer, par contraste, des comportements qui varient également par rapport à un comportement alimentaire moyen dont les grandes phases sont immuables.

Pour illustrer cela, nous allons examiner quelques exemples.

Le premier concerne les régimes. Dans l'enquête, nous avons repéré les ménages où une personne au moins suit un régime (25,7%). Le croisement avec les réponses à la question *bien-manger* montre qu'il existe bien un effet significatif ( $p < 0.021$ ). Les facettes *raisonnablement* et *équilibré* sont alors plus souvent évoquées par la ménagère ; la présence d'un régime a bien eu un effet de prégnance sur cette facette, elle en a renforcé la saillance (mais du sens de la causalité, il serait présomptueux de présumer !).

:Vu de Sirius, le comportement alimentaire des ces ménages ne varie que peu d'avec un comportement moyen ; simplement une partie de ces ménages "contrôle" un peu plus son alimentation. Il est normal que la représentation correspondante paraisse modifiée dans le même ordre de grandeur, et non pas bouleversée.

Le croisement des facettes de représentation avec les phases de comportement fournit également des effets significatifs ( $p = 0.001$  pour la phase de préparation,  $p < 0.0001$  pour la phase de repas). On constate ainsi que la classe *équilibré* est particulièrement peu représentée dans la préparation minimale (ceux qui mangent n'importe quoi sur un coin de table). Mais les effets ne paraissent pas très spectaculaires. L'interaction avec la phase de repas nous montre que les aspects *ce qu'on aime* et *restaurant* sont plus importants chez le « jeune viveur » (personne qui sort beaucoup), et que l'aspect *détente* est plus fréquent chez le tenant du repas familial. Mais, là encore, ces effets, pour significatifs qu'ils soient, ne sont que des modulations particulières d'une structure globale finalement assez constante.

La représentation sociale, qui apparaît comme un objet constant à l'échelle collective, recouvre donc localement des interprétations assez variables, chaque sujet donnant aux facettes un sens un peu particulier qui découle de sa situation spécifique. C'est ainsi que la convivialité s'exprime envers la famille pour les *familiaux* et envers les amis pour les *célibataires campeurs*.

Par ailleurs, il semble que les modulations des représentations soient polarisées en référence à la situation moyenne, qui sert en quelque sorte de norme. Les représentations particulières sont interprétées subjectivement en référence à la

représentation sociale ; aussi des écarts minimes peuvent paraître saillants. Il en va de même des écarts de comportements. **Ici, nous voyons apparaître plus clairement la nature de cette connaissance implicite du monde qui sert de substrat à l'interprétation et à la communication : elle est formée des représentations sociales. Celles-ci forment en quelque sorte le fond de la réalité quotidienne. Sur ce fond, par contraste, émergent des variations (dans le temps, entre individus, dans l'espace social...).** Seules ces variations paraissent pertinentes aux acteurs. Elles ne sont pourtant que des variations mineures.

Cette analyse indique d'abord que les comportements sont plus prédictifs des représentations que l'inverse. Deux classes de comportements différents auront tendance à exprimer leurs représentations de manière assez différente, tandis qu'il ne semble pas y avoir de grandes différences de profil comportemental entre ceux qui expriment préférentiellement telle ou telle facette de la représentation. Cela tendrait à donner raison à Wagner (1994a) qui s'étonne que les protocoles expérimentaux cherchent en général à prédire des comportements physiques à partir de comportements verbaux et non l'inverse, et à renforcer son idée que les comportements apparents puissent constituer des traits au moins aussi bons pour déterminer le contenu des représentations.

Notre résultat s'explique d'abord par la relative imprécision de notre méthode d'obtention des facettes de représentation. Mais elle s'explique surtout par un effet d'ordre de grandeur qui veut que les variations relatives de représentation sont sans doute plus faibles au sein des représentants d'une culture que les variations de comportement qui nous paraissent pertinentes et qui sont habituellement mesurées. Autrement dit, nous avons l'habitude de mesurer des variations de comportement à une échelle plus fine que nous ne mesurons les variations de représentation. En fait, nous sommes plus semblables, dans une société donnée, que nous ne le croyons, comme nos croyances, très partagées, le reflètent ; et c'est probablement précisément cela qui nous pousse à attacher tant d'importance à ce qui nous distingue les uns des autres - réflexe qui, puisqu'il crée et dépend de valeurs, est exploitable par les producteurs de biens, comme nous le verrons dans un dernier chapitre. Approfondissons à présent ce dernier point, au moyen de deux exemples très spécifiques engageant d'une part un important investissement représentationnel, d'autre part des variations fines de comportement.

## 7.6 Lien entre comportements et associations verbales sur le beurre et le sucre

Nous avons vu que le lien entre représentations (traduites, certes assez grossièrement par notre méthode) et grandes lignes des comportements paraît de deuxième ordre. Nous allons maintenant examiner ce lien sur des comportements de consommation fins, concernant deux produits particulièrement investis de croyances diététiques, le beurre et le sucre. Cette analyse (encore sur l'échantillon de l'enquête lourde) nous permettra de mieux saisir la nature de ces variations.

La première question qui sert de pierre de touche est "*Si je vous dis beurre, quels sont les 5 premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?*".

Nous observons les associations typiques suivantes :

*Beurre, consommateurs quotidiens (70%)* : cuisine, pain, sauce, petit-déjeuner, vitamines, tartine, pâtisserie.

*Beurre, consommateurs moyens (18%)* : pâtes, calories.

*Beurre, non consommateurs (11%)* : cholestérol, mange-pas, régime, calories, gras, beurre.

La non consommation correspond à des associations négatives, tandis que la consommation correspond à des associations pragmatiques, des usages du beurre.

Si l'on examine les associations obtenues sur *beurre* parmi les consommateurs de beurre allégé, nous voyons que les associations obtenues sont conformes à ce qu'on pouvait attendre : les consommateurs de beurre allégé ont une mauvaise image du beurre.

*Beurre allégé, consommateurs quotidiens (13,3%)* : allégé, beurre-allégé, calories, régime, vache, cholestérol, matières-grasses, radis, bon.

*Beurre allégé, consommateurs moyens (9,2%)* : beurre-allégé, gras, fraise, cholestérol, pâtes, bon, matières-grasses, jaune.

*Beurre allégé, non consommateurs (76,3%)* : pâtisserie, cuisiner, petit-déjeuner, gâteau.

Ces associations sont confirmées par les déclarations d'évolution de consommation de ces matières grasses, qui sont corrélées avec une représentation plus ou moins "positive" de ces produits :

*Par rapport à l'an dernier, consomme du beurre plus souvent (2,7%)* : salé, vitamines, allégé, bon

*Par rapport à l'an dernier, consomme du beurre autant (67.9%)* : petit-déjeuner, gâteau, cuisine, tartine, pain, pâtes, sauce, fraise, pâtisserie, lait, vitamines.

*Par rapport à l'an dernier, consomme du beurre moins souvent (19.0%)* : cholestérol, gras, jaune, régime, matières-grasses.

*:Par rapport à l'an dernier, consomme du beurre allégé plus souvent (10.5%)* : beurre-allégé, régime, matières-grasses, allégé, calories, goût, cholestérol, bon, frais.

:::Etc.

D'une manière générale, les connotations apparaissent ici comme révélatrices d'une représentation négative du beurre chez les non utilisateurs, chez ceux qui réduisent leur consommation ou y renoncent pour consommer du beurre allégé. Cependant le plus remarquable est que les caractérisants "positifs" apparaissent significativement moins chez ces personnes : la représentation est ajustée au comportement à la fois par un appauvrissement (hypotrophie) et un enrichissement (hypertrophie) en traits par rapport à la représentation moyenne. **Cela montre comment s'opère la "consonance cognitive" entre comportements et représentations.**

Nous allons procéder de même pour le sucre, notre pierre de touche étant cette fois "*Si je vous dis sucre, quels sont les 5 premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?*". On obtient :

*Consommateurs de sucre blanc (85%)* : café, gâteau, poudre, pâtisserie, déjeuner, caramel, bonbon.

*Non consommateurs de sucre blanc (15%)* : mauvais, consomme, santé, orge, tarte, diabète, modérément, mange, obèse, roux, gâterie, cuisine, biscuit, aime, gros, raffiné, crème, énergie, carie,

agréable, sirop, doux, interdit, publicité, danger, évite, cholestérol, jus, énergétique.

*Consommateurs de :: sucrées (15,1%)*: calories, kilos, diabète, doux., sucré, fraise, régime, gourmand.

Point n'est besoin de s'étendre sur le commentaire : les résultats sont analogues à ce que nous avons observé pour le beurre.

On retiendra que, dans les domaines où l'investissement cognitif est particulièrement important, la méthode permet de repérer des effets assez marqués, qui montrent que les différences marginales de représentations concordent parfaitement avec les comportements. **En d'autres termes, là comme dans l'analyse globale, ce qui est prédictif du comportement n'est pas la représentation en elle-même, mais son écart à une représentation moyenne.**

La représentation apparaît donc, ainsi que nous nous y attendions, une image pragmatique de l'objet, relativement consensuelle, par rapport à laquelle l'individu se situe. Dans la perspective de son comportement particulier, certains traits, qui guident son comportement, seront plus saillants : ce sont ces derniers qui seront *sur-représentés* dans l'expression de ses représentations.

## 8. Vers une écologie des représentations

Où l'on montre que la représentation individuelle se développe ("trophisme") selon les aspects où elle est le plus actualisée. Ces aspects sont donc des indices des comportements, au même titre qu'un bras plus musclé que l'autre caractérise le joueur de tennis.

Où l'on propose, dans une perspective darwinienne, une vision des représentations sociales comme organes d'adaptation à l'environnement.

Où l'on esquisse une théorie évolutionniste et écologique des représentations, qui les considère comme une population d'objets mentaux domestiqués par l'espèce humaine, et qui permet à cette dernière de se construire collectivement une meilleure adaptation à son environnement.

Où l'on illustre cette théorie par un cas vécu, qui montre comment se modifie petit à petit l'alimentation de tous les jours dans notre système industriel.

Comme on l'a dit, l'analyse des liens entre représentations et comportements est un peu décevante, au moins à première vue. Il aurait été satisfaisant pour l'esprit contemporain qu'apparaissent des interactions très fortes, que par exemple les *familiaux* ne nous parlent que des "bons petits plats", que les *isolés* n'abordent dans leur discours que les aspects de diététique négative, etc. Mais on comprend bien qu'un tel résultat serait aussi excessif que spectaculaire. La représentation a d'abord pour but de permettre de *manger*, et les différences entre populations ne peuvent être que marginales, sans quoi il n'y aurait tout simplement pas de représentation sociale du *manger* (et donc pas de communication ni de société alimentaire possible). La représentation est donc d'abord un objet relativement constant, tous les individus ont à peu près la même, et ils le savent (ou du moins le croient). C'est cet objet que nous appelons la représentation sociale.

La façon de marcher d'un individu particulier "fera" une paire de chaussures d'une façon spécifique. Elle en use le talon, la semelle, de tel ou tel côté, en élargit la forme à certains endroits, produisant, à partir d'une forme standard, un objet

idiosyncrasique qui nous renseigne sur le style de marche de son propriétaire. De même la représentation commune va présenter chez chacun des signes particuliers qui nous renseignent sur son usage individuel. Ce *trophisme* aura ceci de particulier qu'il va grossir les parties fréquemment utilisées (hypertrophie) et réduire les autres (atrophie).

Le travail auquel nous nous sommes livré est donc comparable à celui du détective qui cherche sur un objet d'usage courant des *indices*, signes minimes qui permettent d'inférer des traits pertinents pour sa recherche. Nous repérons ici par l'analyse les signes les plus fréquents, et en déduisons qu'ils sont les plus usités. Puis nous reconstruisons à partir d'eux les programmes dans lesquels ils sont utilisés. Le lecteur connaît sans doute les procédés logiques par lesquels Sherlock Holmes réalisait de telles déductions. Dans La figure jaune, Holmes commente pour son comparse Watson la pipe qu'un visiteur a oubliée chez lui :

Les pipes sont parfois d'un intérêt extraordinaire (...). Je ne connais rien qui ait plus de personnalité, sauf, peut-être, une montre ou des lacets de chaussure. Ici toutefois les indications ne sont ni très nettes ni très importantes. Le propriétaire de cette pipe est évidemment un gaucher solidement bâti qui possède des dents excellentes, mais qui est assez peu soigné et qui ne se trouve pas contraint d'exercer la vertu d'économie (Conan Doyle, 1956, p. 61)."

Chaque trait du fumeur est révélé par des indices simples qui sont autant de marques de la façon dont il en use de son instrument : la pipe est bourrée d'un tabac très cher pour sa qualité (pas d'économie), le fourneau est carbonisé (non pas comme le ferait une allumette, mais une lampe à pétrole : manque de soin) du côté droit (gaucher). L'ambre est mordue et abîmé (fumeur musclé, énergique, pourvu d'une excellente dentition). A l'image de la pipe, la représentation est un objet identique pour tous, mais l'usage particulier de chacun en a façonné les contours de façon individuelle. Lors de l'examen, ce sont ces façonnages particuliers qui permettent de déduire quelque chose sur les comportements du possesseur de la représentation, comme les lieux d'usure de la pipe montrent les habitudes du fumeur, ou les rides d'expression montrent le caractère du possesseur d'un visage.

Dans l'analyse de l'expression des représentations d'un sujet, nous pourrons déduire les conditions habituelles d'utilisation de cette représentation par le sujet, en les comparant à la représentation générale, du fait que les parties les plus employées par le sujet auront grossi, seront plus saillantes. Pour prendre une autre comparaison : un joueur de tennis (bien qu'il ait, comme tout le monde, deux bras) aura un bras plus développé que l'autre ; nous pourrons déduire de ses muscles saillants qu'il utilise beaucoup ce bras. C'est ainsi que, si les *isolés* insistent dans leur discours à

propos du *bien-manger* sur l'aspect ***raisonnablement***, nous pouvons légitimement inférer que, dans leur comportement alimentaire quotidien, cet aspect de la représentation est souvent actualisé. Cela n'empêche qu'ils possèdent la représentation complète, et qu'ils se servent par ailleurs de ses autres aspects, même si c'est moins souvent *relativement à la population générale*.

Ce qui nous conduit à prêcher pour une interprétation *différentielle* des observations sur les représentations dans l'étude des comportements. Ce qui est pertinent, ce qui est informatif, ce sont les différences qui créent des différences<sup>53</sup>.

Cela expliquerait pourquoi il est difficile de mettre en évidence statistiquement la relation des représentations aux comportements : si elle existe, ses effets paraissent de deuxième ordre. Toute analyse des représentations des sujets donnera d'abord une image de la représentation générale, de même que la pipe du visiteur de Sherlock Holmes est d'abord une pipe. Une description de celle-ci en révélera d'abord les formes générales, qui sont les mêmes pour toutes les pipes ; une analyse fonctionnelle révélera d'abord qu'elle sert à fumer, ce qui est effectivement sa fonction principale, même pour ce fumeur particulier. La façon dont ce fumeur particulier fume ne pourra apparaître qu'avec une analyse plus fine, et, vue de Sirius, elle ne présentera au fond que des idiosyncrasies mineures.

Blundell (1979, 1981) proposait, à l'image de ce qui se fait en linguistique, de distinguer dans l'alimentation une structure profonde, correspondant au biologique, et une structure de surface, plus sociale, qui varie avec les individus, le temps, les cultures. Notre recherche semble confirmer le bien fondé de cette proposition. Elle retrouve une *structure profonde* relativement invariante et clairement liée à l'acte biologique, représentée par le paradigme de base, et qui apparaît effectivement sous différents avatars, liés à des situations psychosociales particulières.

Or, dans notre vie quotidienne, nous avons l'habitude de ne considérer dans notre environnement que ce qui nous est *pertinent*. Sur le plan cognitif, nous finissons par faire abstraction des grandes constantes - c'est-à-dire, à les tenir pour acquises - pour ne considérer que les différences mineures : ces idiosyncrasies précisément, qui apparaissent de deuxième ordre vues de Sirius. Prenons encore l'exemple de la reconnaissance des visages : notre vie d'animaux sociaux nous

---

<sup>53</sup> La définition que Bateson (1954, 1977 p. 211) donne de l'information (c'est *les nouvelles d'une différence*) ou encore: *c'est une différence qui crée une différence* nous paraît particulièrement intéressante pour notre problème.

amène à distinguer les individus à partir de leurs traits exposés, notamment le visage. Nous atteignons, pour discriminer les visages humains, à un très grand degré de finesse, du moins pour les types de populations qui nous sont familières<sup>54</sup>. Ainsi, nous en arriverons à distinguer facilement l'un de l'autre deux frères qui se ressemblent, alors qu'il nous est difficile de distinguer deux poissons ou insectes de même taille et de même espèce au premier coup d'oeil.

Cette capacité de résolution est normale : elle est adaptative, et distingue ce qui est saillant, pertinent. Nous allons voir qu'à l'aune de ces variations de second ordre, les différences de représentations entre les différentes stratégies de consommation sont très nettes. La capacité de résolution s'adapte à l'échelle de ce qui nous paraît pertinent.

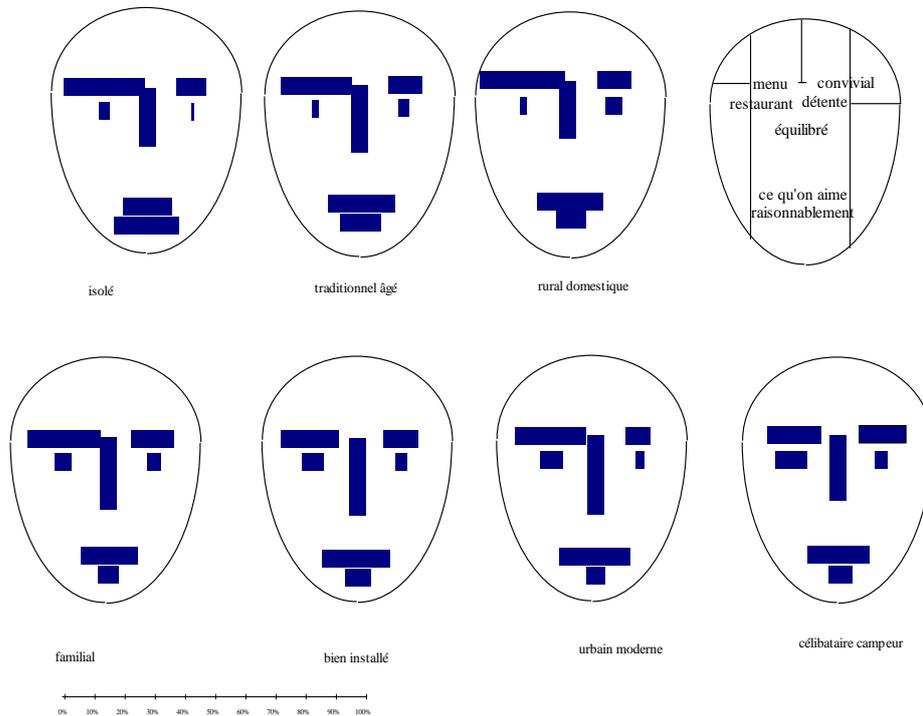
Or, il semble que nous ayons l'habitude de nous intéresser à, et de mesurer, des variations très ténues de comportements. Pour les représentations, qui sont mal définies, seules de grosses différences nous sont apparentes, un peu comme pour une espèce de poissons où nous n'arriverions à distinguer que des individus très dissemblables. Aussi les variations de comportement nous paraissent-elles grandes par rapport aux variations de représentations. Pourtant, l'échelle de variation des représentations, même mesurées à l'aide de notre très imparfaite méthode, est assez importante.

Ce qui apparaissait d'abord sur la Figure 24 (*Facettes de la représentation et stratégies de consommation*) est la similarité des profils des stratégies. Voyons maintenant les mêmes rectangles présentés, non plus sous forme d'histogrammes empilés, mais de traits faciaux (Figure 26).

---

<sup>54</sup> A tel point qu'il existe une zone cérébrale spécialisée dans ce traitement, dont la lésion entraîne la prosopagnosie (impossibilité de reconnaître les visages).

Figure 26 : Les facettes de la représentation par type de stratégie (représentation sous forme de visages simplifiés)



On obtient pour chaque stratégie un "portrait-robot" en matière de représentation.

Comme on s'y attendait, les différences sont faibles mais finalement du même ordre que celles que nous observons dans la variabilité biologique : un trait particulièrement saillant dans la représentation (par exemple, "équilibré" chez le bien installé ou l'urbain moderne), n'est pas tellement, par rapport à la moyenne, plus gros qu'un "gros nez" dans la population.

Cela nous amène à replacer la représentation et les comportements dans un schéma plus général de la vie de relation qui a le mérite de situer leurs fonctions respectives.

### 8.1 La fonction adaptative des représentations

:Un être, pour persévérer dans l'existence, tendra à contrôler son environnement pour y maintenir certains arrangements qui lui sont propices. Choisir ses comportements pour un meilleur contrôle est essentiel. Mais ce qui se passe au niveau physiologique ne peut avoir lieu qu'en présence de l'objet. Le niveau symbolique permet de raisonner, de faire des choix d'action, en l'absence de

l'objet. Il affranchit le sujet, dans une certaine mesure, des contraintes de l'espace et du temps. En cela il est un progrès par rapport au niveau physiologique. Il est *positivement adaptif* pour un être de pouvoir simuler son environnement, afin d'en manipuler symboliquement, dans la sécurité de son enveloppe interne, les différents éléments, pour anticiper les conséquences possibles de ses actions, et sélectionner celles qui seront efficaces pour sa survie et son développement. Disposer d'une représentation de l'environnement qui permette de telles simulations est évidemment un atout considérable pour l'être en question.

L'Homme, comme d'ailleurs la plupart des vertébrés supérieurs, a développé un tel système qui lui permet d'élaborer des stratégies conscientes qui guident son action, et permettent un comportement téléologique. C'est ce système que nous appelons la pensée. Nous avons vu qu'elle se fonde sur l'utilisation de la mémoire, qui n'est finalement qu'un stockage d'expériences passées qui servent à nourrir ses simulations. En ce sens, la pensée est bien, comme l'avait écrit Freud [1895, 1925b], un système de simulation économique du réel. La pensée est une forme évoluée de l'action, où les objets et les comportements sont dans le registre symbolique. La représentation est au réflexe ce que la pensée est à l'action. Le réflexe produit des commandes motrices à partir d'influx sensoriels, il est une boucle ouverte sur l'environnement physique ; la représentation produit des commandes symboliques à partir d'influx symboliques, elle est une boucle ouverte sur le monde subjectif. Son efficacité repose sur un principe de réalisme, c'est-à-dire que les représentations manipulées soient suffisamment conformes à ce qui se passe dans le monde sensible du sujet pour que les simulations mentales soient effectivement prédictives.

Les sujets parviennent à ce résultat de la façon la plus économique qui soit, en construisant des représentations *analogues* à l'expérience réelle ; c'est-à-dire que, du point de vue du sujet, autant que faire se peut, *la représentation doit être ce qu'elle représente*. Aussi est-elle construite avec les signes - ou éléments - mêmes de l'objet tels qu'ils sont vécus par le sujet. La construction représentative est alors exactement similaire, dans son principe, à celle des autres organes : une structure modelée par l'environnement, qui en est l'image en creux par impression sensorielle. Notre analyse de *manger* est une illustration évidente de ce phénomène.

Pour que ce stockage se fasse de façon économique, la nature semble avoir adopté un des systèmes les plus efficaces qui nous soient connus : la factorisation

combinatoire. C'est celui qui permet d'engendrer directement un maximum d'objets complexes avec le minimum d'objets simples (les éléments).

Pour compenser l'explosion combinatoire, un deuxième mécanisme est utilisé, celui des règles de combinaisons, qui limite le nombre de combinaisons possibles, et conditionne la formation de telle ou telle représentation particulière dans un contexte donné.

Le système de représentation serait donc muni de deux types de règles : de production, et de contrôle. Nous retrouvons ici, dans la recherche d'un procédé formalisé de représentation du monde, le même procédé que les mathématiques ont fini par adopter avec l'utilisation d'un *système symbolique et d'ensembles de règles logiques*, pour les mêmes raisons d'efficacité.

Maintenant que nous avons reconnu quel est l'intérêt pragmatique, pour l'être humain individuel, de disposer d'un système de représentation symbolique pour maximiser ses espérances de survie dans son environnement, nous allons monter d'un cran et considérer l'espèce.

Comme chacun sait, l'être humain individuel est un objet transitoire. Il ne se crée que par reproduction à partir d'autres individus. Les indigènes *cultivés* sont des entités encore plus dépendantes de leur environnement : ils sont créés par une société. Les représentations que nous observons sont adaptées à une certaine forme de fonctionnement en environnement social, et portent nécessairement en creux la marque de cette sociabilité. L'adaptation de la société à son environnement suppose qu'elle en ait une image efficace, et en particulier que cette image ait, du point de vue de l'entité sociale, les mêmes propriétés de réalisme qui conditionnent l'efficacité de la représentation individuelle. En particulier, *la représentation doit être ce qu'elle représente* pour tous, autant que faire se peut. Elle doit donc, par construction, être unique, c'est-à-dire à peu près identique dans chacune de ses occurrences individuelles. C'est un point que nous avons déjà abordé ; il constitue une condition nécessaire à la communication et à la coopération, permettant à la société d'exister en tant qu'agrégat d'individus coopératifs qui coordonnent leur action sur l'environnement. La fonction de la communication des représentations est de propager des images de cette structure unique au sein de la communauté.

Bateson (1967) était arrivé à une conclusion analogue. Pour résumer la pensée de Bateson, disons que la communication de l'information est une caractéristique essentielle des organismes vivants - au sens large -, *qui permet à chaque partie d'agir d'après l'état des autres*. L'information permet ainsi de déclencher des actions ; elle permet également de reproduire ou de transmettre des structures. Elle le fait en créant une redondance, une reproduction au sens propre du terme ; elle crée en restreignant le hasard, en dirigeant la création vers la reproduction du même. C'est bien là le sens étymologique du terme même d'information : mettre en forme. L'information a donc une fonction structurante, qui permet à l'organisme (qui doit ici être compris au sens large d'ensemble organisé) de conserver une structure cohérente, une identité (c'est-à-dire, pour simplifier, que c'est *un peu la même chose partout* à l'intérieur de l'organisme). « L'essence et la *raison d'être*<sup>55</sup> de la communication est la création de la redondance, de la signification, du modèle, du prévisible, de l'information et/ou de la réduction du hasard par la "restriction" » (Bateson, 1967, 1977 p. 143).

Bref l'information permet de coordonner les structures, d'en relier les éléments. Rappaport (1971, cité par Alland, 1975) a suggéré que les rituels étaient des dispositifs d'échange qui propageaient au sein de groupes locaux des informations utilisables pour une meilleure adaptation sociale et écologique, le caractère sacré de l'information transmise augmentant son acceptabilité sociale. Nous pensons que presque *toute* communication de représentations a cette fonction de propagation adaptative, que ce soit pour un objectif de très court terme (cas des discussions), ou de plus long terme (cas de l'enseignement). Laborit (1968) a développé une vision analogue.

Résumons les étapes de notre raisonnement : toute société humaine, pour mériter ce nom, doit se construire collectivement un système de représentation de son environnement, qui est en même temps l'environnement de chacun de ses membres. La finalité de ce système de représentation est d'agir sur l'environnement de manière à perdurer, ce qui se réalise en simulant les possibilités d'action pour choisir les plus efficaces, et en coordonnant l'action des individus pour une meilleure efficacité. La représentation est donc, par rapport aux comportements, un perfectionnement.

---

<sup>55</sup> En français dans le texte.

Ce sont bien entendu les comportements qui permettent de perdurer effectivement ; la représentation, elle, permet de choisir les comportements les plus efficaces. Un être pourrait survivre en ayant des représentations inadaptées, pas en ayant des comportements inadaptés. Ainsi, la contrainte de sélection porte d'abord sur les comportements, elle ne porte qu'à un deuxième niveau sur les représentations, et on peut observer dans la nature des représentations inadaptées, du moment que les comportements qu'elles engendrent ne sont pas trop anti-sélectifs (cf. supra section 6.1 l'exemple du principe d'incorporation).

Mais en revanche les représentations deviendront des facteurs explicatifs puissants des *modifications des comportements*, puisqu'elles servent précisément à mettre en place des stratégies comportementales plus efficaces, *dans la mesure où le sujet peut les mettre en oeuvre*. Les représentations servent à manipuler des possibles, mais seuls les possibles "calculés" (« computés ») et jugés efficaces par simulation sont éventuellement mis en oeuvre sous forme de comportements par le sujet (et, à un niveau agrégé, par la société). Pour prendre un exemple concret : un sujet âgé à santé fragile aura sans doute *aussi* comme aspect de la représentation du *bien-manger* que c'est "des choses qui lui font envie". Mais, lors de la mise en oeuvre de l'enchaînement représentatif, il fera intervenir des éléments réalistes (ici : collectivement validés), comme par exemple le fait que certains aliments qui lui font envie risquent de le tuer (les *graisse*s, le *suc*re). Pour persévérer dans son être, il évitera de les manger. Son comportement sera donc, en apparence, expliqué par les « contraintes réelles », ce qui est exact en dernière analyse.

:

Mais il sera aussi expliqué, de façon occulte, par le fait que la facette *manger ce qui me fait envie* aura été partiellement inactivée lors du passage au comportement, précisément par le processus de pensée raisonnée. De fait le sujet en question va essayer de manger, parmi *ce qui lui fait envie*, ce qui n'est pas dangereux pour lui. Dans des circonstances extrêmes, il ne pourra manger *rien* de ce qui lui fait envie, et son comportement sera apparemment contradictoire avec sa représentation. En fait, il est en contradiction avec *certain*s aspects de sa représentation. Par construction, le fonctionnement des représentations incorpore donc, dans sa mise en opération sous forme de simulation, le principe de réalité. Mais la représentation livre des prédictions d'un comportement potentiel si l'on relâchait les contraintes

(par exemple, si on lui propose des produits qui ont un goût sucré mais ne sont pas perçus comme nocifs).

Cette discussion est à re-situer dans le débat ancien entre fonctionnalistes et culturalistes. On pourrait l'illustrer par la remarque cruelle de Bateson sur le chercheur qui adopte aveuglément la méthode téléologique (fonctionnaliste) : il ne cessera de découvrir, "*comme Malinowski*", "que les gens cultivent des pommes de terre à cause de leur envie constante de les manger" (Houseman et Severi, 1986). C'est en un sens justifié, mais la question serait : pourquoi des pommes de terre, et pourquoi cultivées de cette façon ? C'est bien sur les effets de second ordre que porte l'analyse culturaliste, qui cherche à déterminer pourquoi une solution particulière a été choisie dans l'ensemble des possibles délimité par les contraintes fonctionnelles. Cela posé et acquis, dans la pratique, c'est quand même avec des algorithmes culturels que les acteurs en arrivent à réaliser un résultat fonctionnel.

Pour prendre un autre exemple, le célibataire campeur, qui souhaite comme tout le monde manger de *bons petits plats* cuisinés, mais ne sait pas les préparer, ou encore fait un arbitrage d'usage de son temps qui favorise la sociabilité au détriment de la préparation culinaire, n'a pas un comportement en accord avec ses représentations. Mais si l'on met à sa disposition des solutions qui lèvent la contrainte de préparation (plats cuisinés à réchauffer), il va effectivement les consommer : sa représentation devient explicative dans la mesure où le champ des possibles désirés devient effectivement réalisable compte tenu des contraintes.

Dans ce dernier exemple, c'est bien la réalité (l'environnement co-construit collectivement) qui s'est modifié pour devenir conforme à certaines représentations d'un plat idéal (« ça serait un plat qui n'aurait pas besoin d'être préparé : on met les pieds sous la table et voilà »). Cela rappelle à quel point il faut être prudent quand on parle de « réalité » : celle d'hier n'est pas celle de demain. L'analyse historique montre bien comment des objets (les produits), des pratiques, par exemple les heures de repas (Flandrin, 1993), ou des situations qui nous semblent aujourd'hui immuables sont en fait de simples moments dans une évolution.

Dans une optique pragmatique de prédiction scientifique, nous sommes donc amené à hiérarchiser<sup>56</sup> le pouvoir prédictif des différents facteurs explicatifs

---

<sup>56</sup> Nous nous situons donc dans la perspective proche de ce que Alland (1969) appelle une théorie évolutionniste "faible" ("weak"). Par rapport à une théorie forte ("strong") qui insisterait sur l'influence des instincts, la théorie faible "*propose une hiérarchie de jeu de probabilités pour le comportement et continue à*

possibles parmi ceux qui sont observables. Les plus efficaces seront les contraintes matérielles ou collectives. Ensuite, viendront les représentations. Et ce sont ces dernières qui expliqueront le mieux les changements possibles sous la condition de modification de système de contraintes matérielles.

C'est bien le principe que nous avons adopté pour explorer les modifications potentielles du comportement alimentaire dans un domaine particulier, celui de la consommation de produits surgelés (Lahlou et al., 1987 ; Betbèze et al., 1987a). Les contraintes des consommateurs de l'époque expliquaient bien les comportements d'alors, mais ce sont les représentations qui ont permis de prévoir l'évolution du marché.

En effet, les produits préparés frais (comme la salade en sachet, les pâtes fraîches sous atmosphère contrôlée...), à l'époque à l'état de technologie émergente, répondaient *aussi bien* aux contraintes matérielles (préparation rapide) et *mieux* que les surgelés aux représentations des attentes des consommateurs ("produits frais"). Il était donc logiquement prévisible que les produits transformés frais se substituent partiellement aux surgelés.

Il semble donc qu'à condition de prendre en compte les contraintes matérielles, ce qui est somme toute de bon sens, les représentations puissent être un outil puissant de compréhension de l'évolution des comportements, voire de sa prévision.

## **8.2 Une théorie évolutionniste des représentations**

L'ensemble de ces analyses ouvrent des directions de recherche prometteuses concernant la propagation des représentations sociales et leur rôle dans l'évolution des sociétés.

La représentation se propage en se répliquant d'un observateur à un autre (Lahlou, 1996d). Par communication d'un monde subjectif à un autre (disons : de Ua à Ub), elle se propage dans Ub sous une forme *presque* identique. Si Ua et Ub sont identiques, et que la communication est parfaite, cette propagation est une réplique exacte, on a Ra = Rb. Dans la pratique, Ra et Rb seront probablement *légèrement* différentes. Pour ainsi dire, la représentation *mute* lors de sa propagation, ce qu'a également noté Sperber (1996). Dans l'état actuel de notre

---

*considérer les systèmes comportementaux humains comme largement déterminés par la culture (... tout en ouvrant) la porte aux variables biologiques et voit le problème de l'adaptation humaine comme une continuation des processus darwiniens" (Alland, 1969).*

formalisme, il est difficile de préciser ce que la mutation a de "légèrement différent", mais il faudra pour l'instant nous contenter de cette approximation.

Pour aller plus loin, une première direction de recherche serait de chercher à expliciter de manière plus précise les différences entre deux formes successives de la représentation (par exemple : apparition ou disparition de nouveaux éléments, etc.). C'est d'ailleurs une voie qui a été suivie par Guimelli (1994), qui repère la progression (par trophisme) d'un noyau représentationnel correspondant à l'introduction de nouvelles pratiques dans une population d'infirmières.

La propagation des représentations peut se présenter - en gros - sous trois formes. La première, ou création, est la formation d'une représentation chez un individu à partir du monde "sensible". Ua est le monde "réel" (c'est-à-dire notre monde subjectif commun, dont une partie est constituée d'objets "matériels", et Ub le monde de l'observateur. Par exemple, c'est la perception que Barnabé a de la tour Eiffel, lorsqu'il la visite pendant son voyage à Paris. La Tour Eiffel se propage dans l'esprit de Barnabé sous forme de représentation mentale.

La seconde, que l'on pourrait appeler diffusion, est la propagation d'individu à individu. Ua et Ub sont deux mondes subjectifs. Par exemple, Albert explique à Barnabé ce qu'est la Tour Eiffel. Une partie des représentations d'Albert, en l'occurrence celle qui concerne la Tour Eiffel, se propage de l'esprit d'Albert (Ua) dans celui de Barnabé (Ub).

La troisième, ou réification, est la réalisation sous forme concrète d'une représentation : Ua est un monde subjectif, et Ub est le monde réel. C'est, par exemple, l'opération par laquelle Gustave Eiffel construit la Tour Eiffel à partir de sa propre représentation, de ses plans.

Dans l'évolution du monde quotidien, ces trois formes s'entremêlent sous forme de boucles de rétroaction. Ces articulations successives finissent par créer un état de choses dans lequel les représentations individuelles et le monde réel sont plus ou moins analogues. Historiquement, la construction de la Tour Eiffel le montre bien : un plan s'est progressivement créé dans le Ua de Gustave Eiffel, qui l'a communiqué à une armada de financiers et d'ingénieurs, lesquels l'ont propagé chez des ouvriers, qui ont construit une grande structure métallique au milieu du Champ de Mars. Celle-ci, à son tour, a modelé les représentations des différents acteurs. Les interactions successives entre tous les objets (Eiffel, constructeurs, poutrelles...) ont fait que le résultat final est compatible avec les différents U-langages - ou

mondes subjectifs - qui coexistent localement autour de cet objet, lui assurant une possibilité d'existence cohérente en tant que représentation concrète. Dans ce processus, la représentation constitutionnelle, c'est-à-dire celle qui définit et institue, a un rôle crucial. C'est elle qui fournit le « plan » du référent, et permet la coordination pour le réaliser. Le statut que les représentations ont pour les observateurs sera différent selon qu'ils jugent que leur représentation est plus ou moins partagée, et a un degré de réalité plus ou moins grand. Cette observation nous conduit à discuter des notions de spécularité et de pertinence.

La représentation sociale correspond à un processus d'agrégation validé par un nombre important d'acteurs. C'est son aspect social. Mais, au niveau individuel, elle fait également sens comme mode d'emploi individuel. Fonctionner, pour un individu, c'est jouer son rôle et assumer son statut<sup>57</sup>. Par exemple, un cadre supérieur aura autant "besoin" de nourriture que d'une belle voiture ou d'une épouse élégante, si ces "possessions" correspondent à la représentation du cadre supérieur dans sa société. Ces « besoins » correspondent à ce qu'il doit faire pour jouer son rôle et assumer son statut, bref, tenir sa place. De fait, au niveau individuel, la solution du problème peut paraître quasiment impossible compte tenu du nombre de variables et de la complexité de leur interaction. Imaginons un "sauvage" mis dans la peau d'un cadre supérieur, et qui devrait atteindre à cet état, simplement en étant confronté au marché. Quel que soit son niveau d'efficacité et d'intelligence, il rencontrerait de fait des difficultés insurmontables : c'est que les comportements nécessaires sont guidés par des représentations et des connaissances, dont le calcul économique ne représente qu'une infime partie, marginale. La théorie micro-économique, qui tente de modéliser les différentes variables et de prédire les comportements en faisant l'hypothèse d'une maximisation rationnelle de l'utilité sous contrainte de ressources, a jusqu'à présent échoué dans ses tentatives, et l'on peut considérer sans exagérer que les modèles économétriques qu'elle utilise, bien qu'ils restent en théorie manifestement trop frustes et irréalistes, mobilisent des capacités de calcul rationnel qui dépassent probablement celles de l'individu moyen. C'est donc autrement que l'individu procède.

---

<sup>57</sup> D'après J. Stoetzel (1963), le statut représente l'ensemble des attitudes et comportements auxquels chaque individu peut légitimement s'attendre de la part des autres, en fonction de sa position sociale ; tandis que le rôle est l'ensemble des comportements auxquels les autres individus peuvent légitimement s'attendre de sa part. Pour une recension critique, voir par exemple J. Maisonneuve (1973), ou Rocheblave-Spenlé (1962).

En effet, il semble que cette modélisation ne cherche pas du bon côté, puisqu'en pratique les individus résolvent leur problème par l'utilisation de représentations sociales. Celles-ci jouent le rôle de modèles de référence, que le sujet individuel *sait* devoir utiliser dans sa position particulière, et qu'il adapte éventuellement à la marge en fonction de ses propres particularités. Le comportement résulte d'habitudes, de variations par rapport à un modèle plus ou moins préexistant, déjà disponible dans la culture du sujet. Il n'y a pas de *tabula rasa* possible dans l'explication des comportements.

Du point de vue individuel, la représentation est donc le principe organisateur. Elle constitue un pôle fixe autour duquel le sujet peut structurer ses habitudes, tout en étant assuré que celles-ci seront compatibles avec le fonctionnement social général. Les représentations sociales fonctionnent alors comme autant de conventions implicites, de structures de références<sup>58</sup> mises en place par la société. Dès qu'elles sont utilisées par les acteurs, elles s'objectivent à travers des dispositifs, des individus particuliers, des artefacts, qui les intègrent indissolublement au monde réel.

Moscovici (1961) avait montré comment la psychanalyse s'était propagée sous forme de représentations. Elle s'était également propagée sous forme concrète dans le monde réel (une école, des pratiques, des psychanalystes...). Nous avons vu, au moyen d'exemples simples comme le petit déjeuner ou le goûter, comment cela se vérifie pour des objets courants.

Le fait que les syplexes se construisent par combinaison d'objets existants permet la création d'une quantité infinie de syplexes nouveaux. Les enjeux qui portent sur la diffusion des représentations sont énormes puisque ces représentations ont pour finalité de se réifier sous forme d'objets matériels ou de pratiques qui intéressent les acteurs.

Dans notre perspective évolutionniste, les représentations sociales peuvent être considérées comme des populations de représentations individuelles. Ces représentations individuelles se reproduisent par propagation, comme nous l'avons

---

<sup>58</sup> On pourrait parler d'investissements de forme au sens d'Eymard-Duvernay et Thévenot (1983). Ceux-ci, cherchant à définir l'investissement comme la mise en place d'une structure faite pour durer, y incluent les aspects normatifs et organisationnels sous le nom d'"investissements de forme".

vu. Dans leur propagation, elles se modifient légèrement. On a donc ici un cadre tout à fait analogue à celui de la théorie évolutionniste en biologie. Celle-ci permet de définir formellement l'adaptation comme la contribution faite à une meilleure efficacité écologique de la génération suivante (Alland & McCay, 1974) à la suite d'une reproduction différentielle. Plus exactement, la reproduction différentielle a pour résultat "un changement, dans la population, des individus présentant un trait avantageux dans un environnement donné (Wallace et Srb, cités par Alland, 1974)."

Pour dire les choses plus formellement, soit une population d'humains donnée (Hi). Cette population héberge une population de représentations (Ri) à propos d'un certain problème écologique, par exemple, "*manger*". La représentation sociale du *manger* est cette population (Ri). (Ri) a une vertu fonctionnelle adaptative : elle permet à (Hi) de se nourrir correctement. Voyons maintenant comment se produit l'évolution adaptative de (Ri).

Premier cas, sans évolution écologique de (Hi). Lors de la propagation de (Ri), une nouvelle facette, issue localement de quelques humains créatifs (une minorité active), va se produire et se propager en modifiant (Ri) dans le sens d'une meilleure efficacité écologique. Par exemple, r1 : "*(il faut) manger varié*". La vérification de l'efficacité écologique (en l'occurrence, faite par d'autres individus chargés de la preuve scientifique), va montrer son efficacité écologique (une population plus saine). Cette facette s'insère alors dans (Ri) lors de la communication d'un individu à un autre. On aboutit ainsi, progressivement, à des populations de représentations de plus en plus efficaces (c'est-à-dire permettant à (Hi) d'être de mieux en mieux adapté), où le trait r1 est plus fréquemment présent. Ce processus a été observé dans la réalité, les diététicien(ne)s notamment ayant joué le rôle de la minorité active.

Deuxième cas : l'environnement écologique de (Hi) se modifie : de plus en plus de produits sucrés et gras sont disponibles, en raison d'une meilleure maîtrise de l'industrie de confection de ces produits. De nouvelles articulations vont se développer pour une meilleure adaptation de (Hi), par exemple r2 : "*pas trop de graisse, pas trop de sucre*". C'est bien ce que l'on a observé (dans le cas que nous avons étudié, ce sont les médecins qui ont propagé cette articulation en jouant la minorité active). Notons que cette articulation corrige des tendances naturelles à rechercher ces produits, lesquelles découlaient d'une adaptation biologique des chasseurs cueilleurs, pour qui la graisse était un produit utile et rare, et les produits sucrés disponibles essentiellement sous forme peu concentrée (fruits...).

C'est également vrai pour des articulations guidant d'autres comportements alimentaires, par exemple l'approvisionnement. A la modification écologique "moins de temps disponible, plus de ressources monétaires", ont répondu la création d'autres facettes fonctionnelles (faire ses courses dans un supermarché, utiliser des aliments tout préparés) qui favorisent l'adaptation de (Hi), et tendent à se multiplier dans la population (Ri).

La littérature ethnographique fournit dans les sociétés traditionnelles divers exemples de la création de représentations concrètes sous forme de recettes de cuisine, qui constituent une meilleure adaptation écologique (voir Fischler (1990, pp. 48-58) pour une recension). On citera les cas classiques de la préparation du manioc, toxique à l'état brut, mais dont le cyanure est extrait par rinçage (Katz et al., 1974, cité par Rozin, 1982), de la fève dont le trempage diminue la toxicité (Katz, 1979) ou des tortillas de maïs (dont la cuisson à la chaux améliore la biodisponibilité en acides aminés)<sup>59</sup>. Certaines de ces adaptations montrent que le facteur culturel peut même (Rozin, 1982) surmonter des obstacles biologiques innés (cas de la consommation de produits piquants, ou amers, comme le piment, le café, ou difficiles à digérer comme le lait frais, rendu digeste par fermentation).

Du point de vue de notre étude, il est intéressant de noter que les modes d'évolution des comportements suivent la logique de reproduction/variation combinatoire que nous avons décrite pour les représentations mentales. Fischler (1990, pp. 155-164), étudiant l'évolution récente des préparations culinaires dans divers pays, distingue ainsi des substitutions élémentaires portant sur des éléments, des additions, des transferts de structure, et des condensations, qui ressemblent fort à notre "concrétisation". Ce n'est pas surprenant si l'on admet comme nous que les objets matériels (ici : les plats, les repas) sont de même nature ontologique que les objets mentaux.

Comme dans l'évolution biologique, on a ici des variations qui affectent des populations - [(Ri), (Hi)] - à travers des mécanismes qui portent sur la sélection de l'efficacité individuelle.

Sans vouloir pousser trop loin l'analogie entre le syplexe représentatif - arrangement de cognèmes - et le code génétique - arrangement de codons - il nous

---

<sup>59</sup> Dans le second cas, la raison invoquée par les villageois mexicains est que ce procédé facilite la préparation en améliorant la consistance de la pâte (Rozin, 1982): la raison consciente de la sélection du procédé est culturellement compréhensible, et ignore l'avantage nutritionnel (« fonctionnel »).

semble qu'il y a ici un terrain de recherche nouveau, qui aurait l'avantage de bénéficier des concepts et des outils techniques mis au point par l'épidémiologie, la génétique des populations, la démographie, et la biologie évolutionniste. Sperber (1996) en arrive à une conclusion analogue en partant de l'approche anthropologique.

L'intérêt adaptatif des représentations provient donc de leur économie énergétique sur le plan écologique : elle permettent d'effectuer des *simulations* autorisant l'évaluation de l'efficacité pragmatique pour (Hi) de la représentation (Ri), sans réel danger pour (Hi) (cf. supra p. 171).

Par ailleurs, leurs processus de propagation sont nettement plus économiques et efficaces que la reproduction biologique, qui est, en particulier, soumise à une latence longue (maturation biologique, croissance...), et au principe de conservation de la masse, principe auquel échappe l'information (Brunet, 1990). En effet, quand une représentation se propage de Ua en Ub, elle se crée en Ub sans disparaître en Ua, contrairement à ce qui se passe pour des objets massiques qui ne peuvent pas être en deux lieux à la fois.

On pourrait dire que la population humaine a domestiqué une forme de quasi-vie immatérielle, les représentations, qui sont en quelque sorte des prothèses ou des symbiotes, des populations d'outils mentaux.

Celles-ci lui servent non seulement à s'adapter plus efficacement à l'environnement, mais encore à le modifier *collectivement*. Et c'est là qu'apparaît le côté merveilleux des représentations sociales. En effet, si les représentations individuelles sont déjà adaptatives, elles ne permettent que de façon très limitée d'opérer des changements écologiques. En revanche, les représentations sociales permettent une *action collective* sur le réel, avec la puissance de réalisation que ce terme implique. Ce n'est que grâce au caractère collectif des représentations que nous pouvons avoir chaque matin sur notre table du *café* (cultivé dans de lointains pays exotiques), ou des *tartines*, dont l'existence ici-et-maintenant suppose la coopération efficace et concertée d'un grand nombre d'hommes oeuvrant dans des chaînes de production et de distribution complexes réparties sur l'ensemble de la planète. C'est grâce aux représentations sociales que l'espèce humaine peut mettre en oeuvre des actions collectives à une échelle telle qu'elle est capable de modifier

volontairement son propre environnement - sans préjuger des rapports de pouvoir qui peuvent les sous-tendre.

Notre envolée pourra paraître excessive et lyrique. Elle ne l'est pas. Nous pourrions renvoyer le lecteur à des exemples comme la Tour Eiffel, Disneyland, ou la psychanalyse, objets dont la construction a dépendu et dépend encore d'une large coopération collective. Mais notre conviction provient d'abord de ce que nous avons eu l'occasion d'observer concrètement comment, dans le domaine économique, des représentations nouvelles pouvaient se propager et se réifier, mobilisant des milliers d'hommes et des ressources matérielles et financières considérables à partir d'une petite modification des représentations lors de leur propagation. Là, dans l'économie, comme dans la sorcellerie (Favret-Saada, 1977), il faut avoir été acteur pour prendre pleinement conscience des processus à l'oeuvre. Restons donc dans le domaine alimentaire, et plantons d'abord le décor.

Modifier le monde commun nécessite des efforts énormes, en raison de son inertie. Un seul acteur ne peut changer le monde, mais la communication, la propagation, permettent de fédérer les énergies et les intentions autour d'un projet identique (commun) et donc finalement de le *réaliser*. Dans la pratique, à l'heure actuelle, seule l'industrie ou l'Etat disposent des capitaux et des moyens nécessaires. Par exemple, pour modifier les comportements alimentaires, et faire consommer au gens un produit nouveau, il faut à la fois le leur faire connaître, leur en donner l'envie, et faire que sa consommation soit matériellement possible. Publicité, fabrication, et distribution sont les mamelles de l'industrie, et ces moyens sont exploités à grande échelle<sup>60</sup>.

Nous avons évoqué (cf. p. 43) la pression concurrentielle qui pousse l'industrie alimentaire à créer sans cesse de nouveaux produits incorporant toujours plus de valeur ajoutée. Or, compte tenu des masses financières en jeu, et de l'importance des enjeux - qui sont, pour les firmes, vitaux -, les décisions qui guident le lancement de nouveaux produits s'appuient sur des études pour déterminer "quels produits pourraient marcher". On voit ici à l'oeuvre la recherche de représentations

---

<sup>60</sup> On aura une petite idée de l'impact de la publicité en prenant connaissance des chiffres fournis par Stellar et al. (1980). Selon ces auteurs, à la fin des années 1970, un enfant américain moyen voyait 20 000 spots publicitaires télévisés par an, dont 10 000 vantant des produits alimentaires. 95% de ces derniers portaient sur des produits sucrés. Et 85% des mères répondent à la demande de leur enfant d'acheter des produits particuliers. Selon Watiez (1992, p. 179), l'enfant français est exposé à une dizaine de spots publicitaires par jour, qui débouchent notamment sur des tentatives d'influencer la mère dans ses achats.

positivement adaptatives. Son caractère économique provient de la simulation : au lieu de fabriquer le produit, de le lancer pour "voir si ça marche", on fait un essai avec une "expérience de pensée" moins coûteuse que l'expérimentation réelle.

La division du travail fait qu'un petit nombre d'individus spécialisés se voient confier ce travail. En France, moins d'une dizaine d'organismes (deux ou trois instituts publics et quatre ou cinq sociétés privées) font autorité en matière de marketing de la consommation alimentaire, et, au total, une douzaine (ce chiffre est arbitraire et donne surtout un ordre de grandeur) de "ténors" ou de "gourous" ont une notoriété suffisante pour que leur parole soit largement reprise par les médias qui propagent l'information.

Ces "experts" forment un collège invisible, à l'image de ce qui se passe dans le monde universitaire. Unis par les mêmes intérêts, ils ont les mêmes clients, des méthodes de recherche analogues, et se rencontrent fréquemment dans des colloques ou autres salons professionnels<sup>61</sup>. Ils tissent souvent, malgré la concurrence qui les oppose épisodiquement, des liens amicaux comme toute communauté professionnelle, s'écoutent et se lisent attentivement les uns les autres, se citent mutuellement tout en se conservant des chasses gardées qui constituent leur spécialité propre. La défense commune de leur terrain d'expertise les amène à se construire et à partager un certain nombre de concepts, de méthodes, de résultats, d'idées, partage qui assure la cohérence de leur domaine ainsi que leur autorité.

Notre chiffre d'une douzaine d'experts peut paraître faible. Il ne serait contesté ni par les membres de la profession, ni par les faits. Dans une étude récente (Lahlou, 1996b), nous avons analysé 270 articles parus dans la presse grand public entre 1991 et début 1994 sur le thème des comportements alimentaires. Le corpus a été obtenu en scannant l'intégralité du dossier "comportement alimentaire" recueilli par revue de presse par une société de conseil en communication qui réalise en permanence un dépouillement de la presse nationale sur quelques centaines de thèmes. Le corpus livre moins d'une douzaine de noms propres cités fréquemment.

L'analyse par Alceste livre six classes, que nous ne détaillerons pas. L'une concerne les "aspects sociaux" du comportement alimentaire. L'un des traits les plus typiques en est "Fischler", avec un chi<sup>2</sup> très élevé, et la lecture des phrases typiques montre clairement que cette classe est construite autour du discours de Claude

---

<sup>61</sup> Le même phénomène s'observe pour les aspects médicaux de l'alimentation (Fischler, 1990, pp. 193-195).

Fischler. Ce dernier est à l'époque l'expert le plus en vue dans le domaine de la sociologie alimentaire, et la classe de discours que son nom sert à organiser reflète bien ses thèses.

Dans une autre classe, centrée sur l'aspect médical de l'alimentation, le nom d'un célèbre nutritionniste est l'un des traits les plus typiques. Dans une troisième, qui concerne le marketing, les noms des deux porte-parole pour le secteur alimentaire des instituts les plus connus dans le domaine alimentaire, le Crédoc et la Cofremca, sont parmi les traits les plus typiques. A considérer les  $\chi^2$  des traits typiques, les noms des sources sont presque aussi "importants" pour les articles que le contenu.

Donc, non seulement, par construction, le discours propagé par la presse provient des experts qui détiennent l'information légitime disponible, mais encore, comme le montre notre analyse, les thèmes favoris du discours de ces experts en viennent à structurer les grandes classes de discours de cette presse, et donc probablement de l'information reçue par les lecteurs. La pyramide du discours médiatisé repose sur une base de sources très restreinte.

On a donc ici une micro-culture, celle des experts, dont le nombre d'individus est à la fois suffisamment petit pour assurer la mobilité, et suffisamment important pour qu'elle soit relativement stable dans le temps : excellent terrain pour la constitution de représentations. Cette culture est partagée par les directeurs marketing des grandes sociétés alimentaires, qui font partie de ce même collège invisible qui se trouve réuni, partiellement mais fréquemment et régulièrement lors des manifestations qui rassemblent "la profession".

Pour avoir fait partie de ce collège, nous pouvons affirmer qu'il ne se passe pas deux mois sans que chacun ait rencontré, à une occasion ou à une autre, et en ordre dispersé, un bon tiers du réseau sinon plus, et "eu des nouvelles" d'un autre tiers. Par nécessité, le groupe des experts forme une minorité active, ayant des intérêts communs, qui cherche d'une part à attirer l'attention sur ses vues pour obtenir des financements, et renforcer sa légitimité, et d'autre part à convaincre du bien-fondé de celles-ci, puisque les diffuser (ou les vendre) constitue précisément sa fonction. La presse professionnelle et grand public, dont ces experts fournissent la matière première, consacre une énergie étonnante à propager leurs idées et à renforcer leur notoriété et leur crédibilité.

Cependant, il nous faut reconnaître que ce n'est pas forcément la pertinence des analyses des experts qui amène un fort retentissement médiatique. La presse cherche des sources légitimes au plan institutionnel (par exemple : universitaire, ou parlant sous couvert d'un institut célèbre), disposant d'informations récentes, et suffisamment « médiatiques », c'est-à-dire exprimant ces informations sous forme contrastée, provocante, ou simplement séduisante. Il n'est pas nécessaire que ces informations soient nouvelles, ni même exactes. On peut ainsi voir fréquemment dans les médias des « experts » aligner des banalités de café du commerce directement puisées sans contrôle empirique dans la représentation naïve, ou encore s'étendre sur des « tendances » qui ne concernent qu'une infime partie de la population.

Ensuite, les informations les plus diffusées ne sont pas les plus importantes mais les plus médiatisables. C'est qu'il est très difficile aux « experts » de résister à la pression des journalistes, et ils sont parfois impuissants face à la sélection faite dans leur discours par les médias, qui ont tendance à monter en épingle une phrase un peu spectaculaire en gommant du discours les précautions qui l'entourent. Nous avons eu personnellement, souvent, la déception de voir notre discours déformé, ou restreint à une « petite phrase » médiatique, ou être « utilisé » pour légitimer ce qu'un journaliste voulait écrire ; et ce sentiment est partagé par la plupart des experts que nous connaissons. Souvent un acteur (presse, lobby, industrie), « fait parler » un expert pour légitimer et faire diffuser un discours qui l'intéresse.

Il ne faut donc pas croire que les experts, plus que les autres acteurs du système, maîtrisent le processus de diffusion des représentations et peuvent manipuler les autres. **Comme notre étude des rapports entre représentations et comportements le laissait prévoir, et comme les rapports entre experts et presse le confirment, chacun est confronté à un système qui le dépasse, qu'il contribue à modifier marginalement mais qui reste relativement inerte à ses initiatives.**

### **8.3 Une évolution du marché partiellement mise en oeuvre par les représentations**

Le décor est donc planté : d'un côté, des industriels, ayant à leur disposition d'énormes moyens techniques pour modifier le monde réel : fabriquer des objets en grand nombre et propager, par la publicité, des prescriptions comportementales dans la population. Ces industriels (mais c'est aussi le cas d'autres acteurs, par exemple les Pouvoirs Publics) sont à la recherche de représentations de "ce qu'il

doivent faire" pour être efficaces. De l'autre, une poignée d'experts dont l'expérience et les études font autorité, et dont le travail est de construire des représentations nouvelles, rendus légitimes par la validation de leurs institutions, de leurs pairs, de leurs clients ("leurs références"), et dont la presse propage largement les idées. Les deux populations, mues par des intérêts objectifs communs, se rencontrent régulièrement, précisément dans le but de se communiquer leurs représentations du réel et des moyens de le modifier.

Dans cet écosystème artificiel, les représentations mutantes se confrontent entre elles et au réel (les pré-tests, les enquêtes) et les plus aptes au monde tel qu'il est survivent. On comprend que de cette confrontation concertée et régulière émergent des formes stables de représentations adaptées, qui sont ensuite réifiées sous forme de produits par l'appareil industriel, et soumises alors à l'ultime sanction du marché réel. Les industriels se guidant d'après les demandes des consommateurs, et les consommateurs constituant leurs habitudes à partir des produits offerts par les industriels, on comprend que production et consommation ne soient que les deux faces d'une même pièce (Lahlou, 1992), dans un monde qui fonctionne de façon cohérente, suivant un mécanisme constructionniste où les acteurs agissent en se réglant sur les représentations des autres.

:::

## 9.4 Conclusion générale

Nous avons modélisé les représentations avec un formalisme combinatoire, minimaliste et abstrait, qui se contente de les considérer comme des *syplexes* (combinaisons d'éléments - ou cognèmes - qui peuvent être de nature très diverse : perceptions, émotions, actions, mots...). Dans ce modèle, les représentations sont considérées comme des objets en eux-mêmes, sans qu'il soit fait appel à l'hypothèse d'un référent matériel dont elles seraient des images. Pour un observateur, la représentation, c'est ce qu'elle représente. « Ce qu'elle représente » peut être plus ou moins indépendant de l'observateur. L'« objet » représenté n'est qu'une asymptote théorique des différentes représentations en question.

Il y a beaucoup d'espèces de représentations. Certaines sont des représentations d'«objets matériels », d'autres d'« objets immatériels », etc. Le statut de matérialité, comme celui de réalité, peuvent se perdre, ou s'acquérir, comme en témoignent

d'un côté les gnomes, et de l'autre les machines volantes. La caractéristique de matérialité ou de réalité découle des propriétés de l'« objet » de la représentation.

Nous avons étudié des instanciations de ces représentations dans le registre linguistique, issues de l'interrogation, par la méthode des associations libres, de divers locuteurs de culture française (un dictionnaire, des indigènes) à propos du *manger*. Nous avons considéré ces instanciations comme des syplexes de mots. Nous avons analysés ceux-ci à l'aide d'une méthode d'analyse lexicale qui constitue une application mathématique de notre théorie. Cette méthode reproduit par des algorithmes statistiques des mécanismes de catégorisation par analogie et contraste qui caractérisent la pensée humaine naturelle. Nous avons ainsi fait *émerger* des noyaux de sens, stables et reproductibles, communs à l'ensemble des sujets interrogés. La combinaison de ces noyaux de sens présente toutes les propriétés classiquement attribuées aux représentations sociales, et elle concorde avec les résultats de la littérature spécialisée sur le sujet (l'alimentation), permettant même d'éclaircir certains points jusqu'ici laissés obscurs, notamment en ce qui concerne le principe d'incorporation et sa genèse.

Notre approche est pleinement constructionniste, ou, pour utiliser les termes de Von Glasersfeld (1981) dont nous partageons l'approche évolutionniste, disons qu'il s'agit d'un constructivisme radical. Notre travail démontre, nous semble-t-il, qu'il est possible d'appliquer avec succès une telle approche constructionniste à du matériel empirique. Cela, dans la mesure où nous avons montré non seulement comment émergent des objets immatériels stables (les représentations), mais aussi comment ceux-ci se réifient sous la forme de comportements ou d'objets concrets (par exemple : un petit déjeuner). Par là notre recherche comble ce qui était jusqu'ici une carence majeure des approches constructionnistes, et confirme que la représentation sociale sert bien, comme l'affirmait Moscovici (1988b) à "créer de la réalité" .

Notre approche se situe donc dans la continuité des travaux fondateurs de la théorie des représentations sociales telle qu'elle a été développée par Serge Moscovici et son école, en gardant cette préoccupation d'ancrage de la notion dans le concret (Moscovici, 1989), et la prolonge dans la "voie ardue" (Jahoda, 1988) ou "linéaire et étroite" (Moscovici, 1988b) d'une formalisation accrue. En développant l'analyse des aspects linguistiques des représentations qui avait jusqu'ici été peu développée par cette école, notre recherche tend à prouver que les approches

constructionnistes sont un développement naturel du cadre théorique tracé par Moscovici.

Par ailleurs, notre approche statistique des représentations, qui considère que la représentation mentale est à la représentation sociale ce que l'individu est à la population, en précisant les concepts dans un formalisme rigoureux, nous semble clarifier des débats anciens entre l'école latine et l'école anglo-saxonne, débats dont l'obscurité nous semble tenir au manque de précision dans la définition des objets théoriques par les protagonistes. Nous espérons que le cadre formel que nous proposons, qui converge d'ailleurs avec celui d'autres auteurs, contribuera à un développement productif des échanges entre ces écoles.

Au-delà de ces avancées méthodologiques, nous pensons avoir obtenu des résultats nouveaux dans le domaine de la confrontation entre les représentations et les comportements, grâce à l'utilisation d'un matériel empirique issu d'enquêtes lourdes dont le coût de recueil ou l'absence de techniques adéquates avaient jusqu'ici empêché la constitution en vue de conclusions générales intéressant le débat scientifique.

La mesure des variations relatives des représentations individuelles et la démonstration que leur relation aux comportements mesurés habituellement *paraît de deuxième ordre* permet d'abord d'expliquer l'échec récurrent des tentatives de prévision des comportements de consommation à partir des représentations. Il semble que la technique que nous avons développée permet de gagner un ordre de grandeur. On pénètre ainsi dans le domaine où les incertitudes de mesure et les biais de recueil sont moins grands que les phénomènes que l'on cherche à observer et à expliquer. Cette technique reste cependant, en l'état, encore grossière et doit être maniée avec précautions.

Mais surtout, ces premiers résultats nous permettent de jeter les bases d'une théorie génétique des représentations, qui les voit comme des organes fonctionnels, des prothèses naturelles qui guident le choix et l'évolution des comportements, sans jamais, répétons-le, les déterminer à elles seules. Nous pensons ainsi progresser dans notre compréhension de la nature du changement social et culturel.

En l'état, cette théorie n'en est qu'à ses prémises. Celles-ci nous paraissent cependant prometteuses. D'une part, parce qu'elles concordent avec les acquis

antérieurs de la théorie des représentations mentales et sociales, issues d'histoires heuristiques différentes. D'autre part parce que, par leur caractère pragmatique, elles offrent déjà des possibilités de falsification scientifique (au sens de Popper) ; et ce, non pas en laboratoire, mais sur des populations en situation réelle. Les techniques que nous avons exposées, robustes, fidèles, d'accès facile et relativement peu coûteuses, devraient permettre, à partir de l'analyse de sources orales ou documentaires, de construire des hypothèses et de les vérifier par confrontation avec l'observation des comportements, dans des domaines variés, à l'instar de ce qui a été ici réalisé pour l'alimentation.

## 9. Bibliographie

ABRIC, Jean-Claude [1984]. A theoretical and experimental approach to the study of social representations in a situation of interaction. In : Farr, Robert and Moscovici, Serge (eds.), *Social Representations*. Cambridge : Cambridge University Press, 1984. pp. 169-184.

ABRIC, Jean-Claude [1993]. L'étude expérimentale des représentations sociales. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F, 3ème édition 1993. pp. 187-203. ISBN 2 13 045615 4.

ABRIC, Jean-Claude [1994a]. L'organisation interne des représentations sociales : système central et système périphérique. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 73-84. ISBN 2 603 00945 1.

ABRIC, Jean-Claude [1994b]. Les représentations sociales : aspects théoriques. In : Abric, J-C. (éd.), *Pratiques sociales et représentations*. Paris : P.U.F., 1994. pp. 11-35. ISBN 2 13045895 5.

AKUTO, Hiroshi, LEBART, Ludovic [1992]. Le repas idéal : analyse de réponses libres en trois langues : anglais, français, japonais. *Les cahiers de l'analyse des données*, n° 3, 1992. pp. 326-352.

ALBERT-LLORCA, Marlène [1990]. Economistes et ethnologues face au panier de la ménagère. *Papiers du G. R. E. S. E.* n° 7, Université du Mirail, Printemps 1990. pp. 5-14. ISSN 0988-5986.

ALLAND, Alexander Jr. [1969]. Darwinian Sociology Without Social Darwinism ? *Social research*, Vol. 36, n° 4, winter 1969, pp. 551-561.

ALLAND, Alexander Jr. [1972]. "C'est ainsi que faisaient nos grands-pères." enquête en ethno-ignorance. Communication au 69ème Congrès annuel de l'American Anthropological Association, San Diego, Californie, nov. 1970. *L'Homme*, vol. XII, cahier 3, 1972. pp. 111-118.

ALLAND, Alexander A. [1975]. Adaptation. *Annual Review of Anthropology*, vol. 4, 1975, pp. 59-73.

ALLAND, Alexander Jr., McCAY, Bonnie (1974). The Concept of Adaptation in Biological and Cultural Evolution. In : John J. Honigmann (ed.), *Handbook of Social and Cultural Anthropology*. Rand McNally College Publishing Company, 1974. pp. 143-178.

ANZIEU, Didier [1974]. Le moi-peau. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 9, printemps 1974. "Le dehors et le dedans". pp. 195-208.

:ARISTOTE. Politique. Paris : Editions Gonthier. ISBN 2-282-30014-9.

ASCH, Solomon E. [1951]. Influence interpersonnelle : les effets de la pression du groupe sur la modification et la distorsion de ses jugements. Trad. fr. In : Faucheux, Claude et Moscovici, Serge (éds.), *Psychologie sociale et expérimentale*. La Haye : Mouton, 1971, pp. 235-245.

AUCOUTURIER, Anne-Lise, BEAUDOUIN, Valérie, BLOT, Isabelle, FAIVRE, Didier, LAHLOU, Saadi, MICHEAU, Julie [1991]. Nature et traitement statistique des données textuelles. *Réflexions méthodologiques*. Paris : CRÉDOC, Cahier de recherche, n° 24, 1991.

BARTHES, Roland [1957]. Le bifteck et les frites. *Mythologies*. Paris : Seuil, coll. Points Essais, 1970. ISBN 2 02 000585 9. pp. 77-79.

BARTHES, Roland [1961]. Pour une psychosociologie de l'alimentation contemporaine. In : *Annales Economiques Sociales et Civiles*, 16, n° 5, 1961.

BATAILLE, Georges [1933]. La notion de dépense. Précédant La part maudite. Paris : Les Éditions de Minuit, coll. "Critique", 1967. ISBN 2 7073 0181 7.

BATESON, Gregory [1954]. Une théorie du jeu et du fantasme. In : Gregory Bateson, Vers une Ecologie de l'esprit, Tome I. Paris : Seuil, 1977. pp. 209-224. ISBN 2. 02. 004700 4.

BATESON, Gregory [1967]. Style, grâce, information dans l'art primitif. In : Gregory Bateson, Vers une écologie de l'esprit. Tome I. Paris : Seuil, 1977. pp. 140-164. ISBN 2. 02. 004700 4.

BATESON, Gregory (1979). La nature et la pensée. Paris : Seuil, 1984. ISBN 2. 02. 0067943. 3. 1ère éd. Angl. 1979. ISBN 0-553-13724-7.

BEAUCHAMP, Gary K., MALLER, Owen [1977]. The Development of Flavor Preferences in Humans : : a Review. In : Kare, M.R. ; Maller. O. (eds.), The Chemical Senses and Nutrition. New-York : Academic Press, 1977. pp. 291-311.

BEAUDOUIN, Valérie, COLLIERIE DE BORELY, Aude, GILLES, Marie-Odile, LAHLOU, Saadi, MARSAL, Frank, PEYRE, Laure, WATTRELOT, Stéphanie, YVON, François [1995]. *Le petit Déjeuner. Représentations et comportements*. Paris : Crédoc, Cahiers de Recherche, n°75. Août 1995.

BEAUDOUIN, Valérie, LAHLOU, Saadi [1993]. L'analyse lexicale, outil d'exploration des représentations. Réflexions illustrées par une quinzaine d'analyses de corpus d'origines très diverses. Paris : CRÉDOC, Cahier de recherche, n° 48, 1993.

BEAUDOUIN, Valérie, LAHLOU, Saadi, YVON, François [1993]. Analyse d'une question ouverte : incidence du mode de questionnement. Actes des secondes journées internationales d'analyse statistique des données textuelles. Montpellier, 21-22 octobre 1993. Paris, ENST. pp. 133-145.

BEDHIOUFI, Hafsi [1993]. La possession en Tunisie. *Galaxie Anthropologique*, n° 2-3, juillet 1993, Possessions. pp. 114-116.

BENIGUI, G. [1973]. Les besoins des objets de consommation et les groupes sociaux. *Epistémologie Sociologique*, n° 15-16, 1973. pp. 119-136.

BENZECRI, Jean-Pierre [1981]. Analyse statistique des données linguistiques. LA n° 1 (ANA. LING.). In : Benzécri, J. P. (éd.), *Pratique de l'analyse des données. Tome 3 : Linguistique et lexicologie*. Paris : CNRS, Bordas, 1981. pp. 3-45. ISBN 2 04 010776 2.

BETBEZE, Jean-Paul, LAHLOU, Saadi, MAFFRE, Joëlle [1987a]. Les produits alimentaires à l'horizon 1995 : du surgelé au «nouveau frais». *Consommation et modes de vie*. Chroniques du CRÉDOC, n° 18, 1987.

BETBEZE, Jean-Paul, LAHLOU, Saadi, MAFFRE, Joëlle [1987b]. *Matériaux pour une analyse du phénomène sportif*. Paris : CRÉDOC, Collection des rapports, n° 21, juillet-août 1987.

BIRCH, Leann Lipps [1979]. Dimensions of Preschool Children's Food Preferences. *Journal of Nutrition Education*, vol. 11, n° 2, 1979. pp. 77-80.

BIRCH, Leann Lipps [1980]. Effects of Peer Models' Food Choices and Eating Behaviors on Preschoolers's Food Preferences. *Child Development*, vol. 51, 1980. pp. 489-496.

BIRCH, Leann Lipps [1983]. *The Social-Motivational Context of Eating : Its Role in the Acquisition of Food Preferences and Preferability*. Conférence (document dactylographié) Janvier 1983. Maison des Sciences de l'Homme, Paris. 6 p.

BIRCH, Leann Lipps [1984]. *The Acquisition of Food Acceptance Patterns in Children*. Dactylographié. 47 p.

- BIRCH, Leann Lipps, ZIMMERMAN, Sheryl Itkin, HIND, Honey [1980]. The Influence of Social-Affective Context on the Formation of Children's Food Preferences. *Child Development*, vol. 51, 1980. pp. 856-861.
- BLUNDELL, John E. [1979]. Hunger, appetite and satiety - Constructs in search of identities. In : M. Turner (ed.), *Nutrition and lifestyles. Proceedings of the British Nutrition Foundation First Annual Conference*. Applied Science Publications Ltd. London, 1979. pp. 21-42.
- BLUNDELL, John E. [1981]. Deep and Surface Structures : A Qualitative Approach to Feeding. In : Luigi A. Cioffi et al. (eds.), *The Body Weight Regulatory System : Normal and Disturbed Mechanisms*. New-York, Raven Press, 1981. pp. 73-81.
- BOLTANSKI, Luc [1970]. Taxinomies populaires, taxinomies savantes : les objets de consommation et leur classement. *Revue Française de Sociologie*, XI, 1970. pp. 34-44.
- BOOTH, David A [1977]. Satiety and Appetite are Conditionned Reactions. *Psychosom. Med.*, 9. pp. 76-81.
- BOOTH, David A [1978]. Acquired Behaviour Controlling Energy Intake and Output. *Psychiat. Clin. N. Am.*, 1. pp. 545-579.
- BORGES, Jorge Luis [1941]. *Tlön Uqbar Orbis Tertius. Fictions*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1983. pp. 11-31. ISBN 2-07-036614-6.
- BREHIER, Emile (1991). Histoire de la philosophie. Paris : P.U.F., Quadrige, 7<sup>ème</sup> édition, 1996. Tome II. ISBN 2 13 045549 2.
- BRUNET, Jean [1990]. Du modèle énergétique au modèle communicationnel. In : Lucien Sfez et Gilles Coutlée (Sous la direction de, avec la participation de Pierre Musso), *Technologies et symboliques de la communication. Colloque de Cerisy*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1990. pp. 181-193. ISBN 2 7061 0365 5.
- CABANAC, Michel [1992]. Stratégies des choix alimentaires impliquant un coût. In : Ismène Giachetti (éd.), *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. pp. 97-110. ISBN 2-84054-001-0.
- CARON, Jean, CARON-PARGUE, Josiane [1992]. Représentation et communication : L'intégration de la dimension pragmatique. *Bulletin de Psychologie*, Tome XLVI, n° 412, 1992-93. pp. 730-736.
- CHARLON JACQUIER, Perrine [1992]. *Structure argumentale du verbe cuire dans le sous langage des recettes de cuisine*. Mémoire de DEA sous la direction de Christian Jacquemin, Université de Nantes, 1992.
- CHARUTY, Giordana [1991]. La maîtrise chrétienne de la démesure. In : Pierre Chambat (éd.), *Modes de consommation, mesure et démesure*. Paris : Editions Descartes, coll. Université d'été, 1991. pp. 163-171. ISBN 2 909728 00 5.
- CHIVA, Matty [1979]. Comment la personne se forme en mangeant. *Communications*, 31, Automne, 1979. pp. 107-118.
- CHIVA, Matty [1985]. *Le doux et l'amer : sensation gustative, émotion et communication chez le jeune enfant*. Paris : P.U.F., 1985. 256 p.
- CHIVA, Matty [1987]. Implications of Sweetness in Upbringing and Education. In : J. Dobbing (ed.), *Sweetness*. London : Springer, 1987. pp. 227-238.

- CODOL, Jean-Paul [1969]. Note terminologique sur l'emploi de quelques expressions concernant les activités et processus cognitifs en psychologie sociale. *Bulletin de Psychologie*, 1969, 23. pp. 63-71.
- CONAN DOYLE, Sir Arthur [1956]. La figure jaune. In : *Souvenirs sur Sherlock Holmes*. Paris : Editions Robert Laffont, Le Livre de Poche, 1956. pp. 57-92. ISBN 2 253 01015 4.
- CORDIER, Françoise [1991]. Les représentations privilégiées dans tous leurs états. *Psychologie française : Le traitement cognitif du texte*. n° 36-2, 1991. pp. 119-128.
- COSTA DE BEAUREGARD, Olivier [1963]. *Le second principe de la science du temps*. Paris : Editions du Seuil, 1963. ISBN 2 02 002807 7.
- COUÉ, Emile [1925]. *La maîtrise de soi-même par l'autosuggestion consciente*. Chez l'Auteur, rue Jeanne d'Arc, 136, Nancy. A la librairie Oliven, avenue de la Bourdonnais, 65, Paris, 1925.
- : :DEFORGE, Yves [1985]. *Technologie et génétique de l'objet industriel*. coll. Université de Compiègne. Paris : Maloine, 1985.
- DOISE, Willem [1985]. Les représentations sociales : définition d'un concept. *Connexions*, n° 45, 1985. pp. 243-253.
- DOISE, Willem [1992]. L'ancrage dans les études sur les représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*. Tome XLV, n° 405, janvier-février 1992. pp. 189-195.
- DOUGLAS, Mary [1967]. *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. trad. A. Guérin. Paris : Maspéro, 1981.
- DOUGLAS, Mary [1979]. Les structures du culinaire. *Communications*, 31, automne 1979. pp. 145-170.
- DUPUY, Jean-Pierre (1992). *Introduction aux sciences sociales. Logique des phénomènes collectifs*. Paris : Editions Marketing, Ecole Polytechnique, coll. Ellipse.
- DURKHEIM, Emile (1895). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : P.U.F., Quadrige, 1992. ISBN 2 13 044794 5.
- DURKHEIM, Emile [1912]. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : Editions Générales Françaises, Le livre de poche, 1991. ISBN 2 253 05849 1.
- ECO, Umberto [1979]. *Lector in fabula : le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris : Grasset. 1985. ISBN 2-253-04879-8.
- ELNER, R. W., HUGUES, R. N. [1978]. Energy Maximization in the Diet of the Shore Crab, *Carcinus maenus*. *Journal of Animal Ecology*, 47. pp. 103-116.
- EYMARD-DUVERNAY, François, THEVENOT, Laurent [1983]. *Les investissements de forme : leurs usages pour la main-d'oeuvre*. Paris : INSEE, 1983.
- FANTINO, Marc [1992]. Etat nutritionnel et perception effective de l'aliment. In : Ismène Giachetti (éd.), *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. pp. 31-48. ISBN 2-84054-001-0.
- FAVRET-SAADA, Jeanne [1977]. *Les mots, la mort, les sorts*. Paris : Gallimard, Folio-Essais. 1977. ISBN 2 0 7 032281-5.

FESTINGER, Leon [1950]. Communication sociale informelle. Trad. fr. In : Faucheux, Claude & Moscovici, Serge (éds.), *Psychologie sociale théorique et expérimentale*. Paris : EHESS, Mouton, coll. Les textes sociologiques, 8, 1971. pp. 61-76.

FISCHLER, Claude (1985). *La formation des goûts alimentaires chez l'enfant et l'adolescent. Rapport de recherche*. Paris : DGRST. Février 1985. 95 p.

FISCHLER, Claude (1989). Peut-on changer l'alimentation par décret ? *Cahiers de Nutrition et de Diététique*, 1989, XXIV, 1.

FISCHLER, Claude [1990]. *L'omnivore*. Paris : Odile Jacob, 1990. ISBN 2 7381 0101 1.

FISCHLER, Claude [1991]. L'addiction : un concept à utiliser avec modération ? In : Pierre Chambat (éd.), *Modes de consommation, mesure et démesure*. Paris : Editions Descartes, coll. Université d'été, 1991. pp. 11-18. ISBN 2 909728 00 5.

FISCHLER, Claude [1993]. Le corps ingouvernable, ou le complexe alimentaire moderne. *Communications*, 56, 1993. pp. 207-224.

FISCHLER, Claude : (1994). De la table à l'alcôve. *La Gazette Médicale*, 101 (13), 1994. p. 7.

: FLAMENT, Claude [1981]. Sur le pluralisme méthodologique dans l'étude des représentations sociales. *Cahiers de psychologie cognitive*, 1, n° 4, 1981. pp. 375-395. ISBN 2 853 99 032 X.

: FLAMENT, Claude [1992]. L'évocation de l'argent : une méthode pour la définition du noyau central d'une représentation. *Bulletin de Psychologie*, Tome XLV, n° 405, janvier-février 1992. pp. 203-209.

FLAMENT, Claude [1993]. Structure et dynamique des représentations sociales. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F., 3ème édition 1993. pp. 204-219. ISBN 2 13 045615 4.

FLANDRIN, Jean-Louis [1993]. Les heures des repas en France avant le XIXème siècle. In : Maurice Aymard, Claude Grignon, Françoise Sabban (éds.), *Le temps de manger. Alimentation, emplois du temps et rythmes sociaux*. Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, INRA, 1993. pp. 197-226. ISBN 2-7380-0470-9.

FLAUBERT, Gustave [1913]. Le dictionnaire des idées reçues. Paris : Le Castor Astral et Michel Champendal. ISBN 2-85920-135-1. (d'après l'édition de E. L. Perrière, chez Conard, Paris, 1913).

: FREUD, Sigmund (1895). Esquisse d'une psychologie scientifique. In : *La naissance de la psychanalyse*. Paris : P.U.F., 1956. pp. 349-350. ISBN 2 13039419 1.

FREUD, Sigmund [1923]. "Psychanalyse" et "Théorie de la libido". *Oeuvres Complètes. Volume XVII*. Paris : P.U.F., 1992. pp. 181-208. ISBN 2 13 044302 8.

FREUD, Sigmund [1925a]. Autoprésentation. *Oeuvres Complètes. Volume XVII*. Paris : P.U.F., 1992. pp. 51-122. ISBN 2 13 044302 8.

FREUD, Sigmund [1925b]. La Négation. *Oeuvres Complètes. Volume XVII*. Paris : P.U.F., 1992. pp. 165-172. ISBN 2 13 044302 8.

FREUD, Sigmund [1932]. D'une nouvelle conception de l'univers. In : *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*. Paris : Gallimard, NRF, 1975. pp. 208-241.

GARINE, Igor de [1990]. Les modes alimentaires. In : *Histoire des moeurs, tome I*. Paris : Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1990. pp. 1447-1627. ISBN 2-07-011064-8.

GIACHETTI, Ismène (éd.) [1992]. *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. ISBN 2-84054-001-0.

GLASERFELD, Ernst Von [1981]. Introduction à un constructivisme radical. In : Paul Watzlawick (éd.), *L'invention de la réalité, contributions au constructivisme*. Paris : Seuil, 1988. pp. 19-43. ISBN 2 02 009861X.

GOMEZ, Florent [1985]. Le repas au collège. Presses Universitaires de Bordeaux. ISBN 2 867 81 012 4.

GRICE, Paul. H. [1975]. Logique et conversation. *Communications*, 30, 1979, pp. 57-72. Traduit de : Logic and Conversation, Syntax and Semantics, vol. III. In : P. Cole et J.L. Morgan, (eds), *Speech Acts*. Academic Press, Inc., 1975. pp. 41-58. (trad. citée : Frédéric Berthet et Michel Bozon).

GRIZE, Jean-Blaise [1989]. Logique naturelle et représentations sociales. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F., 1989. ISBN 2 13 042102 4.

GUIMELLI, Christian [1994]. Transformation des représentations sociales, pratiques nouvelles et schèmes cognitifs de base. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 171-198. ISBN 2 603 00945 1.

GUIMELLI, Christian, ROUQUETTE, Michel-Louis [1992]. Contribution du modèle associatif des schèmes cognitifs de base à l'analyse structurale des représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*, Tome XLV, n° 405, janvier-février 1992. pp. 196-202.

HAMMEL, Eugène [1977]. Un café bosniaque. In : Jessica Kuper (éd.), *La cuisine des ethnologues*. Paris : Bibliothèque Berger-Levrault, Territoires, 1981. pp. 51-52. ISBN 2 7013 0422 9.

HEISENBERG, Werner (date originelle inconnue). *La nature dans la physique contemporaine*. Trad. fr. Gallimard, 1962. pp. 18-19.

HOUSEMAN, Michael, SEVERI, Carlo [1986]. Lecture de Bateson anthropologue. En introduction à : Bateson, Gregory [1936], *La cérémonie du Naven*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1986. pp. 7-31.

HUTCHINS, Edwin.[1994]. Comment le "cockpit" se souvient de ses vitesses. *Sociologie du Travail*, n°4/94. pp. 451-473.

HUTCHINS, Edwin.[1995]. *Cognition in the Wild*. London (UK) & Cambridge (Mass.) : MIT Press, 1995. ISBN 0-262-08231-4.

INSEE [1991]. Les Dépenses de consommation dans huit états membres de la Communauté Européenne en 1988. Statistiques Rapides. Population et conditions sociales, n° 7, novembre 1991.

JAHODA, Gustav [1988]. Critical Notes and Reflections on 'Social Representations'. *European Journal of Social Psychology*, Vol. 18, pp. 195-209.

JODELET, Denise [1983]. *Civils et brédins. Rapport à la folie et représentations sociales de la maladie mentale en milieu rural*. Thèse pour le doctorat d'Etat. Paris : EHESS, 1983.

JODELET, Denise [1984]. Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie. In : Moscovici, Serge (éd.), *Psychologie Sociale*. Paris : P.U.F., 1984. pp. 357-378. ISBN 2 13 0384425 0.

JODELET, Denise [1989]. Représentations sociales : un domaine en expansion. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F., 1989. ISBN 2 13 042102 4.

JODELET, Denise [1992]. Mémoire de masse : le côté moral et affectif de l'histoire. *Bulletin de Psychologie*, Tome XLV, n° 405, janvier-février 1992. pp. 240-256.

- JODELET, Denise (éd.) [1997]. *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F., 1997.
- JOHNSON-LAIRD, Philip N. [1993]. La théorie des modèles mentaux. In : Marie-Grance Ehrlich, Hubert Tardieu, Marc Cavazza (éds.), *Les modèles mentaux. Approche cognitive des représentations*. Paris : Masson, 1992. pp. 1-22. ISBN 2-225-84024-5.
- JUNG, Carl Gustav [1933]. *Dialectique du moi et de l'inconscient*. Paris : Idées/Gallimard, 1964.
- JUNG, Carl Gustav [1928]. *L'Homme à la découverte de son âme*. Paris : Albin Michel, 1987. ISBN 2 226 02882 X.
- :KAPLAN, Stephen L. [1994]. Le sens de l'aliment et du repas à travers les âges. Symposium international : "Enjeux actuels du marketing dans l'alimentation et la restauration". Montréal, 24-27 mai 1994.
- KATZ, S. H., HEDIGER, M. L., VALLEROY, L. Z. [1974]. Traditional Maize Processing Techniques in the New World. *Science*, 184. pp. 765-773.
- KATZ, Solomon H. [1979]. Un exemple d'évolution bioculturelle : la fève. *Communications*, 31, 1979. pp. 53-69.
- KLEIN, Jean-Pierre [1993]. Le gras et la graisse : un cas "musclé" de lipophobie. Colloque "L'imaginaire du gras", Université François Rabelais, Tours, 8 et 9 octobre 1993.
- LABORIT, Henri [1968]. *Biologie et structure*. Paris : Gallimard, Idées, 1968. ISBN 2 07 035156 4.
- :LAHLOU, Saadi [1985]. Le nouveau produit : un concept flou. *Consommation*, n° 3, 1985-86.
- LAHLOU, Saadi [1987]. *Innovation et Consommation : éléments de méthode*. Paris : CRÉDOC, Rapport CRÉDOC, Mai 1987, 100 p.
- LAHLOU, Saadi [1989]. *Le comportement alimentaire des Français. Rapport au programme Aliment 2000*. CRÉDOC. 118 p. + annexes.
- LAHLOU, Saadi [1990]. *Éléments de formalisation pour une théorie de l'évolution des systèmes : la système-compatibilité*. Paris : CREDOC, Cahier de recherche, n° 4, octobre 1990.
- :LAHLOU, Saadi [1992]. Consommer pour vivre ou vivre pour consommer ? in : L'état de la France 1992. Paris : Editions La Découverte, 1992 (repris dans l'éd. de 1993). pp. 80-84.
- LAHLOU, Saadi [1993]. :La logique du consommateur. *Sciences Humaines*, n° 2 hors série, Mai-Juin 1993. pp. 40-42. ISSN 0996-6994.
- LAHLOU, Saadi [1994]. Ce que m'a dit le grand Robert sur la magie alimentaire. In : Claude Fischler (éd.), *Manger magique. Aliments sorciers, croyances comestibles*. Paris : *Autrement*, Série Mutations / mangeurs, n° 149, novembre 1994. pp. 109-119. ISBN 2-86260-477-1.
- LAHLOU, Saadi [1995a]. Qualitative market research and product development : representations of food and marketing challenges. In Laurette Dubé, Jordan L. Le Bel, Christiane Tougas, Viviane Troche, (éds;). *Proceedings from "Health and Pleasure at the Table"*. Montréal, Canada : EAMAR, 1995. pp. 261-281.
- LAHLOU, Saadi [1995b] *Penser Manger. Les représentations sociales de l'alimentation*. Thèse de doctorat. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Paris, mars 1995. 739 p. ISSN 0294-1767. A.N.R.T.
- LAHLOU, Saadi. [1995c] *Malaises dans les organisations : quelques réflexions sur la double-contrainte*. EDF-Direction des Etudes et Recherches. HN 5195008, mars 1995. 46 p.

LAHLOU, Saadi [1996a]. A method to extract social representations from linguistic corpora. *Japanese Journal of Experimental Social Psychology*. 1996, 35, 3, pp. 278-291.

LAHLOU, Saadi [1996b]. Experts, industriels, médias, consommateurs, institutions : comment les représentations des acteurs et le marché se co-construisent. In Ismène Giachetti (éd.) : *Identités des mangeurs, images des aliments*. 1996. Polytechnica. pp. 123-150. ISBN 2-84054-042-8.

LAHLOU, Saadi [1996c]. La modélisation de représentations sociales à partir de l'analyse d'un corpus de définitions. In : Eveline Martin (éd.). *Informatique textuelle*. Coll. Etudes de Sémantique Lexicale. Institut National de la Langue Française. Paris : : Didier Erudition. pp. 55-98.

LAHLOU, Saadi [1996d]. The propagation of social representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*. Vol 26, n°2, June 1996. Pp. 157-175.

LAHLOU, Saadi, BETBEZE, Jean-Paul, MAFFRE, Joëlle [1987]. *Innovation et consommation : le cas du surgelé*. Tome I : le surgelé, un marché en expansion 122 p. ; tome II : pour expliquer l'évolution des marchés alimentaires 74 p. ; tome III : le surgelé dans la consommation des ménages 158 p. + annexes 656 p. ; tome IV : le surgelé demain et après demain 1988-1995, 98 p. Rapport CRÉDOC.

LAHLOU, Saadi, COLLIERIE DE BORELY, Aude, BEAUDOUIN, Valérie [1993]. *Où en est la consommation aujourd'hui ? : une enquête sur le consommateur français des années 90*. Paris : CREDOC, Cahier de recherche, n° 46, 1993.

: : LAMBERT, Jean-Louis [1993]. Entre l'image de la "diététique" et le bon goût. Colloque "L'imaginaire du gras", Université François Rabelais, Tours, 8 et 9 octobre 1993.

LAUTREY, Jacques [1990]. Esquisse d'un modèle pluraliste du développement cognitif. In : : Reuchlin, M., Lautrey, J., Marendaz, C., Ohlman, T. (éds.), *Cognition : l'individuel et l'universel..* Paris : : P.U.F., Psychologie d'aujourd'hui, 1990. pp. 185-216. ISBN 2 13 042707 3.

LE MAGNEN, J. [1978]. Metabolically Driven and Learned Feeding Responses in Man. In : G. Bray (ed.), *Recent Advances in Obesity Research II*. London : Newman, 1979.

LE ROBERT ÉLECTRONIQUE, outil d'aide à la rédaction sur la base du Grand Robert de la Langue Française [1991]. Paris : Dictionnaire le Robert, 1991. pp. 4-7.

LEACH, Marianne, LEACH Jerry [1977]. Turquie du Sud : le kisir de Meydiha. In : Jessica Kuper (ed.), *La cuisine des ethnologues*. Paris : Territoires, Bibliothèque Berger-Levrault, 1981. pp. 63-70. ISBN 2 7013 0422 9.

: LEWIN, Kurt [1943]. Forces Behind Food Habits and Methods of Change. *Bulletin of the National Research Council*, n° 108, October, 1943. pp. 35-65.

LEWIN, Louis [1924]. *Phantastica. Drogues psychédéliques*. Arcueil : Ed. DIMEO, 1967.

MAC LEOD, Patrick [1992]. Circuits nerveux de la préférence alimentaire et du plaisir. In : Ismène Giachetti (éd.), *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. pp. 89-96. ISBN 2-84054-001-0.

MAISONNEUVE, Jean [1973]. *Introduction à la psychosociologie*. Paris : : P.U.F., 1973.

MAISONNEUVE, Jean. Remarques sur l'apparence et la ritualité aujourd'hui. *Ethnologie Française*, XIX, 2, 1989, pp. 102-106.

MINSKY, Marvin [1985]. *La société de l'esprit*. Paris : Interéditions, 1988. pp. 320-321. ISBN 2-7296-0188-0.

- MOLES, Abraham A [1989]. Le système de la cuisine dans l'art de manger. *Sociétés*, n° 25-26, 1989. pp. 53-65.
- MONOD-BECQUELIN, Aurore [1977]. Trois recettes des Indiens Truma\*. In : Jessica Kuper (ed.), *La cuisine des ethnologues*. Paris : Territoires, Bibliothèque Berger-Levrault, 1981. 1ère éd. angl. 1977. pp. 166-171. ISBN 2 7013 0422 9.
- MOSCOVICI, Serge [1961]. *La psychanalyse son image et son public*. Paris : : P.U.F., 1976.
- MOSCOVICI, Serge [1974]. Quelle unité : avec la nature ou contre ? In : Morin, E., Piattelli-Palmarini, M. (éds.), *L'unité de l'homme. Pour une anthropologie fondamentale*. Tome III. Paris : Seuil, coll. Points, 1974. pp. 286-319. ISBN 2 02 004824 8.
- MOSCOVICI, Serge [1982]. The Coming Era of Representations. In : Codol, J. P. & Leyens J. P. (éds.), *Cognitive Approaches to Social Behavior*. La Haye : M. Nijhoff, 1982. pp. 115-150. L'ère des représentations sociales. In : Doise, Willem et Palmonari, Augusto (éds.), *L'étude des représentations sociales. Textes de base en Psychologie*. Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé, 1986. pp. 35-80. ISBN 2-603-005965.
- MOSCOVICI, Serge [1984]. Le domaine de la psychologie sociale. In : Moscovici, Serge (éd.), *Psychologie Sociale*. Paris : P.U.F. pp. 5-24.
- MOSCOVICI, Serge [1988a]. *La machine à faire des dieux*. Paris : Fayard, 1988. ISBN 2 213 02067 1.
- MOSCOVICI, Serge [1988b]. Notes Towards a Description of Social Representations. *European Journal of Social Psychology*, Vol. 18. pp. 211-250.
- MOSCOVICI, Serge [1989]. Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : : P.U.F., 1989. pp. 62-86. ISBN 2 13 042102.
- MOSCOVICI, Serge, LAGE, Elisabeth, NAFFRECHOUX, M. [1969] Influence of a Consistent Minority on the Responses of a Majority in a Color Perception Task. *Sociometry*, 32, 1969. pp. 365-379.
- MOSCOVICI, Serge, VIGNAUX, Georges [1994]. Le concept de thémata. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 25-72. ISBN 2 603 00945 1.
- MOUNIN, Georges [1963]. *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard, 1963.
- NAHOUM-GRAPPE, Véronique [1991]. Histoire et anthropologie de l'excès : quelques pistes In : Pierre Chambat (éd.), *Modes de consommation, mesure et démesure*. Paris : Editions Descartes, coll. Université d'été, 1991. pp. 145-161. ISBN 2 909728 00 5.
- NASSIKAS, Kostas [1989]. *Oralité et violence. Du cannibalisme aux grèves de la faim*. Paris : L'Harmattan, 1989. ISBN 2 7384 0564 9.
- OBLE, Frédéric, MAUGUET, René [1993]. Les produits sans cholestérol : Marketing ou santé ? Colloque "L'imaginaire du gras", Université François Rabelais, Tours, 8 et 9 octobre 1993.
- OCCHIPINTI, Stefano, SIEGAL, Michael [1994]. Reasoning About Food and Contamination. *Journal of Personality and Social Psychology*, Vol. 66, n° 2, 1994. pp. 243-253.
- PAUCARD, Alain [1990]. *Dictionnaire des idées obligées*. Paris : Le Dilettante, 1990. ISBN 2-905344-40-7.

- PEREC, Georges (1991). Experimental Demonstration of the Tomatotropic Organization in the Soprano (Cantatrix Sopranica L.) In : *Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques*. Paris : Seuil, La librairie du XXe siècle, 1991. pp. 11-33. ISBN 2-02-013650.3.
- POIRIER, R. [1981]. Mesure et réalité de l'objet. In : J. Parain-Vial (éd.), *Les difficultés de la quantification et de la mesure*. Actes du colloque de l'Université de Dijon "Méthodologie comparée des sciences". Paris : Maloine, 1981. pp. 275-293.
- POTTER, J., LITTON, I. [1985]. Some Problems Underlying the Study of Social Representations. *British Journal of Social Psychology*, **24**. pp. 81-90.
- PRIBRAM, Karl [1986]. Complexité et causalité. In : S. Aida, P. M. Allen, H. Atlan et al. (eds), *Science et pratique de la complexité : actes du Colloque de Montpellier*, mai 1984. Paris : La Documentation Française, 1986. p. 156.
- PYNSON, Pascale [1987]. *La France à table*. Paris : La Découverte, 1987. ISBN 2 7071 1678 5.
- RAPPAPORT, A. R. [1971]. Ritual, Sanctity, an cybernetics. *Am. Anthropolog.* **73**. pp. 59-76.
- RASTIER, François [1990]. La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique. Nouveaux actes sémiotiques, 9, PULIM (Limoges) 1990.
- RASTIER, François [1994]. Microsémantique, lexique et contexte. Pp. 109-147. IN Eveline Martin (éd.) *Traitements informatisés de corpus textuels*. Collection "Etudes de sémantique lexicale". INaLF. Paris : Didier Erudition. 1994. ISBN 2-86460-224-5.
- REINERT, Max [1983]. Une méthode de classification descendante hiérarchique : application à l'analyse lexicale par contexte. *Les cahiers de l'analyse des données*, Vol VIII, n° 2, Dunod. pp. 187-198.
- REINERT, Max [1987]. Classification descendante hiérarchique et analyse lexicale par contexte : application au corpus des poésies d'Arthur Rimbaud, *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, n° 13.
- REINERT, Max [1993]. Les "mondes lexicaux" et leur "logique" à travers l'analyse statistique d'un corpus de récits de cauchemars. *Langage et Société*, 66, Décembre 1993. pp. 5-39.
- RICHARD, Jean-François [1991]. Les modèles de compréhension basés sur les structures de connaissance. *Psychologie française*. Le traitement cognitif du texte. n° 36-2, 1991. pp. 109-117.
- ROCHEBLAVE-SPENLE, A. M. [1962]. *La notion de rôle*. Paris : : P.U.F., 1962.
- ROUQUETTE, Michel-Louis [1994]. Une classe de modèles pour l'analyse des relations entre cognèmes. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 153-170. ISBN 2 603 00945 1.
- ROZIN, Paul [1976]. The Selection of Foods by Rats, Humans, and other Animals. In : J. Rosemblat, R. A. Hide, C. Beer, E. Shaw (eds.), *Advances in the Study of Behavior*, volume 6, New-York : Academic Press. pp. 21-76.
- ROZIN, Paul [1982]. Human Food Selection : The Interaction of Biology, Culture and Individual Experience. In : Lewis M. Barker (eds.), *The Psychobiology of Human Food Selection*. Westport (Connecticut) : AVI Publishing Company, Inc, 1982. pp. 225-254.
- ROZIN, Paul [1988]. Social Learning About Food by Humans. In : Thomas R. Zentall & Bennett G. Galef Jr. (eds.), *Social Learning. Psychological and Biological Perspectives*. Hillsdale (New Jersey) : Lawrence Erlbaum Associate Publishers, 1988. pp. 165-187.

- ROZIN, Paul, FALLON, April [1980]. The Psychological Categorization of Foods and Non-foods : A Preliminary Taxinomy of Food Rejections. *Appetite*, 1, 1980. pp. 193-201.
- ROZIN, Paul, HAIDT, Jonathan, McCAULAY, Clark R. (1993). Disgust. In : Michael Lewis & Jeannette M. Haviland (eds.), *Handook of Emotions*. New York, London : The Guilford Press, 1993. pp. 575-594.
- ROZIN, Paul, HAMMER, Larry, OSTER, Harriet, HOROWITZ, Talia, MARMORA, Veronica [1986]. The Child's Conception of Food : Differenciation of Categories of Rejected Substances in the 16 Month to 5 Years Age Range. *Appetite*, 7, 1986. pp. 141-151.
- ROZIN, Paul, NEMEROFF, Carol J. [1989]. The Laws of Sympathetic Magic : A Psychological Analysis of Similarity and Contagion. In : J. Stigler, G. Herdt & R. A. Schweder (eds), *Cultural Psychology : Essays on Comparative Human Development*. Cambridge (UK) : Cambridge University Press, 1989. pp. 205-232.
- :SCHAAL, Benoist, BLOCH, Henriette [1992]. Les préférences chimio-sensorielles du nouveau-né : déterminants prénataux. In : Ismène Giachetti (éd.), *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. pp. 121-145. ISBN 2-84054-001-0.
- SHANK, Roger C, ABELSON, Robert P. *Scripts, Plans, Goals, and Understanding*. Hillsdale, NJ ; Lawrence Erlbaum Associates, 1977.
- SHARMAN, Anne [1977]. Les nourritures de Padhola. In : Jessica Kuper (ed.), *La cuisine des ethnologues*. Paris : Territoires, Bibliothèque Berger-Levrault, 1981. pp. 115-119. ISBN 2 7013 0422 9.
- SINON, E., EVERO, I & BEN TROVATO, A. (1948). Psychopathological Description of *La Furia di Caruso*. *Folia clin. oto-rhinolaryngol., Foun-Tataouine* 6, 1948. pp. 362-342.
- SPERBER, Dan [1989]. L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : : P.U.F., 1989. pp. 115-130. ISBN 2 13 042102 4.
- SPERBER, Dan [1996]. *La contagion des idées. Théorie naturaliste de la culture*. Paris : Odile Jacob, 1996. ISBN 2-7381-0322-9.
- SPERBER, Dan, WILSON, Deirdre. [1986]. *La pertinence*. Paris : Les Editions de Minuit, 1989. ISBN 2 7073 1305 X.
- SPINOZA, Baruch (1677). *Ethique*. Trad. :Bernard Pautrat. Paris : Seuil, L'ordre philosophique, 1988.
- SPITZ, René A [1953]. Aggression : Its Role in the Establishment of Object Relations. In : Lowenstein, R. M. (ed.), *Drives, Affects, Behavior*. New-York : International Universities Press, 1953.
- SPITZ, René A [1965]. *De la naissance à la parole. La première année de la vie*. Paris : : P.U.F., Bibliothèque de Psychanalyse, 1968. 1ère ed. angl. 1965.
- STEINMETZ, Rudy [1988]. Conceptions du corps à travers l'acte alimentaire aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. Tome XXXV, janvier-mars 1988. pp. 3-35. CPPAP n° 52558.
- STELLAR, Eliot, HENNING, Susan J., RODIN, Judith, ROZIN, Paul, WILSON, G. Terry. [1980]. Nutrition, Behavior, and the Life Cycle. *Appetite*, 1, 1980. pp. 321-331.
- STOETZEL, Jean [1963]. *La psychologie sociale*. Paris : Flammarion, 1963.
- SYLVANDER, Bertil [1988]. *L'alimentation service : résultats d'enquêtes*, Toulouse : INRA, Économie et sociologie rurale, 1988.

- TINCO, Henri [1994]. Les croyances floues des Français. *Le Monde*, n° 15330, 12 mai 1994. pp. 1 et 12-13.
- TREMOLIERES, Jean [1973]. *Nutrition. Physiologie, comportement alimentaire*. Paris : Dunod, 1973.
- UEXKÜLL, Jacob Von [1956]. *Mondes animaux et monde humain. Suivi de Théorie de la signification*. Paris : Médiations, Gonthier, 1965.
- WAGNER, W., ELEJABARRIETA, F., LAHNSTEINER, I. [1994]. How the Sperm Dominates the Ovum - Objectification by Metaphor in the Social Representation of Conception. *European Journal of Social Psychology*, **25**, pp. 671-688.
- WAGNER, Wolfgang [1994a]. The Fallacy of Misplaced Intentionality in Social Representation Research. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, **24**, pp. 243-266.
- WAGNER, Wolfgang [1994b]. Social Representations, Group Affiliation, and Projection : Knowing the Limits of Validity. Dactylographié, 23 p. A paraître dans : *European Journal of Social Psychology*, 1994.
- WAGNER, Wolfgang [1994c]. Description, Explanation and Method in Social representation research. Dactylographié en anglais, 29 p. A paraître dans Guareschi & Jovkelovitch (eds), *As representações sociais*. Sao Paulo, 1994.
- WATIEZ, Marie [1992]. *Approche psychosociologique du processus de socialisation alimentaire chez l'enfant français. Etude du rôle de la publicité télévisée dans la formation des représentations sur l'alimentation*. Thèse de doctorat sous la direction de H. Touzard (Paris V - Sorbonne). Atelier National de reproduction des thèses. Université de Lille. 1992.
- WAYSFELD, Bernard [1991]. Les troubles du comportement alimentaire. In : Pierre Chambat (éd.), *Modes de consommation, mesure et démesure*. Paris : Editions Descartes, coll. Université d'été, 1991. pp. 87-100. ISBN 2 909728 00 5.
- WHORF, Benjamin Lee [1936]. A Linguistic Consideration of Thinking in Primitive Communities. In : John B. Carroll (ed.), *Language, Thought and Reality*. Cambridge (Massachusetts) : The MIT Press, 1956. pp. 65-86. ISBN n° 0 262 73006 5.
- WINDISH, Uli [1989]. Représentations sociales, sociologie et sociolinguistique. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F., 1989. pp. 169-183.
- ZAFIROPULO, Jean [1967]. *L'âme des choses*. Paris : Editions Les Belles Lettres. Collection d'études anciennes, 1967.
- ZEEG, O & PUSS, I. K. (1931). On the Fanatic Demonstration of Music Lovers. *J. behav. developm. Psychobiol.* **31**, 1931. pp. 1-13.

## Table des matières

<b>1. MONDES SUBJECTIFS, CONNIVENCE, ET REPRESENTATIONS .....</b>	<b>2</b>
1.1 UNE CONNIVENCE MYSTERIEUSE .....	2
1.2 MANGER : UN FAIT SOCIAL TOTAL .....	4
1.3 DE LA REPRESENTATION A LA REPRESENTATION SOCIALE .....	10
1.4 DE LA REPRESENTATION SOCIALE AUX COMPORTEMENTS .....	12
1.5 RETOUR SUR UN CONCEPT AUX DIMENSIONS MULTIPLES .....	16
<b>2. CE QUE MANGER VEUT DIRE.....</b>	<b>19</b>
2.1 LA RECHERCHE DES REPRESENTATIONS DANS LES DICTIONNAIRES .....	21
2.2 LE « PARADIGME DE BASE » DU MANGER .....	23
2.3 CONCLUSION PARTIELLE .....	28
2.4 LES FINALITES DU “MANGER” .....	30
2.5 LES REPRESENTATIONS CHEZ LES CONSOMMATEURS.....	35
2.6 LE "MANGER" DES INDIGENES .....	37
2.7 LA GENESE DE LA REPRESENTATION DU MANGER .....	39
<b>3. LA NATURE DES REPRESENTATIONS.....</b>	<b>45</b>
3.1 LA FORMALISATION EN RELATIVITE COMPLETE .....	47
3.2 TRADUCTION PSYCHOLOGIQUE.....	52
3.3 REPRESENTATION SOCIALE ET CONSTRUCTION SOCIALE : LE PROBLEME DES OBJETS “MATERIELS” .....	53
3.4 LE FONCTIONNEMENT DES REPRESENTATIONS : L'ACTUALISATION SI/ALORS .....	60
3.5 SI/ALORS ET ACTION SUR LE MONDE.....	61
3.6 SI/ALORS ET CATEGORISATION DES OBJETS DU MONDE .....	68
<b>4. QU'EST-CE QUE BIEN-MANGER ?.....</b>	<b>74</b>
<b>5. DE LA REPRESENTATION A L'ACTION .....</b>	<b>95</b>
5.1 DECLINAISONS PRAGMATIQUES DE LA REPRESENTATION .....	97
5.2 LE PRINCIPE D'ECONOMIE PSYCHIQUE.....	106
5.3 L'EPAISSEUR HISTORIQUE DES REPRESENTATIONS .....	107
<b>6. LE PRINCIPE D'INCORPORATION : LES EFFETS MAGIQUES DE LA REPRESENTATION. ....</b>	<b>110</b>
6.1 JE MANGE DONC JE SUIS.....	111

6.2 UN EFFET INATTENDU QUI S'EXPLIQUE .....	114
<b>7. LES COMPORTEMENTS ALIMENTAIRES .....</b>	<b>122</b>
7.1 LA CHAINE DE TRANSFORMATION ALIMENTAIRE .....	123
7.2 LES COMPORTEMENTS ALIMENTAIRES DES FRANÇAIS .....	126
7.3 DIVERSITE ET TROPHISME DES REPRESENTATIONS.....	146
7.4 TRAITS REPRESENTATIONNELS ET COMPORTEMENTS.....	149
7.5 TRAITS COMPORTEMENTAUX ET FACETTES DE LA REPRESENTATION DU <i>BIEN-MANGER</i> .....	153
7.6 LIEN ENTRE COMPORTEMENTS ET ASSOCIATIONS VERBALES SUR LE BEURRE ET LE SUCRE	163
<b>8. VERS UNE ECOLOGIE DES REPRESENTATIONS.....</b>	<b>166</b>
8.1 LA FONCTION ADAPTATIVE DES REPRESENTATIONS.....	170
8.2 UNE THEORIE EVOLUTIONNISTE DES REPRESENTATIONS .....	176
8.3 UNE EVOLUTION DU MARCHE PARTIELLEMENT MISE EN OEUVRE PAR LES REPRESENTATIONS .....	186
<b>9. BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>191</b>

## Table des illustrations

LE PARADIGME DE BASE DU MANGER .....	28
LE PARADIGME DE BASE DU <b>MANGER</b> D'APRES LE GRAND ROBERT : LES CLASSES REPLACEES DANS UN CADRE CONCEPTUEL .....	29
<b>MANGER</b> D'APRES LE GRAND ROBERT : LES ELEMENTS EN VUE SUBJECTIVE .....	34
"MANGER" INDIGENE : LES CLASSES REPLACEES DANS UN CADRE CONCEPTUEL .....	38
SCHEMA SIMPLIFIE DE L'HISTORIQUE DU FLUX D'INFORMATION TRANSMIS PAR LA CULTURE (D'APRES ROZIN, 1982).....	41
LES CLASSES DU BIEN-MANGER REPLACEES DANS LE SCHEMA CONCEPTUEL.....	95
MISE EN ENCHAINEMENT DU PARADIGME DE BASE : SCHEMA GENERAL.....	100
ENCHAINEMENT DU PARADIGME DE BASE : PRESENCE IMPLICITE D'UN NOYAU DE MOTIVATIONS	101
ENCHAINEMENT DU PARADIGME DE BASE : L'EXEMPLE DU GOUTER .....	102
LE GOUTER AVEC UN FRUIT : EMERGENCE DU TROPISME "VERS LE REFRIGERATEUR"	105
: "SI JE MANGE L'OBJET ALORS JE ME REMPLIS DE LUI" .....	115
LES CELIBATAIRES CAMPEURS .....	127
LES URBAINS MODERNES .....	129
LES RURAUX DOMESTIQUES .....	131
LES FAMILIAUX .....	133
LES BIEN INSTALLEES .....	135
LES TRADITIONNELS AGES.....	137
LES ISOLEES .....	139
LES STRATEGIES DE CONSOMMATION DANS LEURS DIFFERENTES PHASES .....	141
LES FACETTES DU BIEN-MANGER DANS L'ENQUETE SUR LES COMPORTEMENTS ALIMENTAIRES	154
FACETTES DE LA REPRESENTATION ET TYPE DE STRATEGIES .....	156